LE
TIBET RÉVOLTÉ

DU MÊME AUTEUR

Dans les Marches Tibétaines

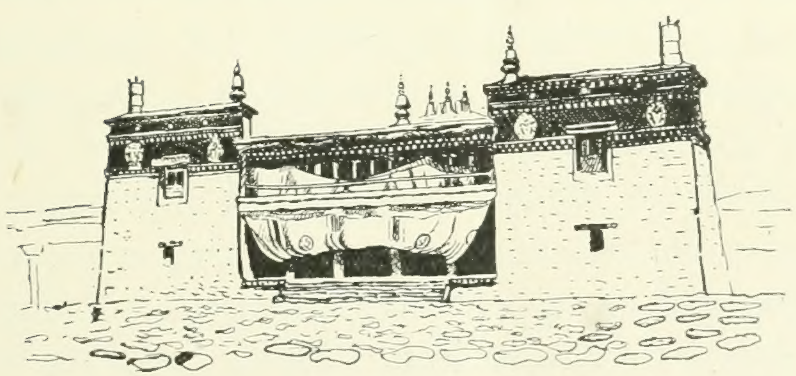
In-8 illustré de gravures hors texte et d'une carte. **3.50**

JACQUES BACOT

LE
TIBET RÉVOLTÉ

VERS NÉPÉMAKÖ, LA TERRE PROMISE DES TIBÉTAINS

Ouvrage illustré de 60 gravures tirées hors texte
et de 7 cartes en couleurs, suivi des
IMPRESSIONS D'UN TIBÉTAIN EN FRANCE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1912

AVANT-PROPOS

Quel est donc le charme redoutable de ce pays étrange où toujours sont retournés ceux qui l'avaient une fois entrevu? Pour retrouver ses montagnes et ses hommes, on repasse la mer, on traverse des royaumes entiers, toute la Chine, au pas lent des chameaux ou des mules.

On arrive alors, dans des déserts glacés, si hauts qu'ils ne semblent plus appartenir à la terre, on escalade des montagnes affreuses, chaos d'abîmes noirs et de sommets blancs qui baignent dans le froid absolu du ciel. On y voit des maisons pareilles à des donjons massifs, toutes bourdonnantes de prières et qui sentent le beurre rance et l'encens. Ce pays est le Tibet, pays de pasteurs et de moines, interdit aux étrangers, isolé du monde et si voisin du ciel, que l'occupation naturelle de ses habitants est la prière.

On n'est même plus en Orient, dans l'Orient qui vit dehors, l'Orient des cours peuplées et des bazars. Au Tibet la vie est resserrée, renfermée dans des forteresses et des couvents.

En Chine, c'est tout autre chose. Enlevez les

toits d'une ville chinoise et vous aurez Pompéï. Un Chinois se dirigerait bien dans la cité romaine, il reconnaîtrait le prétoire, la place où se tenaient les soldats; il circulerait comme chez lui par les rues dallées, bordées de compartiments en briques grises, et il s'arrêterait devant les cuves à friture, maçonnées sous l'auvent des traiteurs, déçu de ne pas y voir danser des beignets.

Au Tibet il n'y a pas de boutiques sur la rue. Il n'y a même pas, tant les villes sont rares, de nom spécial pour dire une rue. Les grandes cités sont les monastères dont les moines gouvernent, rendent la justice, lèvent l'impôt, impriment les livres, font le commerce, la banque et la guerre. Notre siècle, au Tibet, est encore un très vieux moyen âge, mais son peuple pense et parle comme l'on faisait au temps féodal d'Homère. Après le Tibet, la Chine semble banale, d'une organisation trop pareille à la nôtre. Aussi retourne-t-on chez ce peuple dont l'inconnu attire, qui ignore le reste de la terre, qui ne peuplerait pas une ville comme Paris et défend par son inertie un pays grand comme quatre fois la France.

Mais il y a encore mieux que le Tibet, car, entre Lha-sa et la frontière de Chine, se trouve une autre contrée, un petit royaume ignoré, indépendant et mystérieux, au sujet duquel on ne connaît que des légendes. C'est le royaume de Poyul ou Pomi. Au XVIIIe siècle, des soldats chinois qui étaient venus guerroyer au Tibet auraient été séduits par la beauté du Poyul et y

seraient demeurés. Ses habitants, maintenant habiles dresseurs de chevaux, se livrent au brigandage. Il n'est plus un voyageur ni un pélerin, ni même une caravane bien armée qui ose traverser le Poyul dont les prêtres initiés de la religion primitive et non bouddhistes sont aussi des magiciens redoutables.

Dans le nord de ce pays s'étendrait une vaste forêt vierge recelant encore des lions, des aurochs et la fabuleuse licorne. En 1907, dans le Tsarong et lors de mon premier voyage, j'étais arrivé à vingt jours du Poyul. Là, j'ai entendu dire qu'au Poyul, les hommes portaient une calotte de fer sur leur chevelure non nattée, qu'au Poyul les maisons et les vêtements étaient semblables à ceux des Tibétains mais le langage différent, qu'au Poyul les sabres étaient très longs et venaient du Dergué, mais je n'en sais rien, n'y étant pas allé.

C'était le Poyul que j'avais voulu atteindre. A ce moment les Chinois et les Tibétains se reposaient d'une guerre de trois ans. Des têtes tombaient encore comme les dernières gouttes d'une pluie d'orage, et, dans le grand calme qui suit les tempêtes, je remontai vers le Nord, la frontière du Tibet et de la Chine toute jalonnée de ruines.

Au mois de juillet, trompant la surveillance des mandarins chinois, je pénétrais dans la région interdite, sans l'intention ni les moyens d'aller bien loin. La route par laquelle je revins est certainement la plus courte et la moins surveillée pour entrer au Tibet du côté de la Chine. De retour à

Tsekou, sur le Mékong, je réorganisai une expédition pour un long voyage d'hiver. Il fallut envoyer jusqu'à Likiang-fou, dans le Yunnan, chercher des mulets et des approvisionnements. Les préparatifs durèrent deux mois, et les autorités chinoises eurent le temps de demander à Pékin l'ordre de m'interdire l'accès du Tibet.

Je rentrai en France, emmenant un de mes Tibétains, Adjroup Gumbo, et laissant chevaux et mulets à la garde de mon chef de caravane. Nous devions, Adjroup et moi, revenir un an après, et, trouvant une caravane toute prête, entrer au Tibet sans laisser aux Chinois le temps d'aviser. Le rendez-vous était à Tchrana, sur la Salouen, de l'autre côté de la frontière, vers la fin de la huitième lune (fin de septembre).

Avec Adjroup Gumbo, j'apprenais le tibétain afin de ne plus dépendre de ces interprètes qui, sans qu'on s'en doute, vous font croire et faire tout ce qu'ils veulent. Le P. Monbeig, missionnaire à Tsekou, me tenait au courant de la situation politique du Tibet toujours menaçante. Il m'apprit ainsi, que malgré les précautions prises, les mandarins de la région d'Atentze, qui occupaient encore les mêmes postes, s'attendaient à mon retour :

« Je viens de recevoir de fâcheuses nouvelles
« de Yerkalo, écrivait-il. La région, dit le Père
« Tintet, est très troublée et on craint même de
« graves événements. Le Père nous a même
« expédié ses écrits pour les mettre en sûreté.

« Depuis l'expédition du Tchen-ta-jen au Tsa-
« rong, Lhassa s'est émue et a envoyé des délé-
« gués à Yerkalo pour *prier* les Chinois de leur
« laisser le Tsarong. Les pourparlers ont duré
« jusqu'à présent ; à l'heure qu'il est la guerre est
« imminente. Et les Chinois ont très peu de
« soldats dans la région de Batang. Aussi je
« m'empresse de vous avertir de la gravité de la
« situation qui vous fera voir que votre voyage
« projeté au Tibet est impossible. J'envoie par ce
« courrier à Taly un télégramme pour vous pré-
« venir le plus tôt possible.

« Nous aurions même à craindre pour Tsekou
« si les Chinois ne se hâtaient, car il suffirait de
« quelques succès tibétains pour faire tourner les
« têtes. Même les Chinois en force ne viendront à
« bout des Tibétains qu'après une longue lutte.

« Dans ma dernière lettre je vous faisais part
« de l'émotion produite à Pékin par votre voyage
« de l'an dernier au Tsarong. Il vous aurait été
« bien difficile d'y revenir. Cette fois, c'est encore
« plus sérieux.

« Dès lors je me tiens à votre disposition pour
« expédier les objets de valeur que vous m'aviez
« confiés ici. Voyez cependant si vous ne pourriez
« pas me laisser votre carabine... A l'occasion
« nous nous en servirions. S'il le faut nous ouvri-
« rons vos caisses pour voir si vous avez quelques
« autres cartouches... »

Il fallut changer tous les plans. Le P. Monbeig se chargea de licencier ma caravane et je renvoyai

Adjroup Gumbo dans son pays par la Birmanie et la route Tali-Likiang. Aux yeux des autorités chinoises j'avais ainsi renoncé à toute idée de retour.

Pendant ce temps j'entrai en Chine par le Tonkin. Adjroup Gumbo devait, sans s'arrêter dans son pays, gagner le Pomi, puis le Dergué, me rejoindre au bout de cinq mois à Tatsienlou, aux confins du Seu-tchouen, et me faire faire sur ses pas son propre voyage.

A l'époque où il était lama pön-bo, Adjroup était allé jusqu'à la frontière de Pomi, par des contrées si froides, dit-il, qu'on ne pouvait rester à cheval, et dont les maisons étaient faites d'argols* et d'ossements de yack. Adjroup est insouciant et brave au point de passer parmi les siens pour un peu déséquilibré. Son départ pour la France était considéré comme sa dernière folie. Personne ne comptait plus le revoir. « Tu mourras sur la route ou sur la mer, lui disait-on, et si tu arrives jamais en France, on te chargera de chaînes et l'on te jettera en prison. »

Avec lui seul j'avais chance de réussir. Comme il devait avoir fait le voyage, reconnu les ressources des pays traversés et les dispositions des habitants, je n'avais plus besoin d'autres guides, de ces guides de fortune qu'on ne connaît pas et dont il faut changer souvent. Je lui avais appris en outre à lever son itinéraire et à prendre des photographies.

Ce n'est pas sans inquiétude que je l'avais laissé à Bhamo, aux mains de muletiers qui retournaient

en Chine. Bien qu'il eût fait la route avec moi l'année précédente, il savait à peine quelques mots de chinois. Les prohibitions en Birmanie étant inflexibles, il ne portait aucune arme. Comme talisman, je lui donnai une lettre pour le consul d'Angleterre à Tengyueh.

J'allai moi-même par mer en Indo-Chine, puis à Yunnan-fou. Là j'eus, trois mois après avoir quitté Adjroup, des nouvelles de son passage à Tengyueh. Je fis en trente jours de chaise à porteurs, la longue route de Yunnan-fou à Tatsienlou par la vallée du Kien-Tchang. A Ning-yuen-fou, d'où était partie l'année précédente la mission d'Ollone pour traverser le pays Lolo, je reçus l'hospitalité de Mgr de Guébriant et du P. Bourgain. Un Anglais, Mr. Brooke, qui avait aussi voulu traverser le Ta-léang-chan, venait de s'y faire tuer.

A Ning-yuen-fou, je pris à mon service un nommé Lin, qui avait suivi la mission d'Ollone. Je le destinais au Tibet, bien que les Chinois n'y soient pas de brillants serviteurs. Autrefois, en pays tibétain, j'avais perdu mon cuisinier chinois plusieurs fois et pendant plusieurs jours. Il me faudra pourtant en emmener encore un, les Tibétains n'ayant aucune idée de ce qu'est la plus élémentaire des cuisines. Heureusement, Lin sera d'un stoïcisme rare, même pour un Chinois, et ne se plaindra ni ne s'étonnera de rien. Tous les autres, que j'ai embauchés à Yunnan-fou, des boys d'Européens, n'iront naturellement pas plus loin que Tatsienlou. Ils croient que je les mène à Pékin.

Avant d'arriver à Tatsienlou, je reçois une lettre de Mgr. Giraudeau, évêque du Tibet, m'annonçant qu'Adjroup s'y trouve depuis quinze jours, mais n'a pas réussi à aller au Poyul. Après quatre mois et demi de séparation, je le revois le 5 juillet et le reconnais à peine. Il a repris son extérieur inculte d'autrefois. Un voyage dans la rude nature de son Tibet a remodelé et recuit sa physionomie; de plus, en passant un pont de corde, il a fait une chute qui le laissa évanoui deux heures. Le coup lui a renfoncé le front à la base du nez et rapetissé l'œil droit. Il souffrira dès lors de maladies subites et étranges, comme d'avoir en même temps mal à la tête et aux mains, avoir chaud à la poitrine ou tellement froid, qu'il se couchera sur place en grelottant comme une bête à l'agonie. Cela ne dure pas longtemps, et quand il est guéri, il montre une joie d'enfant. Aux hautes altitudes, il est aveuglé par la suppuration de ses yeux.

A mon arrivée à Tatsienlou, je dus le faire chercher. Il n'osait se présenter de lui-même, tant il était honteux de n'avoir pu remplir sa mission et tant il craignait ma colère. A la lamaserie de Menkong, dans le Tsarong, il fut arrêté par des envoyés de Lha-sa qui levaient des troupes pour recommencer la guerre contre la Chine. On l'interrogea, on visita ses bagages et on découvrit des objets européens, son appareil, une boussole, un baromètre. « C'est pour faire le commerce, dit-il. » Les émissaires lui répondirent que ces objets ne se vendaient pas aux Tibétains. Il dut rebrousser

chemin. A la frontière, en repassant le Mékong, il tomba du pont de corde sur les rochers de la rive. On le transporta à Yerkalo où il resta un mois malade. Ensuite, il n'eut que le temps de gagner Tatsienlou par la grand'route. Notre séparation de cinq mois, nos deux voyages étaient inutiles.

Comment maintenant réussir là où un Tibétain lui-même avait échoué? Si la guerre devait reprendre, la liberté de nos mouvements serait bien restreinte. Ainsi se confirmaient les nouvelles que j'avais reçues des missionnaires avant mon départ de France. J'étais venu ici, cependant, avec le dessein, si tout voyage était impossible, de consacrer un long séjour à l'étude du tibétain et à certaines recherches qui ne pouvaient être faites que dans le pays même. Or, je constatai aussitôt que le dialecte parlé dans la région de Tatsienlou différait de celui qui m'était familier et je prévoyais, en plus, de la part des autorités soupçonneuses, de grandes difficultés à me procurer un maître de langue parmi les lettrés. Le pays d'Adjroup, au contraire, la vallée du Mékong, que je connaissais et où j'étais connu, offrait tous les avantages.

C'est là que je déclarai donc vouloir me rendre, sans me préciser à moi-même aucun itinéraire, mais autrement que par la grand'route.

Bien entendu, le Poyul restait le but idéal de mon voyage. Ce but, sans espérer y atteindre, j'allais toutefois le poursuivre en m'abandonnant aux hasards du chemin, sachant qu'en exploration

on ne va pas où l'on veut mais où l'on peut, et où les événements vous conduisent.

Je pense que le mieux est de rejoindre la route par où nous avons passé la frontière, autrefois, la seule route que nous connaissions[1]. Nous en sommes encore loin; y aller directement marquerait trop mon intention. Il faudra autant que possible ne pas marcher ostensiblement vers l'Ouest. Nous chercherons donc à nous rapprocher de la frontière par des zigzags nord et sud.

Cette fois encore je ne réussirai pas à gagner le Poyul, mais la marche d'approche m'aura fait traverser des pays inexplorés et visiter les régions les plus ensanglantées par la guerre sino-tibétaine. J'apprendrai là, en voyant des villages abandonnés, l'existence de Népémakö, la Terre promise des Tibétains, vers laquelle ont émigré les populations vaincues. Où se trouve au juste Népémakö? je n'ai pu le savoir. Derrière le Tsarong, dit-on, entre le Poyul et l'Himalaya*. Les Tibétains l'ont découvert il y a huit ans. Il était alors inhabité. C'est un pays très chaud, « aussi chaud que les Indes », couvert de fleurs et si fertile, qu'il n'est pas besoin d'y travailler, mais de cueillir simplement les fruits de la terre. Avant de le découvrir, les lamas en savaient l'existence par les livres, car au VIIIe siècle, le missionnaire indou Padma Sambhava l'avait visité. Dans ses écrits il en pré-

1. Le Tibet a deux frontières sur la Chine, celle des Marches qui est Tatsienlou et celle du Tibet interdit qui suit le Mékong puis le Fleuve Bleu et contourne le Nyarong.

cise la position, en fait la description et annonce qu'après un cycle de milliers d'années, le bouddhisme touchant à sa fin, les lamas s'y enfermeront avec les livres sacrés, afin de perpétuer en secret la doctrine. Le Tibet sera envahi par les *Toro-napo*, « les hommes porteront alors des vêtements courts devant et longs derrière, le fils n'écoutera plus son père, et les hommes seront à l'ombre derrière un crottin de cheval. » Certains lamas disent que cette époque est venue, d'autres disent qu'il est « midi », c'est-à-dire que le bouddhisme est à la moitié de son histoire. Après un nouveau cycle de milliers d'années, la religion ennemie disparaissant à son tour, les lamas, miraculeusement préservés, tout ce temps, de la mort, sortiront de Népémakö pour prêcher et répandre à nouveau le bouddhisme.

Peu d'années avant l'expédition anglaise à Lha-sa, un grand lama nommé Song-gye Thomed, *Bouddha auquel rien ne résiste*, partit sur les indications du livre, à la recherche de la Terre promise. Accompagné de tous les moines de son monastère, il mit cinq ans à se frayer une route à travers les montagnes et d'impénétrables forêts de bambous et de lianes. Alors une contrée immense s'étendit sous ses yeux, une contrée comme il n'en avait jamais vue, entièrement voilée de feuillages et de fleurs. Aujourd'hui il y vit encore sous la tente avec ses moines et y bâtit des monastères.

Mille familles y sont allées les premières années de la guerre chinoise. Beaucoup moururent de la

fièvre, de la chaleur que ces hommes constitués pour des froids excessifs ne peuvent supporter, et de la morsure des serpents. Beaucoup aussi sont revenus. Ils racontent qu'au bout d'une vallée fermée, une falaise se dresse dans laquelle, tout en haut, s'ouvre une caverne. Un dieu à corps humain et à tête de taureau y habite. Tout homme qui l'a regardé meurt aussitôt*.

Maintenant, quand des saltimbanques chargés d'oripeaux et de clochettes viennent danser dans les villages, ils chantent sur leurs *péons*[1] des poèmes sur Népémakö. Voilà pourquoi tout un peuple malheureux a quitté ses vallées pour le pays des rêves, conduit par ses lamas et sans autres renseignements que des légendes, mais confiant dans le merveilleux, et avide de vivre des jours meilleurs.

Plus tard, quand je serai sur la route de cet exode, mon voyage aura un nouveau but. Tout seul, depuis des mois, parmi ces nomades mystiques, je subirai l'enchantement de leurs fables et de leur âme naïve. La nostalgie de cette terre décevante et lointaine m'empoignera à mon tour. Désespérément, moi aussi, je voudrai voir la Terre promise, dussè-je n'en jamais revenir, dussions-nous tous périr, comme le craindront mes Tibétains effrayés, ces compagnons d'épopée qui en sont encore à l'époque fabuleuse de leur histoire et vivent leurs légendes.

1. Violon tibétain.



Adjroup Gumbo.

CHAPITRE PREMIER

DANS LES PLAINES HERBEUSES DES HORS

I

La guerre dont nous traverserons le théâtre débuta en 1905 par le meurtre du légat impérial à Batang[1]. La Chine s'était émue de l'expédition anglaise conduite jusqu'à Lha-sa par le général Macdonald, et avait résolu d'organiser la défense du Tibet. Elle envisageait avec moins de crainte la perte éventuelle de sa colonie que la possibilité, désormais démontrée, pour les troupes anglaises de franchir l'Himalaya et d'entrer dans l'empire. Parant au plus pressé, elle allait fortifier les marches du Tibet quand celles-ci se soulevèrent. Le gouvernement de Lha-sa n'avait que faire de la suzeraineté d'un Empereur qui ne savait le défendre contre les Anglais. L'organisa-

1. Voir les détails de ces événements dans *Les Marches tibétaines*.

tion des provinces orientales ne devait protéger que la Chine. Lha-sa ne se fut soumise qu'au profit d'un autre pays.

Aussitôt la guerre allumée par l'assassinat de l'Amban, les Tibétains investirent Atentzé, ville frontière, voisine du Mékong, et l'incendièrent. En même temps ils massacraient quatre missionnaires français et des chrétiens indigènes. Le gouvernement chinois envoya une armée sous les ordres de Tchao-Erl-Fong qui s'empara des lamaseries de Batang et de Sam pil ling. La première, abandonnée de ses deux mille moines, fut détruite, la seconde est encore debout, mais démantelée par un siège de six mois. Pendant ce temps les lieutenants de Tchao-Erl-Fong soumettaient plus à l'est, Chontain et Conkaling.

Ces quatre places fortes désarmées, les Chinois purent s'établir dans les grands centres pacifiés et procéder, l'année suivante, à la conquête en détail des derniers points restés rebelles, tels que les lamaseries plus petites de Lagongun sur le Mékong, de Tong tchou ling sur le fleuve Bleu et Tchamoutong sur la Salouen.

Toutes les marches au sud de la route de Lha-sa étaient soumises sauf le monastère de Louzon où je me heurterai plus tard.

Tchao-Erl-Fong se trouve maintenant dans le Nord, où le Nyarong que je traverserai est toujours indépendant. Il le sera encore lors du raid final des Chinois sur Lha-sa et de la fuite du Talé-Lama aux Indes. Ce brusque dénouement auquel

je ne m'attendais pas sitôt, aura lieu au moment où, sans nouvelles, je quitterai le Tibet.

Je suis parti de France avec les seuls renseignements que m'écrivait le P. Monbeig. On savait que la conférence de Lanten avait échoué et que la lutte allait recommencer sur un autre théâtre.

II

4 juillet 1909. — C'est à Tatsienlou, à la frontière du Tibet, que débute mon récit. J'ai déjà fait un mois de chaise à porteurs sur les routes de Chine; il y a six mois que j'ai quitté la France.

A deux jours de Tatsienlou en venant de Chine, on sent déjà qu'on entre, qu'on monte au Tibet. La montagne devient gigantesque, le torrent furieux entraîne un courant d'air glacé; il secoue la terre et hurle d'une voix si profonde qu'elle fait peur, annonçant bien le pays le plus farouche et le plus émouvant du globe. Des pluies torrentielles l'ont grossi ces jours-ci; il a coupé et emporté une partie de la route, il charrie des ponts, des maisons et des cadavres.

Tatsienlou est enserré dans un croisement de vallées que le gave remplit de vapeurs et de bruit. Elle est la dernière ville chinoise, une de ces villes frontières où se mêlent tous les types, où se parlent tous les dialectes de l'Asie Centrale et qui, ainsi que les ports, sentent les longs voyages. En ce mois de juillet il y fait humide et froid. Le torrent sépare deux rues parallèles et étroites où Chinois et Tibétains se croisent continuellement. Ville de

boutiques et d'auberges où le Chinois est au comptoir et le Tibétain dans les grandes cours et les grandes étables à yacks.

Pendant qu'on me cherche un logement, ma chaise arrêtée, collée contre le mur, barre encore la moitié de la rue. Des caravanes arrivent du Tibet. Voici trois cavaliers aux silhouettes balafrées de lances et de longs fusils. Oh, qu'ils viennent de loin! Je le vois au passage, à des détails minuscules, mais familiers. Le Tibet m'a repris tout de suite, réveillant en moi des souvenirs, des instincts de nomade. Aux couleurs, à la coupe de leurs bottes, de leurs tapis de selle, à leur équipement, à leurs vêtements, je reconnais d'où viennent les gens et où ils vont. Ceux-là sont encore emmitouflés, par habitude, dans des fongmaos et des turbans. Ils descendent des pays froids sans débrider et trottent encore dans la rue encombrée. Ce sont des courriers sans doute. Ils n'ont d'autres bagages que les sacs pendus aux côtés de leurs selles. Peut-être apportent-ils des nouvelles de la guerre qui recommence.

Des mandarins partent aussi pour la guerre, dans des chaises confortables, chaises de voyage, capitonnées à l'intérieur de soie cramoisie, lacées et cousues à l'extérieur dans des housses de toile vernissée. Ils ont des monceaux de bagages qui oscillent sur l'échine énorme des yacks. Et les yacks ne cessent pas leur rauquement tranquille, assez semblable à celui du chameau, un bruit mélancolique, spécial à l'orée des déserts.

Adjroup est venu avec un de mes anciens muletiers d'Atentzé nommé Louzon. Ils sont logés à quelques pas de mon auberge qui, bien que tibétaine, est la plus « select » de la ville. J'ai, comme voisin d'appartement, l'ancien préfet de Tatsienlou, un homme élégant et distingué qui me fait des mains un bonjour amical quand nous nous rencontrons dans la cour.

J'ai encore tout mon personnel chinois de Yunnan fou auquel je ne parle pas de mes projets. Ces gens croient que je vais à Tchengtou et je ne les détromperai qu'au moment de les quitter. Je prends à mon service un Tibétain de Yerkalo, Peuguin, que je connaissais déjà. Il est venu à Tatsienlou pour faire le commerce et met ses cinq mulets à ma disposition. Avec Lin cela me fait quatre hommes. Ils suffisent pour le moment, car il ne faut pas trop attirer l'attention, et nous allons d'abord prendre la route du Dergué, la grande route marchande de Lha-sa, abondante en ressources.

Ma première intention avait été de monter au Dergué pour redescendre au sud-ouest sur le Pomi. Mgr Giraudeau m'apprit qu'un voyageur allemand et un pasteur suédois de Tatsienlou venaient de passer au Dergué et se dirigeaient sur Tsiamdo. A la suite de quelques aventures ils avaient failli se faire massacrer à Kandze, une grande lamaserie restée rebelle à la Chine. Cette route a été déjà explorée par M. Rockhill et le pandit Krishna. Un missionnaire et un prêtre tibétain l'ont suivie





Levée de camp.

Tchrombatchron.

récemment en allant à Taou et à Tchangou. Elle n'est donc plus bien neuve. Je la suivrai jusqu'à ce que j'en trouve une autre vers le Sud. A Tatsienlou on sait peu de choses sur cette région et l'on parle d'une route de Taou à Litang. On la dit peu sûre car elle doit longer le Nyarong. Le Nyarong est un des plus grands districts du royaume de Lha-sa et, par tradition, en guerre perpétuelle avec la Chine.

Tchao-Erl-Fong, le général qui depuis cinq ans commandait les troupes chinoises, était en train de guerroyer au nord du Dergué. Cet homme qui avait montré tant d'énergie au début de la guerre, temporisait maintenant, hésitait, déjugeant son œuvre, rappelant et frappant ses lieutenants qui poussaient un peu loin leurs conquêtes. A cette heure il perdait son temps, dans le nord, à remettre sur le trône un roitelet dépossédé par son frère, pendant que dans le sud, les Tibétains relevaient la tête plus que jamais et reprenaient les armes. L'échec d'Adjroup à Menkong en était la preuve.

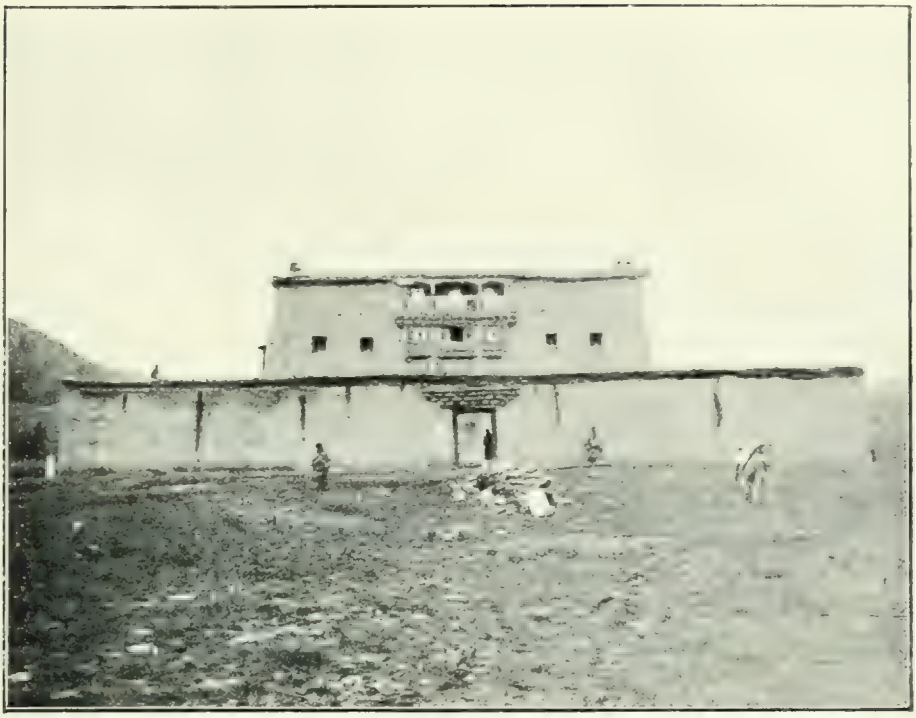
Nous partons le 19 juillet. Un homme, Louzon, manque et on ne sait où il peut-être. Une heure avant le départ il s'en fut acheter un vêtement. Je ne lui ai fait aucune avance d'argent, je lui en devrais plutôt. Il ne porte qu'une lance. Ce n'est donc pas au vol qu'il faut attribuer sa disparition. S'est-il fait mettre en prison pour un délit quelconque, s'est-il laissé attirer dans un traquenard

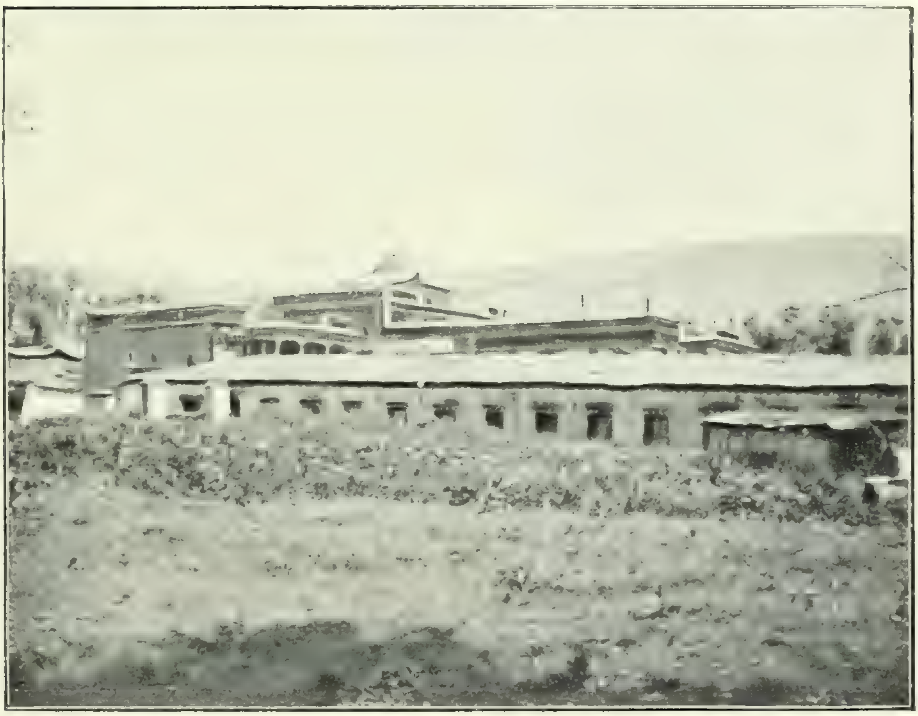
par les malfaiteurs qui infestent Tatsienlou? On se perd en conjectures.

Comme une pluie torrentielle détrempe nos bagages, nous restons à l'étape le jour suivant, autant pour nous sécher que pour attendre Louzon qui ne reparait pas. Je regrette ma lance achetée au précédent voyage, ma lance fine et longue en fer ouvragé, ornement de toute caravane, et qu'on arrête sur les chiens féroces, les ours et les brigands. Elle me fut rendue quatre mois plus tard, quand nous passâmes à Atentze, la patrie du fugitif, où nous eûmes de ses nouvelles. A Tatsienlou il s'était lié avec une belle Tibétaine et avait tout lâché pour la retrouver. Comme on va chercher loin les causes des événements les plus simples!

Jusqu'à Taou j'ai le choix entre deux routes. Nous prenons celle du pandit Krishna dont le levé est à faire et sur laquelle surtout nous ne verrons pas de Chinois. Pendant trois jours on chemine dans de larges vallées herbeuses séparant des plateaux mamelonnés. D'immenses troupeaux de yacks tachettent de noir le vert pâle de la prairie.

Le 22 nous logeons à Tchrombatchron, la maison d'un chef, à la fois ferme et château, surmontée d'un donjon carré. Notre hôte y mène la vie simple d'un petit seigneur féodal d'avant les croisades. Je ne songe pas en disant cela, à ce moyen-âge romantique, un peu trop maquillé d'écussons et d'oriflammes, où l'exception est généralisée, dont les personnages vivent et dorment dans des armures. Le baron d'autrefois devait être plus





Maison de campagne du roi de Tatsienlou.

Lamaserie de Gata.

simple, timide comme ceux d'ici devant le pouvoir religieux. J'imagine qu'il veillait aussi à la rentrée de son grain, faisait le compte de ses troupeaux et descendait quelquefois de sa cathèdre pour se mêler à ses gens et manger avec eux. Son donjon était pareil à celui-ci et ses gens avaient, comme ceux que je vois, les membres enveloppés de lainages et de peaux de mouton. Dans les grandes salles du château il fallait bien qu'ils vécussent, fissent du feu et qu'il y eût ce va et vient familier sans fanfare ni parade.

Il devait y avoir la même gaîté, gaîté de gens ignorants qui acceptent l'inégalité, le froid, la vermine, la fumée des torches et bien d'autres choses dont ils ne s'aperçoivent pas.

Si la gaîté est l'indice du vrai bonheur, les Tibétains sont le peuple le plus heureux de la terre. On s'étonne qu'ils soient si voisins de l'Inde dont les hommes sont si tristes et des Chinois qui ne comptent pas parmi les peuples heureux. Les Chinois le sont du moins comme les abeilles et les fourmis, ces quatre cent millions d'hommes vivent tous de la même façon, machinalement, avec les mêmes goûts, comme une espèce animale. Leur travail semble instinctif et inconscient, une fonction plutôt qu'un acte libre. Il n'est en général que deux buts à l'existence de ce peuple : manger et amasser de l'argent. Ils naissent, travaillent et meurent avec une activité d'insectes. Se sont-ils aperçu qu'ils ont vécu? Le pourquoi de l'existence n'a jamais troublé leurs cerveaux.

Comme les abeilles ils sont industrieux et paraissent intelligents. Ils sont plus dressables que perfectibles et leur ignorance, à eux, ne leur procure qu'un bonheur vague qui donne à rire, car ils croient être supérieurs au reste de l'humanité et occuper le centre du monde.

Le 23, un soldat tibétain vient se joindre à nous. Il a été porter un courrier à Tatsienlou et retourne à Taou, sa garnison. Il est débrouillard et, comme tous les Tibétains, très bon cavalier. A côté de lui, mon soldat chinois fait triste mine, cramponné à la ficelle qui lui sert de bride. Si Tibétains et chevaux s'attirent et restent volontiers l'un sur l'autre, chevaux et Chinois se repoussent et se séparent avec une facilité navrante. Un Chinois à cheval est un paquet. Il se laisse transporter comme une marchandise, sans diriger sa monture qu'un muletier doit pousser. Il tombe au moindre écart, à une accélération d'allure, même au pas, quand les couvertures qu'il accumule sous lui viennent à glisser. Les Chinois s'entendent si peu en chevaux, qu'on peut leur acheter pour rien des bêtes excellentes qui ne payent pas de mine. Ce qui leur importe c'est la couleur. Une robe isabelle est hors de prix. Et si jamais le poil dessine des caractères mystérieux, de vagues signes de bonheur, il vaut une fortune.

25 *juillet*. — Journée religieuse. De Pamé où nous sommes arrivés hier au soir, le soldat tibé-

tain, Adjroup et moi partons seuls à cheval pour Gata où les lamas exécutent les danses sacrées. Gata est sur la grande route parallèle à la nôtre. A neuf heures, nous débouchons des montagnes dans une vaste plaine. La lamaserie est devant nous, à quelques milles, barrant la vallée. Elle ne renferme que deux cents moines. Mais elle est célèbre pour avoir donné le onzième Talé lama, vers 1840. Dans le voisinage est un village tout neuf, Taïlin, une de ces colonies chinoises au moyen desquelles le gouvernement impérial espère médiatiser le Tibet.

Pour éviter un refus de la part des lamas, je vais d'abord rendre visite au mandarin du lieu qui me fait accompagner par son interprète. Gata est différente des autres lamaseries, un peu désordonnées comme toutes les agglomérations humaines. Celle-ci est enfermée dans deux carrés de murs concentriques, séparés par une prairie et une ceinture de peupliers. Au centre, dans le feuillage, s'élève un temple bijou, multicolore et sculpté. Les moines habitent autour, au pied du deuxième mur, sous les arbres.

Les danses ont lieu dans la première enceinte. Pendant trois jours, la lamaserie et le temple sont fermés. Sur l'herbe, toute une ville de tentes s'est fondée, des tentes de lamas, brodées, qui sont des œuvres d'art, des tentes ouvertes de voyageurs[1]

1. Au Tibet, l'usage des tentes fermées est réservé aux grands personnages. Les tentes ouvertes, formées d'un toit sans murs, indiquent, d'aussi loin qu'on les aperçoive, la qualité des voyageurs.

et au milieu, sous un vélum vaste et magnifique, les moines déguisés dansent les légendes.

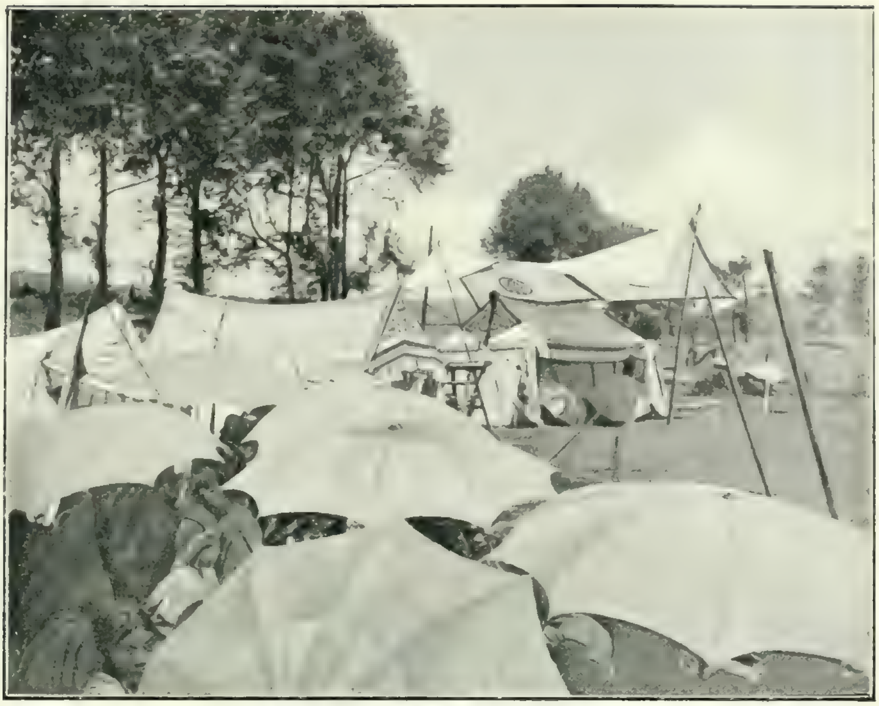
Cette danse-ci est fort rare et peu de lamaseries l'exécutent *. Aussi il y a foule. Ce matin, sur les chemins, on voyait partout des cavaliers rouges, des lamas étrangers avec leur suite.

Les lamas spectateurs sont assis dans leurs belles tentes, dont un côté est relevé. Ils semblent des bouddhas dans leurs niches. La foule de laïcs et de bonzes forme un grand cercle, sans qu'il soit besoin de cordes ni de service d'ordre pour la maintenir à distance convenable.

Le drame sacré se déroule, pour moi monotone, au milieu de l'attention passionnée. Les masques sont peu nombreux, mais les acteurs sont merveilleusement grimés, en empereur de Chine, en prince indien, en femme. J'ai de la peine à reconnaître de simples moines tibétains.

Le dialogue est à la fois chanté et dansé. Après chaque phase du drame, les acteurs se réunissent et lisent le récit. Après la forme trilogique, voilà aussi le chœur du drame antique. Mais ces légendes sacrées, jouées par des moines sur le parvis du temple, me rappellent les mystères chrétiens. A certains moments, des pitreries font rire les spectateurs, des pitreries anciennes et vénérables, tradition d'un passé à jamais inconnu.

marchands ou soldats. Les pasteurs ont des tentes en poil de yack de forme spéciale. On les désigne sous le nom de *ra oua*, enceinte. Elles sont brunes ou noires, alors que les autres sont blanches.





Représentation a Gata.

Au retour, nous montons à la lamaserie de Pamé, toute petite, bâtie sur un petit mont isolé et couronné d'arbres séculaires. Elle semble abandonnée. Devant la porte même, les hautes herbes poussent en brousse épaisse.

A nos appels, la porte s'ouvre devant deux bonzillons de neuf et onze ans peut-être, l'un vêtu de jaune et l'autre de rouge. Ils disent que tous les lamas sont allés à Gata voir les danses. J'avais pourtant vu une tête luisante de vieil ivoire paraître à une fenêtre, au bruit de nos chevaux. J'insiste pour entrer et le vieux lama vient nous recevoir. Il me mène à sa cellule et m'offre à manger. Ses deux bonzillons l'aident à souffler le feu d'argol, à préparer le thé beurré, à échafauder le petit monument de tsampa et de beurre qu'on présente aux étrangers.

A côté de la cellule, le moine a un oratoire tout doré, rempli de peintures, de livres et de divinités. Sa couche est courte et encombrée d'objets, car il ne s'étend pas pour dormir, mais reste assis, appuyé seulement, et, le matin à son réveil, sans déranger un pli de sa robe hiératique, il reprend ses oraisons. Par la fenêtre on ne voit que le ciel et la cime des arbres. Il regarde avec indulgence les oiseaux qui, chez lui, sont très à l'aise. Nous restons là une heure et laissons le pieux solitaire continuer ses prières dans son oratoire aérien.

Les moines, ici, sont gnymapas, disciples de l'étrange Padma Sambhava qui naquit d'un lotus au milieu de l'Océan.

26 juillet. — Monté vers le Nord entre deux chaînes de montagnes vertes où paissent des troupeaux. Sur ce drap de billard uniforme, tout le long de la vallée, se dressent des forts dont les hauts donjons étroits semblent de monumentales cheminées d'usine. Les Tibétains de cette contrée sont de la race des Sifan.

Vers midi, la pluie nous fait gagner une maison isolée. Personne ne répond à nos appels et un homme escalade le mur d'enceinte pour ouvrir la porte. Je suis sûr qu'il y a un mourant dans la maison. Au Tibet, les vivants font le vide autour des agonisants et les laissent mourir dans la solitude. Il faut cette raison particulière pour qu'on refuse l'hospitalité.

Et en effet, une femme grelottant de fièvre vient nous dire que toute sa famille est malade et supplie qu'on les laisse en paix. Elle ne veut pas de remèdes. Ils ne sont pas morts et déjà leur maison paraît abandonnée. La grande salle est sans feu. J'entrevois quelques habitants, des enfants, assis contre le mur. Non seulement les hommes de cette race dorment accroupis, mais c'est encore dans cette posture qu'ils sont malades et qu'ils meurent. Ils souffrent en silence; seuls leurs grands yeux pathétiques racontent leur douleur. En ne faisant rien pour éviter de souffrir, en pactisant dédaigneusement avec le destin, ils donnent à la vie une dignité grandiose.

27 juillet. — Nous montons longtemps, en

pente très douce, presque en plaine, vers un col qu'on ne pouvait soupçonner. Nulle part ailleurs la nature n'a assez de recul pour allonger en ligne droite des montées uniformes de quarante kilomètres. Depuis quatre jours on s'élevait sans s'en apercevoir, et, tout à coup, on a devant soi la descente abrupte de mille mètres. Nous entrons en forêt après le plateau herbeux et nu. On rencontre encore des flaques de boue, des trous invisibles de dimensions inconnues dans lesquels on enfonce subitement. Par bonheur les pluies n'ont pas trop effacé la route. Quelquefois une bête s'égare, s'affole et se débat dans la boue. Puis elle reste assise et enfoncée dans le sol, maintenue à la surface par les bagages, et attend placidement qu'on viennent l'arracher.

Le 28 nous faisons la halte de midi dans un château ou dzong du roi de Tatsienlou. Cette masse lourde est posée sur le bord d'un plateau triangulaire au milieu de la vallée. A son pied deux torrents se réunissent qu'elle semble séparer comme la proue d'un navire.

III

A Taou, un grand centre où nous arrivons le 29, nous revoyons des Chinois : des Chinois et des mouches, deux parasites également désagréables et pour les mêmes raisons. Les Chinois semblent sortir de terre, pullulent, harcelants et effrontés. Ils entrent dans votre chambre comme les chiens, regardent, touchent à tout. On les chasse, ils reviennent encore.

Les Chinois savent être en même temps très polis et d'une indiscrétion révoltante. Leur politesse n'a rien à voir avec le tact. Elle est compliquée, codifiée, et un porteur de chaise, s'il a de la mémoire, peut devenir en quelques heures, un homme distingué. Les Tibétains ont, comme nous, en plus des usages, une politesse qui ne s'apprend pas, souvent même une délicatesse innée qui, naturellement, échappant aux règles, échappe aussi à l'entendement des Chinois.

La grande vertu de la politesse excessive, aussi bien dans la Chine hiérarchique que dans le Tibet aristocratique, est d'instituer une égalité de fait fictive entre les hommes, pour compenser l'inégalité de droit. Le supérieur peut rivaliser

de politesse avec ses inférieurs sans se diminuer, tellement ceux-ci ont conscience de la distance qui les sépare. J'ai vu des mandarins se prosterner devant mes serviteurs. Chez nous c'est tout le contraire. L'égalité de droit veut l'impolitesse. Le supérieur a une réserve toute moderne envers ses inférieurs, afin de marquer une distance que la loi ne reconnait pas. Une classe évite même plus que toute autre celle qu'elle place immédiatement au-dessous d'elle, ce qui est très inhabile ; on indique ainsi presque mécaniquement son propre niveau. En Asie comme en Europe les mœurs réagissent contre la rigidité des principes et les corrigent. Pour ma part, je préfère le sens dans lequel ce phénomène agit en Asie. C'est infiniment plus élégant.

Je ne me défends pas d'un certain parti pris en faveur des Tibétains. Mais je les crois vraiment supérieurs aux Chinois. Ceux-ci ne les dominent que par le nombre. Encore leurs centaines de millions d'individus ne viennent-elles pas à bout de quelques milliers de Tibétains. Tout autre peuple, avec la population de la Chine, serait maître du monde. En est-il pour les races humaines comme pour toute chose dans la nature? la rareté est-elle condition de la qualité?

Les Tibétains frappent tout de suite par la dignité de leur personne. On les voit à cheval et noblement vêtus, clairsemés sur l'étendue de leurs déserts. Sur les routes de Chine fourmille une foule demi-nue, écrasée sous le poids des far-

deaux. Porteurs de chaise ou de marchandises, les Chinois suzerains font le travail que leurs vassaux abandonnent au chevaux; peuple de bêtes de somme, de boutiquiers, dont l'immense orgueil est le plus lourd monument de ridicule que porte la terre. Au Tibet du moins, on voit des individus. Aux Indes, en Chine on ne voit que la foule, une poussière humaine et l'on se sent diminué de n'en être qu'un grain. Les Chinois ont tous les travers des sociétés avancées. Le barbare n'a que des passions, il ne peut pas être ridicule. Dans tout le Tibet on trouverait difficilement un sot.

A Taou réside le P. Chion, un prêtre tibétain, le seul de sa race. Il est natif du Dergué et est l'oncle maternel de mon muletier Peuguin. Ils se voient pour la première fois, et, comme Peuguin lui demande où sont leurs parents communs et s'ils vivent encore, le P. Chion lui répond qu'il ne sait pas. Ces ignorances ne sont pas surprenantes au Tibet. De Yerkalo, le pays de Peuguin, à Taou, il y a un mois de voyage et un peu moins de Taou au Dergué. Cela rappelle le voyage de Jacob chez son oncle Laban; eux non plus ne se connaissaient pas.

Les mandarins de Taou, des mandarins de la dernière classe, ne manquent pas de marquer un peu de mépris au P. Chion. Aussi je lui montre une déférence exceptionnelle. Les Chinois sont déjà très étonnés, presque choqués, que je parle tibétain et pas chinois. Pour ne pas leur faire trop

de peine, je dis connaître un peu le dialecte du Yunnan mais pas le pur langage du Seu-tchouen, je dis l'avoir beaucoup oublié et ne pas oser m'exprimer d'une facon barbare devant des lettrés.

Je restai quelque temps à Taou et j'élus domicile dans une grande maison neuve. Au Tibet l'hospitalité est offerte dès l'abord ; il ne reste qu'à l'accepter et en choisir le lieu. Mon propriétaire, un Tibétain, est vêtu avec une grande élégance. Ses enfants légitimes sont élevés et habillés à la chinoise. Il a d'autres maisons à Taou, avec femme et enfants dans chacune. Ces derniers s'élèvent comme ils peuvent, confondus dans la rue où ils s'ébattent, avec tous les autres enfants de Taou. Pour s'abriter du soleil, les bambins tressent des couronnes de feuillage qui leur font des petites têtes de Bacchus.

Un tout jeune missionnaire, le P. Charrier, qui est en train de fonder un poste à Tchangou, à deux jours au Nord, est descendu à Taou pour me voir. Il est arrivé à Tchangou l'année dernière avec quelques chrétiens chinois. Aucun missionnaire n'y était allé avant lui. Craignant que je ne partisse d'ici pour Litang, il est venu lui-même et m'engage à l'accompagner à Tchangou. Très entreprenant, il voudrait me voir aller au Nyarong et offre de me trouver des renseignements et le personnel nécessaire.

Le Nyarong, que les Chinois appellent Tchantoui, n'est pas un royaume héréditaire, mais obéit

à un gouverneur envoyé de Lha-sa et assisté d'un chef religieux. Le P. Chion qui avait vu ce dernier à Tatsienlou, lui écrivit pourlui demander si je pouvais entrer dans son pays. Le courrier mit neuf jours pour aller et revenir. La réponse était défavorable. Le lama se disait trop peu sûr de ses sujets pour garantir ma sécurité et priait le Père de ne pas s'irriter. C'était un refus poli avec le prétexte d'usage.

En ce moment le Nyarong s'apprêtait à faire la guerre à Tchao-Erl-Fong et rassemblait des troupes. Le P. Chion n'osait, par prudence, m'encourager à passer outre, mais reconnaissait que les autorités du Nyarong feraient peu d'opposition, devant le fait accompli. Il fit venir de Kandze un homme qui était allé au Nyarong, lui demanda s'il y aurait danger pour moi à y voyager et s'il m'accompagnerait. L'homme répondit qu'il y avait bien quelque danger, mais qu'il irait très volontiers. C'est un géant, ancien brigand, réputé dans le pays pour son audace et sa force. Je le prends à mon service mais il déplaît tout de suite à Adjroup qui se méfie de ses airs fanfarons et de ses belles paroles. Il s'appelle Tchanchié, et, bien qu'il ait un peu de sang chinois, il se classe dans le plus robuste des trois types auxquels se rattachent à peu près tous les Tibétains.

Son type est le type un peu négroïde à mâchoire forte, à physionomie bestiale. On le trouve parmi les esclaves, les nomades et les brigands. Vient ensuite le Tibétain maigre, généralement grand, à

tête étroite, à grandes oreilles, type fréquent, je ne sais pourquoi, chez les lamas. Enfin les Tibétains brachycéphales, plus fins et plus beaux. Ils ont les traits étrangement calmes et nobles, de larges yeux un peu à fleur de tête qui font penser aux portraits du grand Condé. Ils ne sont pas de très haute taille, aiment les bijoux, les beaux vêtements, et laissent volontiers tomber leur chevelure sur les épaules et sur le front. On les voit peu hors de leurs maisons, sinon à cheval, et accompagnés de serviteurs. Ce sont généralement les maîtres, propriétaires du sol.

Dans ces régions-ci, les femmes sont assez belles, beaucoup plus que dans les montagnes du Sud. Certaines, en petit nombre d'ailleurs, et femmes de qualité, surprennent par leur distinction. Elles ont, quand elles causent et rient avec les hommes, un air à la fois indulgent et moqueur de grande dames.

Je suis resté quinze jours à Taou et dans les environs. Avec deux chasseurs, nous sommes allés camper à une journée de marche, dans une montagne giboyeuse, en pleine forêt. Nous avons tué des faisans blancs et des chèvres sauvages. Le faisan blanc (est-ce bien un faisan?), oiseau somptueux, ne se trouve qu'au Tibet. Il est lourd, gros, tout blanc, sauf les caroncules rouges et les pattes de corail.

Chaque soir, du fond des ravins noirs, on voyait vers les sommets encore lumineux, de grands animaux qui allaient paître. On les appelle *diakaras*.

Que sont-ils? J'hésite entre le cerf et l'aurochs, tant leur taille semblait fabuleuse, tant leur démarche semblait pesante.

Je pars pour Tchangou, le 11 août. Six Tibétains à cheval viennent se joindre, sans un mot, à la caravane. Comme on leur demande qui ils sont, ils se disent commandés pour me protéger et me servir. Tout se passe silencieusement ici. Ce peuple est reposant après les bavards insupportables du Seutchouen.

Nous formons toute une cavalerie qui fait parfois résonner le sol creux de la vallée. Nous passons une petite montagne appelée Dia-sé-la où fut tué, à l'époque des Ming, un général Chinois, parent de l'Empereur. Depuis Tatsienlou nous sommes sur la route commerciale du Seutchouen à Lha-sa; la route officielle que suivent les mandarins passe par Litang et Ba; elle se rejoignent à Tsiamdo après avoir contourné le Nyarong.

La vallée du Nyakhio que nous remontons fait partie des états Hors qui autrefois s'appelaient Nyarong. Le Nyarong actuel est réduit au plateau qui s'étend entre Kandze et Litang; la riche vallée, aujourd'hui ouverte, sert de route aux caravanes. Depuis très longtemps on y passe, car l'usure a par endroit creusé la piste de cinq à dix mètres. On chemine dans une ornière et on voit encore tout en haut la paroi lisse, frottée par les passants d'autrefois.

Nous dépassons les traînards d'une colonne

chinoise en marche pour le Dergué. Ces malheureux sont atteints de dysenterie. Ils sont sans ressources et accusent de leurs maux, avec le climat nouveau, les aliments avariés qu'on leur donne. L'un d'eux voudrait s'accrocher à notre caravane, mais pris de coliques foudroyantes, il s'arrête à tous moments sur le chemin qu'il ensanglante, et mes hommes, sans pitié pour le soldat ennemi, se moquent de sa misère.

En trois petites journées nous arrivons à Tchangou. Le soir du deuxième jour, nous campions sur l'emplacement de la future église du P. Charrier, un morceau quelconque de la plaine que ne limite encore qu'un sillon dessiné à la charrue. Une heure avant Tchangou, on me montre la route du Nyarong, à gauche : une vallée de pierres qui monte vers la crête désolée d'un col.

IV

Les maisons de Tchangou sont bâties l'une par dessus l'autre contre le flanc de la montagne. Les tremblements de terre les ont quelque peu fendues et disloquées, donnant à la ville l'aspect d'un mauvais escalier. La lamaserie, forte de 2,000 lamas, est située plus haut, en terrain plat. Dans le bas de la ville, le dzong de l'ancien Déba est habité aujourd'hui par un mandarin chinois.

Le P. Charrier a loué trois pièces dans une maison du bourg. Il m'installe dans une maison voisine, et de nos toits en terrasse que sépare une rue nous pouvons causer. Tous les toits ici communiquent, par derrière, de plain-pied avec le sol. Aussi les chiens de garde sont-ils attachés au sommet des maisons, et la nuit, à chaque bruit, à chaque lumière apparue dans le bourg, c'est un concert d'aboiements qui rend le sommeil impossible.

Une autre petite lamaserie, plus haut, à deux milles de là, enfouie au creux d'un vallon désert, est la résidence d'un Bouddha vivant, le Tchraker lama, incarnation d'une forme tantrique de Chenresi (Avalokiteçvara) *. Il incarne le même dieu

que le Talé lama et n'a en moins que le pouvoir temporel. Le blanc étant la couleur de Chenrési, le lama possède trente chevaux de neige, immaculés, qui paissent aux entours du monastère. Il gouvernait moralement les états Hors-ba; mais depuis qu'il est l'ami des Chinois et appuie leur politique, les états du Nord ne reconnaissent plus son autorité.

Le P. Charrier qui est dans les meilleurs termes avec lui, fait annoncer notre arrivée et notre visite pour le lendemain.

Le Tchraker lama habite au sommet d'un édifice élevé, soigné, tout blanchi à la chaux. Il voit de là la grande lamaserie où il a aussi une maison, mais il préfère au monastère trop peuplé d'en bas cette retraite élégante, où il est environné de trois cents lamas, tous lettrés. Une centaine de ceux-ci habitent l'édifice central, les autres des cellules éparpillées à l'entour. Une autre zone de cabanes plus humbles sert d'hôtellerie aux adorateurs de l'extérieur et aux pèlerins.

Je suis venu avec des présents. Le grand lama nous reçoit sur sa terrasse, dépose sur nos mains étendues des écharpes blanches ou *katas* que nous lui rendons, cérémonieusement, une fois à l'intérieur. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, un peu obèse, d'une affabilité et de manières exquises. Sa voix est si douce et si basse qu'on l'entend à peine.

La pièce où il nous reçoit est divisée par un portique. On voit, dans la première partie, son lit rouge et or, sur lequel il s'assied, (meuble compli-

qué dont font partie une vitrine à idoles, des étagères et une table) et dans le fond, un autel chargé d'idoles et entouré de bibliothèques, de ces bibliothèques de bibliophiles, dont les livres entassés soutiennent le plafond. Chacun des cent huit volumes d'un Kandjur est dans une gaine de gros satin cerise. Les pattes brodées qui les ferment et indiquent le numéro du volume sont des œuvres d'art, variées cent huit fois. Cet exemplaire est plus petit que les éditions ordinaires. Il doit être manuscrit et fait spécialement pour la bibliothèque privée du lama. Les Chinois ont bien le fétichisme des écrits, mais ce n'est pas cet amour du livre où se complaisent, ici comme chez nous, les hommes de haute culture.

On nous sert le thé beurré, du lait, des viandes et de la crème marbrée de sucre candi. Le lama boit dans des tasses de jade sur lesquelles s'élèvent des couvercles d'or et d'argent merveilleusement ciselés.

Parmi mes présents se trouvaient quelques peintures achetées en Birmanie, représentant la grande pagode de Rangoon, Gautama couché ou prêchant au milieu de ses disciples dans le parc des gazelles. Les personnages ne sont pas stylisés comme sur les peintures tibétaines et ils ont une apparence de vérité qui devait plaire au lama. Tout ce qui vient des Indes, le berceau vénéré de leur religion, a encore aux yeux des Tibétains le prestige de l'inconnu, surtout dans ces régions voisines de la Chine. Il me demanda tout de suite

si j'avais été aux Indes. Et quand il sut que j'y avais été plusieurs fois, je ne fus plus l'étranger qui passe, mais un ami. Il me promit des livres, des livres d'auteurs tibétains qui ne fussent pas, comme la masse, traduits du sanscrit.

J'ai exposé ailleurs en ce qui concerne l'art la part que la civilisation indienne tenait dans le développement des Tibétains[1]. Les emprunts faits à l'Inde n'empêchent pas leur originalité. De même qu'il y a un bouddhisme et un art tibétains, il existe en dehors des traductions une littérature et une philosophie tibétaines. Dire que les Tibétains n'ont rien inventé vaudrait de dire aussi que notre littérature classique n'est pas française parce que toute inspirée de l'antiquité. Quant à une littérature tibétaine inconnue, elle est au moins possible sinon probable. Presque tous lesTibétains écrivent leur journal, leurs songes. La vie de beaucoup a été aventureuse, et pourquoi dans le cours des siècles ne se serait-il pas rencontré des hommes de génie?

En attendant, le lama me donne un kata et une pièce d'étoffe, et au Père un kata et une monnaie d'argent. Ces cadeaux sont rituels. J'aime cette coutume d'offrir des écharpes blanches de soie impondérable. Elles ne sont qu'un symbole, une monnaie d'honneur qu'on se repasse, sans autre valeur que d'exprimer l'amitié ou la vénération et d'être gracieuses.

1. Conférences au Musée Guimet en 1911.

Le lama me laissa prendre sa photographie et, quand nous partîmes, tous ses moines me pressèrent de leur en envoyer à chacun une « copie ». Adjroup leur avait expliqué que j'avais fabriqué une planche de verre avec laquelle je pourrai imprimer une infinité d'images, sans encre, par la seule exposition au soleil. Ces images disparaîtraient aussitôt si on ne les plongeait dans des remèdes qui les rendent impérissables.

On nous fit visiter la petite lamaserie et le sanctuaire où se trouve l'image de Chenrési. Comme tout à l'heure en montant, nous revoyons la mère du lama, âgée de 85 ans, affalée contre le mur du temple et criant à son fils une éternelle prière.

Le lendemain j'allai à la grande lamaserie avec des soldats du Yamen. Aux abords de chaque porte, des caravanes campent. Le crottin tassé des yacks a fait là des étendues brunes, un sol élastique où les pas rebondissent. On apporte journellement du bois, du thé, des montagnes de ballots qui alimentent le trafic du monastère.

A l'intérieur des murs, on se croirait dans une grande ville tibétaine, n'était que toutes les maisons sont petites et se ressemblent. Devant chacune, dans la rue, se trouve le tas de bois que le lama brûlera pendant l'hiver. Dans tous ces pavillons vit un lama avec deux ou trois bonzillons qu'il enseigne et qui le servent.

Quand nous fûmes arrivés au grand temple, les





Troupeau de yacks traversant le Nyakhio.
Lamaserie de Tchangou.

soldats ne purent m'en faire ouvrir la porte. On m'en montra un autre plus petit, surmonté des gazelles dorées et du çakra. Presque tous les temples tibétains sont carrés et peuplés de colonnes rouges. Celles des bas côtés supportent une galerie intérieure dans les grands temples, le toit dans les petits. Celles de la nef, d'un seul fût de bois, ont quelquefois quarante pieds de haut. Ici, elles sont enguirlandées de fleurs et de pendentifs peints qui les enlacent avec une souplesse merveilleuse. Dans le fond, un trône et deux sièges sont posés sur une estrade. On se croirait dans une mosquée. Mais derrière se trouvent le sanctuaire et les idoles.

Nous montons sur le temple fermé dont le toit nous mène à des cours aériennes, à de petites rues bordées de cellules. On monte, on descend des escaliers, et on ne sait plus à quel étage on est, sur le sol ou sur les toits. Partout c'est la même terre battue dont le vent balaie la poussière. Par une porte ouverte, on voit une grande salle et des lamas qui causent, assis sur le parquet devant des brazeros. Des novices courbés leur servent le thé, les lourdes théières de bronze au bout de leurs bras nus, des bras qui ne travaillent pas, sans muscles ni bosses, mais d'un galbe très pur dans leur patine mate de métal oxidé.

Toute cette ville bourdonne de prières, immense orchestre de voix humaines, de cymbales, de gongs, de cloches. Et voici la prière perpétuelle, dans une chapelle encombrée de livres où

gronde sans interruption un tambour vaste comme un foudre. Ils sont deux lamas et un enfant, duo de voix graves et fortes auquel s'ajoute la jeune voix claire, concert rythmé et monotone que d'autres reprendront tout à l'heure et qui dure sans arrêt, depuis des siècles peut-être, dans ce sanctuaire obscur. Je ne sais rien qui fixe la pensée et l'hypnotise autant que cette musique martelante, inexorable, obsédante jusqu'à en devenir pénible. Les rites du lamaïsme tibétain sont les seuls qui troublent toujours ma curiosité blasée. Aucune autre religion ne frappe si violemment le spectateur le plus indifférent, ne jette ainsi l'homme hors de sa sphère familière, dans ce trouble vague qui est le seuil de l'inconnaissable. Ces prières obstinées, ces voix chaudes comme le parfum de l'encens, donnent la sensation que des dieux les écoutent. Chez les Tibétains la religion est un très grand art.

Le soir les Pères et moi dînons chez le mandarin. Celui-ci sait que les lamas m'ont refusé l'entrée de leur temple et les a menacés de châtiments pittoresques si demain ils ne me font tout voir.

Ce mandarin est un gros garçon jovial, fils de taotaï, aux grades achetés et qu'on sent riche, à première vue, mais un peu jeune peut-être pour ses fonctions. Il se pique de modernisme et prêche le progrès à outrance. Cela donne plus de saveur à son ignorance prodigieuse. Ne disait-il pas, pour expliquer les tremblements de terre qui désolent la vallée, que la terre flottant sur l'eau, il

était tout naturel qu'elle dansât comme un bateau. Sachant que tout est phénomène naturel, il riait bien des lamas qui, à la moindre secousse, envahissent leurs temples pour conjurer les dieux.

Il habite le dzong démantelé de l'ancien prince indigène; un tronc de pyramide rectangulaire dont les murs de terre blanchis à la chaux s'élèvent d'un seul jet à 20 mètres de haut. Au-dessus sont bâtis deux étages de bois, les seuls habités et qui aient des fenêtres. Une loggia en encorbellement plane très haut au-dessus de la porte. Le cadre de la porte est profond, fait de quatre billes de chêne monstrueuses à demi enterrées dans le mur. Le seuil enjambé, on se trouve dans un faisceau de colonnes qui fusent jusqu'au premier étage. Un escalier zigzague dans l'espace, s'arrête à des plateformes aériennes, puis disparaît dans le plancher des hauteurs habitées. Aux deux étages une galerie contourne la cour et un pont, à double étage aussi, la traverse. De ce pont on voit, tout en bas, sur le sol dallé, les dos des chevaux qui errent en liberté.

Ce palais suspendu est un monde. Plus de cent personnes y vivent, des lamas, des soldats, des serviteurs, leurs femmes tibétaines, la foule des scribes et des interprètes. Il fait l'impression d'un navire de haut bord. Sur le toit de terre battue on a encore planté des tentes; on y vit comme en plein champ. Des chèvres y gambadent, des chiens y naissent, y vivent, y meurent sans en être jamais descendus.

17 août. — Dès huit heures j'étais à la lamaserie avec des soldats. En ce jour, le deuxième de la lune, aura lieu l'incarnation d'un dieu protecteur dans le corps d'un lama *. Celui-ci, « le Kotupa » est un frère lai des plus humbles. Le deuxième jour de chaque lune il perd connaissance d'une façon naturelle ou provoquée, et le lendemain n'a aucun souvenir de la cérémonie extraordinaire qu'il célèbre. Je devrai aux lamas d'en être le témoin : ils doivent regretter leur refus d'hier.

Les préparatifs sont fort longs, et, pour décourager ma patience, on me prévient que l'heure du prodige est incertaine. Mais la foule envahit tranquillement la lamaserie. Ce sont des spectateurs habituels. J'attendrai.

Le grand temple m'est aussitôt ouvert. Il est vide comme l'autre, et, comme l'autre, semblable à une mosquée. Derrière, est un vestibule puis le sanctuaire que ferme une lourde porte rouge et or, chargée de bronzes massifs. Le sanctuaire est petit; son parquet luit, frotté par les pieds nus et les robes de laine des quelques lamas qui peuvent y prendre place. Les colonnes rouges qui soutiennent le toit doré, se perdent très haut dans la nuit. Sur l'autel sept bassins d'argent, des lampes à beurre, d'argent et d'or, et enfin dans une niche en demi coupole une grande statue dorée de Kio-wo.

Je demande ensuite à voir les livres sacrés. Ils sont plus haut, dans une salle étroite et longue. Elle renferme le Tandjur et Kandjur en éditions

somptueuses, fatiguées par le temps et la poussière, et, entre les deux corps de bibliothèque, sur un autel, une statue de Chenresi dont les huit bras font la roue.

Nous retournons au sanctuaire, suivis d'une bande de moines et de bonzillons. Douze lamas maintenant y disent l'office. Un rideau voile, à mi-hauteur, l'ouverture de la porte. Mais d'une sorte de tribune, en face, dans le vestibule, on voit par desssus le voile tout l'intérieur du sanctuaire : les lamas assis sur deux rangs de six, se faisant face, et, dans l'allée, sur le sol, un damier de lampes allumées. Le lama qui préside au fond, près de l'autel, a devant lui sur une table basse, un vase à eau lustrale, une cloche et un poignard magique. Son vis-à-vis tient les cymbales et son voisin de gauche le plateau à offrandes.

Ils sont bien pareils à nos moines chantant matines dans les stalles de leur chapelle. Leurs hymnes, dits d'une voix grave et belle rappellent, sans leur être inférieurs, les chants grégoriens. C'est pour cela que les premiers missionnaires du XVIII[e] siècle, admis aux cérémonies, ont trouvé à la religion du Tibet une parenté avec le catholicisme. Le plus beau chant, admirable par sa simplicité, accompagne l'offrande, l'oblation de céréales et de figurines de beurre qu'un lama, les bras tendus, présente à la divinité souriante.

A certains moments, ils tordent leurs mains sur le rythme du chant, leurs longues mains hiératiques qui dansent, souples comme des flammes. Puis ils

les immobilisent dans le geste canonique et précieux de la perfection.

Après l'office, on prélude à la cérémonie, au mystère terrible qui va suivre. Plusieurs centaines de lamas sont déjà massés sur le parvis. Tout en haut du temple on sonne de la trompe, trompes de bronze au son effroyable, longues de neuf coudées et que deux hommes doivent porter. Elles sont plusieurs, appuyées sur le rebord de la terrasse, et d'en bas, on ne voit que leurs gueules énormes qui crachent le tonnerre. Quelle musique savante et majestueuse, destinée à frapper les âmes de terreur! elle fait vibrer le squelette dans la chair. C'est le fracas de la mer qui fonce et se brise, d'une mer qui aurait une voix d'airain; puis c'est le chant fuselé du flot qui se retire. Et ainsi indéfiniment, implacablement, comme l'Océan.

On brûle aussi des feuillages odorants dans des cheminées, de chaque côté du portique. On allume un autre feu au milieu du parvis et l'air, bientôt, est tout brouillé de fumée blanche.

Enfin les grands lamas montent sur le pérystile où on a disposé un trône couvert d'une peau de tigre. La foule des moines se rassemble au pied des degrés. Ils couvrent toute la place, assis en ordre, en plein soleil, et leurs têtes rasées luisent comme des boulets de cuivre.

Pendant une demi-heure encore tous disent ensemble des prières que commence, d'une voix de catacombe, un grand lama en robe jaune et

rouge debout près de moi. Des soldats m'ont conduit ici tout en haut des degrés.

Pour dire les premiers versets de chaque stance, le lama porte le dos de sa main contre sa bouche, et, la prière une fois lancée, découvrant son bras jusqu'au coude, il rabat sa main recourbée en arrière, d'un geste grave et joli qui commande et qui apaise.

La porte du temple est ouverte. Un rideau de soie grise et molle voile la moitié inférieure de l'ouverture noire. Les trompettes de bronze y sont descendues. Des cymbales déchirantes clament dans la nuit du temple que les trompes funèbres font encore plus noire et plus creuse. Le mystère s'accomplit dans ces ténèbres. L'esprit du lama quitte son corps où va rentrer la divinité. Ce qui marche maintenant, ce qui avance parmi ces majestueux rugissements de bronze est un cadavre animé par un dieu. Les trompes déchaînent une tempête de détonations pressées qui se chevauchent et finissent par se mêler en un grondement continu, sombre traînée de tonnerre éclaboussée çà et là par les coups fulgurants des cymbales. Et tout cela arrive comme un orage, plane sur nous et se tait subitement. — Le voile de la grande porte s'est affaissé sur le seuil.

Le dieu incarné est là, immobile et terrifiant. Son visage grimace de colère et de souffrance; ses yeux suintent de sang et ses lèvres dégouttent de bave. Sur sa tête tremble un gros casque de cuivre couronné de têtes de morts et piqué de drapeaux.

De ses reins jaillit un autre faisceau de drapeaux, de tridents et de flèches. La cuirasse magique brille sur sa poitrine. Il porte une robe rigide appesantie de broderies d'or et brandit un glaive nu et un arc.

Tout à coup il bondit sur le péristyle, pousse des cris et frappe en tous sens des coups furieux de son glaive. Les soldats qui m'entourent s'enfuient; mais les lamas contiennent le possédé, essuyant sa bave et ses larmes, et lui chantent doucement une cantilène suppliante pour apaiser sa colère. Ils l'assoient sur le trône, ployant son corps crispé, comprimant ses membres qui se tordent. Il est tout secoué de chocs intérieurs comme si la divinité prisonnière bouillonnait de rage dans ce corps trop petit, boursoufflant les muscles, la face et les yeux qui perlent de sang.

Alors chaque lama vient se prosterner. Le Kotupa lui attache avec des doigts incohérents un cordonnet rouge autour du cou et crachotte convulsivement sur sa tête. La foule des moines monte aussi en rangs pressés et un maître de cérémonie armé d'une bûche, maintient l'ordre à grands coups frappés sur les épaules et sur les crânes.

Maintenant le Kotupa est tellement entouré que je ne vois plus que son casque secoué de tremblements, ses yeux fous d'angoisse, brillants de larmes sanglantes. On l'entoure aussi pour me séparer de lui, car tout à l'heure, au moment où ses coups désordonnés avaient fait le vide, je me suis avancé pour le mieux voir. Il y eut un instant de

stupeur et d'inquiétude. Les soldats m'entraînèrent plus bas, disant que le Kotupa ne « pensait pas ses actes » et me montrèrent une flèche piquée dans le plafond, qu'il avait décochée au hasard, lors de la dernière lune.

Je me retirai, sentant que ma présence imposée par le mandarin avait assez duré, qu'elle devenait provocante. Les visages des lamas m'avaient averti. Mais avant de partir je dis à quelques-uns qui m'entouraient : « Insensés, vous me repoussez parce que je suis étranger. S'il est vrai que les morts renaissent dans d'autres corps, vous pouvez renaître étrangers et j'ai pu être tibétain dans une existence antérieure. Le Tchraker lama qui est un grand savant me reçoit, et vous autres ignorants me rejetez ». Ce discours les étonna et les fit rire. Peuple déconcertant, dont la religion tragique qui remplit leur vie ne peut altérer le fonds de gaîté et d'insouciance.

En rentrant j'avais toujours devant moi la vision obsédante du Kotupa. Qu'était-il, un acteur consommé, un hystérique, un somnambule? Mais comment jouer cette expression de souffrance indicible d'homme qu'on torture. Quelque poison le tordait peut-être, quelque secret instrument de supplice le tenaillait sous ses vêtements d'or. Il ne peut être inconscient car il observe tous les rites. Ses contorsions sont savantes, elles ont du style, et il brandit son arc et son glaive comme ces dieux guerriers des peintures qui dansent sur des cadavres. Pourtant ses regards m'avaient ren-

contré sans s'arrêter, sans me voir. Jamais étranger n'était entré dans cette lamaserie, si ses yeux m'avaient vu, ses yeux l'auraient dit; il se serait trahi.

Son cas a sans doute un nom scientifique. Mais il y avait autre chose, quelque chose d'inexprimable qui n'est pas entièrement humain. On éprouvait le malaise de se trouver sur le seuil d'un monde redoutable et inconnu. Les Tibétains sont un peuple étrange qui vit à part des autres et ne fait rien comme eux. Après tout, nos laboratoires pourraient bien n'être pas l'Univers.





LE TCHRAKER LAMA.

LAMAS A TCHANGOU.

V

Tchangou est la garnison de deux compagnies de soldats qui manœuvrent à l'européenne devant les Tibétains émerveillés. Les deux capitaines, dont l'un a cinquante ans et l'autre dix-sept, rivalisent de valeur. Il se mêle un peu d'hostilité à leur émulation. Une nuit nous sommes réveillés par un vacarme épouvantable. C'est les deux compagnies qui en viennent aux mains. Une histoire de société secrète est survenue entre les deux chefs. Le mandarin arrange l'affaire, et le lendemain nous dînons tous ensemble au Yamen. Ce mandarin a l'esprit large, un autre aurait fait sauter les têtes des deux capitaines.

En somme ces exercices à l'européenne se réduisent à quelques mouvements de parade, toujours les mêmes. Ces soldats sont ici en campagne et ils ne font pas la moindre manœuvre à l'extérieur. Ils pourraient être excellents sous d'autres chefs. Ceux-ci, formés par des officiers européens, imitent admirablement nos intonations, nos impatiences et nos colères, ignorant sans doute qu'une des qualités utiles à la guerre, qualité qu'ils pos-

sèdent déjà comme Chinois, est justement le calme et la possession de soi-même.

Les soldats manœuvrent bien. Mais quand ils marchent de ce pas allemand qu'ils ont ralenti, assoupli, chinoisé au point de le rendre joli, on dirait plutôt un corps de danseurs qu'une compagnie de guerriers. Ils ont transformé la position du tireur à genoux en une position accroupie, en équilibre, assez défavorable pour le tir.

Ils chargent leurs fusils pendant la marche, décomposent les mouvements, les cadencent, lentement, en gestes ronds, légers, et on se demande quelles fleurs invisibles ils sèment sous leurs pas.

L'armurier est un forgeron chinois d'une habileté prodigieuse. Il a une tête de vieux savant, un front d'inventeur bombant sur des yeux de singe clignotants. Avec des outils de tailleur de pierre il répare les fusils des soldats ; il a même copié ainsi un revolver et un fusil à cinq coups.

18 août. — Un voyageur allemand est ici depuis deux jours. Il était monté au Dergué avec le pasteur suédois de Tatsienlou. Ils se séparèrent à Tsiamdo ; le pasteur revint par Batang en suivant le haut Fleuve Bleu, route encore inexplorée que j'avais pensé prendre. J'arrive deux mois trop tard.

Ce voyage n'eut pas été possible un an plus tôt. Maintenant on peut entrer au Tibet derrière les armées chinoises. L'autre soir, pendant le dîner au Yamen, le mandarin me dit : « Mangez, mangez. Vous ne mangerez plus de bonnes choses à l'inté-

rieur du Tibet. » Jamais je n'avais vu les autorités chinoises si bien disposées, et je reprenais mes projets de voyage au Poyul.

Or, le lendemain, le mandarin me priait de ne pas poursuivre mon voyage ou bien d'attendre, un mois, que les esprits à Kandzé fussent calmés. Son collègue de là-bas lui avait écrit les aventures (amplifiées, je suppose) du voyageur allemand. — M. Laufer (je ne savais alors que son nom chinois) aurait acheté des chevaux qu'il traînait sans charge derrière lui. Il exigeait, en outre, qu'on lui fournit des oulags ou prestataires pour conduire ses animaux, et leurs chevaux pour porter ses bagages. Les populations écrasées de corvées et d'impôts par les Chinois furent exaspérées. Les gens de Kandze, disait le mandarin, se jurèrent de tuer le premier étranger qui passerait. Cette menace était toute chimérique car ils auraient dû logiquement commencer par M. Laufer. Lettre et commentaires me sont très suspects. Les mandarins ont désormais un prétexte pour entraver mon voyage.

Nous sommes restés trois jours, M. Laufer et moi, dans ce village perdu de Tchangou, habitant des maisons voisines, sans nous voir. Chacun de nous attendait sans doute que l'autre vint le premier lui rendre visite. Si j'avais su que ce voyageur était M. Laufer, orientaliste très distingué et très apprécié en France, je serais allé me présenter. Voilà comme quoi, contrairement à ce que se figurent les âmes honnêtes, deux blancs qui se rencontrent sur un même terrain d'exploration, ne

tombent pas dans les bras l'un de l'autre. Seuls nos cuisiniers, en Chinois polis, échangèrent des compliments et des recettes.

Moi aussi je me sers des oulags, pour me fournir de guides, affirmer mes droits et conserver le prestige indispensable. C'est l'usage au Tibet de donner, sans rétribution ni limites précises, au mandarin en voyage, les hommes et les animaux qui lui sont nécessaires. A l'étape, la ville, le village ou le simple campement de nomades, doivent procurer le bois, le fourrage, faire apporter l'eau, mener les animaux au pacage. Un habitant est désigné pour allumer et entretenir votre feu. Je ne crois pas qu'il existe ailleurs dans le monde des coutumes aussi hospitalières.

On m'a toujours donné des oulags sans que je les réclame, même dans le Tibet indépendant où je ne bénéficiais plus de la protection de la Chine. Un voyageur, allégé d'argent et de scrupules, voyagerait fort bien au Tibet pour rien. Par contre un étranger qui, par ignorance des coutumes ou par principe, voudrait se passer des oulags se mettrait trop en marge de la société et serait vu avec méfiance. Une légère dépendance vous est avantageuse et rassure les populations. Vous en êtes quitte pour payer les oulags de leurs services alors que les mandarins indigènes ne les paient pas.

Les lamas et les habitants de Kandze sont particulièrement rebelles. Lorsqu'au début de l'année, Tchao-Erl-Fong passa avec ses soldats, les

deux mille lamas se tinrent sous les armes. Ils murèrent les portes de leur lamaserie et refusèrent de reconnaître dans Tchao l'envoyé de l'Empereur, qui dut aller plus loin et passer la nuit dans un hameau. On dit qu'à son retour il mettra le siège devant la lamaserie pour laver sa face de l'insulte.

On annonce déjà l'arrivée de soldats de Tatsienlou pour le siège de Kandze. Ils seraient 2,000, ils seraient 3,000, ils seraient 5,000 à un jour de marche. Ils monteraient, dans le même temps que Tchao-Erl-Fong descend du Dergué, et les deux armées se joindraient devant Kandze. Les jours passent et personne n'arrive.

Le mandarin de Tchangou estimait à un mois le temps nécessaire pour rassembler les troupes. Serait-ce vraiment dans quelques jours? j'attends pour assister à un nouveau Sam pil ling, à cette guerre d'un autre âge, guerre atroce entre moines et mercenaires.

Mon attente est aussi intéressée que curieuse. Je songe à arrêter, avant la dispersion, le meilleur du butin, les trésors de la bibliothèque. Les Chinois ne doutent pas du succès, mais les Pères et moi projetons déjà, si les Tibétains était victorieux, de fuir vers Sang-pan-tin, car Taou, derrière nous, se soulèverait aussitôt.

On dit que le Tsarong est en armes et envoie des troupes à Tsiamdo, que le Nyarong, tout voisin, s'apprête à défendre Kandze. Et on précise : mille cavaliers nyaronnais sont embusqués

derrière les derniers contreforts de leur plateau pour couper la route aux soldats de Tatsienlou.

Le séjour de Tchangou étant peu agréable, le jour, et intolérable, la nuit (les aboiements, au dehors, alternent avec les batailles de rats dans la maison) le Père m'invite à camper sur son terrain, dans la plaine, à quelques heures au sud de Tchangou. Ce coin perdu s'appelle Charaton : terrain ouvert. On ne fait encore que battre les murs d'enceinte et couper les bois de construction.

La plus grande partie de la plaine est en friche, mais, autrefois, elle était cultivée. La montagne même est taillée en terrasses qui furent des champs d'orge et de blé. On voit encore, vers les sommets, des ruines de villages et de dzongs.

Ce pays a du être très peuplé par les tribus guerrières des Tchantoui, aujourd'hui retirées sur le plateau du Nyarong et réduites on ne sait par quel phénomène, car elles ne se souviennent pas d'avoir été vaincues.

Toute la journée, nous voyons de nos tentes, défiler des caravanes sans fin de yacks chargés de thé pour le Dergué, Tsiamdo et Lha-sa.

On a signalé des brigands dans la montagne au-dessus de nous, et une dizaine de Tibétains de la vallée sont partis dès le matin faire une patrouille. Ils repassent le soir devant nos tentes. Comme nous les regardons, ils posent un peu. Ils se savent des cavaliers admirables et défilent len-

tement en maintenant leurs bêtes au petit galop. Le dernier, en retard, rejoint les autres en chargeant, la lance en travers au-dessus de la tête.

Les Arabes ont de plus beaux chevaux, mais enfouis dans leurs lainages, ils n'ont pas cette pureté de ligne, cette nudité des genoux et du flanc droit, nudité de statue équestre, qui accusant les moindres fautes, exige la perfection.

Les chevaux sont dressés à six allures : le pas, un intermédiaire entre le pas et le petit trot, pouvant en plaines fournir d'énormes étapes; le trot et l'amble; une allure bâtarde et laide mais peu fatigante pour le cheval, qui tient le milieu entre le galop et le trot; enfin le galop. Quand j'achèterai dans quelques jours un des chevaux blancs du Tchraker lama, on m'enseignera tous les jeux de rênes qui commandent ces allures.

On a quelques renseignements sur la route du Nyarong. Elle traverse un fleuve, le Yalong, devant le dzong du gouverneur. Le pont est gardé à chaque extrémité par un poste de huit soldats. Là, les Tibétains de l'extérieur sont interrogés avant d'être autorisés à passer. Quant aux Chinois, il n'en est pas encore arrivé jusque-là. Ce pont ne serait qu'à trois jours de marche.

Si le Nyarong prend les armes, il me sera fermé, et, plutôt que d'attendre la confirmation de nouvelles de plus en plus douteuses, je vais partir en reconnaissance et chercher moi-même mes renseignements.

La veille du départ, on me trouve trois hommes consentant à m'accompagner; deux Chinois tibétanisés dont je garderai l'un, Laolou, à mon service ainsi qu'un Tibétain, nommé Nondia. Avec Adjroup et Tchanchié cela fait cinq hommes armés. On craint autant les brigands que les Nyaronnais. Tous ces dangers me laissent un peu sceptique. On ne croit aux accidents que quand on en a eu. Du reste, les pirates ne croisent que sur les grandes routes où le métier rapporte. Quant aux Nyaronnais, les Chinois ont peur de ce seul nom; on ne peut vraiment pas tenir compte de leurs avis.

Je laisse Peuguin et Lin avec les bagages. Peuguin est tout le contraire d'un homme courageux. Il n'est pas de ces poltrons qui craignent le ridicule et dissimulent. Sa poltronnerie éclate avec candeur; elle se laisse volontiers plaisanter et il la plaisante lui-même. J'aime bien Peuguin tel qu'il est.





Tente de lama.

Barque en peau de yack sur le Nyakhio.

VI

Le 25, nous repassons la rivière sur des barques en peau de yack et allons coucher au village de Ouata. Ces barques sont des façons de corbeilles légères et rondes, posées sur l'eau et faites d'une peau tendue sur l'armature de bambou. Le lendemain nous entrons dans cette vallée sinistre et pierreuse devant laquelle on passe, en allant de Charaton à Tchangou et qui monte vers les cimes désolées.

Nous campons à mi-mont. La nuit, mes hommes croient devoir coucher chacun devant une face de ma tente. Cette sollicitude me touche. Le Père Tibétain m'avait prodigué des conseils excellents contre les brigands, mais trop incommodes à suivre : souper et se coucher sans lumière, car une tente éclairée est une lanterne qui se voit de loin; en cas d'attaque ne pas se mettre à droite des cavaliers mais à leur gauche, car d'un coup de sabre ils vous enlèvent la tête; après souper, lever le camp et aller plus loin pour la nuit, sans feux.

Le 27, nous passons un premier col et redescendons dans un abîme désert. Un autre col est devant nous, et comme nous remontons, deux

silhouettes d'hommes se détachent là-haut sur le ciel. Ils descendent un peu, puis disparaissent dans un pli de terrain. Nous pensions les rencontrer sur le chemin unique mais nous ne les avons plus revus.

Arrivés sur la passe nous avons devant nous une immense vallée verte tachetée de yacks. Au fond sont les tentes noires des pasteurs. La route fréquentée descend à gauche vers le sud. Nous la suivons au hasard, n'ayant pas de guides, et tombons dans une autre vallée parallèle, toute pareille, où paissent des troupeaux. Nous sommes maintenant sur le plateau, à 4,600 mètres d'altitude. Il y fait un calme infini, le silence qui tombe déjà sur nous est un peu celui de l'espace tout proche.

Nous plantons la tente auprès des pasteurs et leur demandons du bois et du lait. Malheureusement un grand lama du Dergué est chez eux et tant qu'il sera leur hôte, tout ce qu'ils ont lui appartient.

Près de la tente principale, des chevaux à harnachement rouge restent attachés. Les troupeaux sont rassemblés par les femmes qui sifflent les yacks et les rabattent à coups de fronde. Alors le lama, un gros homme, sur son cheval conduit par la bride, circule parmi les bêtes. Il les bénit en leur jetant du grain d'un geste de semeur et murmure des prières qui préserveront le troupeau des accidents et des épidémies. A la tombée de la nuit il s'en va vers un autre pâturage où est son

campement et les pasteurs nous vendent librement le bois et le laitage.

Les femmes des nomades portent dans le dos, attachée à leurs cheveux, une lourde batterie de disques d'argent qui traîne jusqu'à terre.

Pendant la nuit, les yacks circulent sur l'herbe muette, et, seul dans l'air impondérable, s'entend leur rauquement doux, ici, puis là, tout alentour. Ils passent leurs gros mufles, avides de sel, sous les toiles de ma tente et envoient jusqu'à mon lit leur souffle fort.

28 août. — Nous passons devant les tentes du lama. Un de ses moines est mort et on dépèce son cadavre au bord de la rivière. Des vautours blancs à bec rouge, énormes, magnifiques, sautent dans les environs, si familiers qu'on pourrait les assommer à coups de baton. De quelles retraites inconnues peuvent venir des bêtes aussi rares ? Je dis à Adjroup d'en tuer un pour avoir sa dépouille. Il me fait cette réponse étrange : « Aucun de nous n'oserait tuer un de ces vautours devant les lamas, car ils sont sacrés et ne se nourrissent que de chair pure, celle des lamas les plus saints ». Cette croyance n'est pas si déraisonnable. La mort doit dégager autre chose qu'une odeur pour prévenir aussitôt, par delà les déserts, les sens mystérieux des vautours.

Nous débouchons dans une vallée plus vaste, plus morne encore, montant vers des régions plus hautes, plus froides, où la tête fait mal. Le soleil

que l'air n'amortit plus semble s'appuyer sur la peau et brûle. Quand il se couche ou qu'un nuage le couvre, c'est subitement l'hiver. L'herbe durcit aussitôt et craque sous nos pas. On est tout le temps à se vêtir et à se dévêtir, et la main cherche à enlever le casque imaginaire qui endolorit les tempes.

Nous cheminons sur la prairie à 4,800 mètres, dans le creux de vagues vertes qui ont une lieue de large, qui montent au-dessus de 5,000, redescendent et remontent dans un balancement infini de houle. Les vallées s'étirent comme un velum lourd qui plane. La terre s'est soulevée jusqu'ici, mais ici, elle n'en peut plus.

Aujourd'hui nous passons deux cols dont le dernier est la frontière du Nyarong. Les pasteurs nous avaient bien décrit la route, mais, sans guide, nous avons longtemps hésité. Après la frontière nous devions voir la maison du premier chef. Deux passes se présentent, l'une au Sud, l'autre à l'Ouest; toutes deux dominent des vallées désertes. La route du sud montre des pas de chevaux tout récents. Nous la suivons jusqu'à la nuit, jusqu'au moment où, subitement, la maison apparait derrière un contrefort.

Nous nous arrêtons sur un plateau de l'autre côté de la rivière qui n'est qu'un long marais. Des formes surgissent sur le toit de la maison; de leur observatoire ses habitants nous regardent camper. Malgré la distance ils m'ont vu, et je donnerais beaucoup pour entendre leurs commentaires. Un

jeune homme bientôt traverse la vallée et vient nous saluer. Nous demandons à acheter du bois, du lait, du tsampa et un mouton. Deux de mes hommes partent pour rapporter les vivres et dire que je cherche une route vers Litang. Je n'ai pas encore l'intention d'y aller puisque nos bagages sont à Tchangou; mais il faut bien expliquer mon arrivée ici. Je voudrais seulement pousser jusqu'au fleuve et voir le dzong du gouverneur. Le chef répond que demain il me donnera des guides pour me conduire où je voudrai; il ajoute que le passage du pont coûte fort cher.

Le lendemain le chef s'est ravisé[1] et me prie d'attendre deux jours qu'il ait demandé à son maître la permission de me laisser passer. Il vient lui-même à ma tente et nous causons. J'avoue mon intention de retourner d'abord à Tchangou. Nous convenons que pendant ce temps il ira présenter ma requête à Rounon, la résidence du gouverneur. Il m'apprend que le Nyarong est formé de quatre districts dont trois entourent et défendent celui de Rounon au centre. Le chef ne croit pas que je puisse pénétrer dans ce dernier. D'ailleurs on peut aller à Litang par une route plus directe en

1. Comme toujours. Si j'expose dans leurs détails mes pourparlers avec l'indigène, c'est qu'ils sont un des meilleurs renseignements que puisse donner un voyageur aux voyageurs à venir. Jamais un Asiatique responsable ne répondra spontanément à vos requêtes s'il a le temps de réfléchir. Il n'est pas de cas qu'une promesse dont je me réjouissais le soir ne m'ait été retirée le lendemain. Quand on le peut, il faut surprendre l'autorité dans son embarras à improviser des raisons de refuser et la mettre tout de suite devant le fait accompli.

traversant le fleuve à la sortie de son district.

A mon désir d'aller au fleuve et de revenir dans la journée il répond que je le verrai à mon retour et que du reste il faudrait deux jours. Sur les cartes, le Yalong n'est pas marqué si loin et je croyais qu'on me trompait. Ceux qui m'avaient renseigné à Tchangou confondaient la maison d'ici, appelée Merkang, avec Rounon qui est sur le fleuve.

Plusieurs routes vont à Tchangou et je tiens à en changer pour le retour. Un homme part avec nous.

Le pays est moins désert, les vallées plus étroites, le sol plus âpre et miné par les marmottes. Depuis trois jours mes gens se gorgent de ce gibier exécrable qui sent l'humus. Le goût des aliments est indifférent aux Tibétains. Ils estiment la marmotte qui est grasse et méprisent le lièvre qui est maigre. Ils manifestent leur mépris pour le lièvre dans leur seule façon de le manger : ils le broient tout cru dans un mortier, ajoutent de l'eau froide et du sel, et avalent cette soupe sanglante.

Nondia fait la guerre aux marmottes avec mon fusil. Il court à gauche et à droite de la route, riant de ses chutes, de ses glissades dans les marais. Il lui arrive, tout en courant, de sortir de ses bottes qui restent plantées dans la boue. Nondia est un précieux serviteur, toujours content, faisant le travail de deux hommes, et, comme un chien de chasse, deux fois notre route. Il a été voleur et





Laolou, Nondia, Tchanchie, deux nyaronnais et Adjroup.

Tente de pasteurs au Nyarong.

même assassin. Ayant tué deux hommes, naguère, pour prendre leurs dix bœufs, il se joignit à des pasteurs qui, craignant d'être compromis, le dénoncèrent au roi de Kandze. Celui-ci jugea inutile de faire périr ou de garder en prison un homme capable de travailler et le prit à son service. Or, tous les douze ans le roi de Kandze doit aller à Pékin rendre hommage à l'Empereur. L'année dernière il partit, emmenant Nondia parmi ses serviteurs. A Tatsienlou, Nondia se sauva, et ne pouvant revenir à Kandze, se réfugia chez son frère à Tchangou. C'est là que je l'ai trouvé. La justice chinoise commençait à s'inquiéter de lui ; il fut heureux d'entrer à mon service pour faire cesser toute poursuite.

Tchanchié, brigand retraité lui aussi, n'est pas l'homme qu'on croyait. Il est riche en parole et pauvre en actes, sans force physique malgré sa taille colossale, sans bravoure, malgré ses airs pourfendeurs.

On trouvera peut-être que mon personnel comprend bien des malfaiteurs. Il ne faut pas espérer qu'un père de famille ayant un commerce ou des cultures, va courir les aventures avec des étrangers et risquer l'impopularité. Quelques honnêtes gens comme Peuguin se laissent séduire par les gages, mais ils ne rêvent qu'à rentrer chez eux, craignant d'exposer leur vie, de ne plus revoir leurs enfants et de les laisser sans ressources. Les voyageurs, sans s'en douter, sont souvent servis par des échappés de prison. L'étranger est comme

un aimant qui attire l'écume du pays. Je ne parle pas bien entendu des chrétiens. Avec eux on a toujours une garantie morale que je constate après de nombreuses expériences et souvent un dévouement qui remplace avec avantage l'audace d'hommes plus aventureux. Lin, par exemple, s'il n'avait été chrétien, n'aurait pas eu la confiance dont il fera preuve en me suivant partout, là même où des Tibétains, sans sortir du Tibet, se trouveront loin de chez eux.

Laolou, un jeune homme de bonne famille fait exception, — et encore? Une nuit son turban fut mangé par un yack. Les yacks recherchent la saveur alcaline des vêtements imprégnés par la sueur; on a beaucoup de peine à s'en défendre, la nuit, dans les campements. Bref, le lendemain rien ne cachait plus les cheveux ébouriffés et assez courts de Laolou. Il avait eu la natte coupée. Pourquoi ? Il me raconta une histoire à laquelle je ne crois guère.

Laolou, de grand'père Chinois, est le plus jeune de la bande. Il est musclé comme un dogue, naïf et malin comme les enfants. On lui fait faire tout ce qu'on veut. C'est lui qui court après les animaux qui se sauvent, et qui, à l'étape, va le plus loin ramasser les argols. Laolou est l'ami des yaks pensifs et hirsutes qui ont des façons anciennes d'aurochs. Il les caresse sur le muffle, les injurie et leur mord affectueusement le bout de l'oreille. En chemin il chante à tue-tête des chansons tibétaines. Sa voie est agréable bien que gut-

turale; mais elle est si gaie, si jeune, et ces chants sont si tristes! Son répertoire, ou plutôt ses improvisations, s'harmonisent d'elles-mêmes avec l'humeur changeante de la route. Sur les hauteurs glabres et désolées, sa mélopée languit et devient une plainte.

Une nuit qu'il veillait près du feu, sa voix se répandait fluide dans l'air raréfié de ces hautes altitudes, accompagnée par le broutement des chevaux arrachant l'herbe courte. Rien d'autre que ces deux bruits tout nus dans un silence absolu. Les hauts plateaux sont vraiment un autre monde. Tout s'y transfigure, tout se silhouette sur le vide. Les hommmes et les bêtes y paraissent nouveaux et inconnus. On y vit des instants inouïs, on y fait des plongées subites au fond des âges disparus, souvenirs de vie pastorale, auguste et primitive, dans un calme infini de genèse. Jusqu'à la fumée lourde et musquée de notre feu d'argols qui entre lentement dans ma tente; elle a un parfum lointain de préhistoire.

Ce qu'on appelle « impression de voyage » est surtout fait de sensations physiques, de sons et d'odeurs. Leur souvenir évoque aussitôt des images et vous met à jamais à l'abri de l'ennui, car à tout moment, on peut le reprendre, le savourer dans la solitude. Avec le temps hélas, les images pâlissent et les sons s'éloignent; mais ceux-là dureront bien toujours autant que la vie.

Le 29 à midi nous traversons des mines d'or.

A un croisement de vallées, sur une surface de plusieurs milles carrés, voici des tas de sable lavé. Les mineurs habitent des huttes en argol. L'or le plus renommé du Tibet vient du Nyarong, un or jaune et pâle dont on fait ces bijoux malléables que les femmes tordent pour s'en parer sans jamais les briser. Non loin de là, nous passons devant la porte d'une lamaserie de 300 lamas. Je me félicite d'être venu à Merkang par la route déserte. Ici les lamas m'auraient fait retourner.

Nous nous arrêtons au bout d'une longue vallée où se voient des mines abandonnées. Nous campons entre une falaise et un marais, position fâcheuse si les brigands venaient. La pleine lune nous éclaire et la falaise est dans l'ombre. Aussi l'émotion est vive cette nuit quand, vers trois heures, nous sommes subitement entourés par une trentaine de cavaliers armés. Mes gens s'appellent et chargent précipitamment les fusils. Prisonnier dans ma tente fermée de l'extérieur, j'attends pour me lever le premier coup de feu. Mais la galopade, les cliquetis s'éloignent et mes hommes reviennent en riant. C'était une méprise. On avait été bien près de tirer. Aussi, tant d'hommes à cheval, la nuit, sans charges, ressemblent fort à des brigands. Ils allaient sacrifier sur la montagne Médialachou qui domine le plateau. Nos chevaux qui paissaient s'étaient mis naturellement à les suivre. Cette façon commode de prendre sans voler est bien connue des nomades.

Le 30, nous sortons du Nyarong. Sur le col frontière, on voit au sud, le cône arrondi du mont Médialachou. Notre guide s'en retourne et nous continuons sur ses indications. Encore un col, à 4,800 mètres, après lequel nous rentrons dans le bassin du Nyakhio, la rivière de Tchangou. Avant la nuit, nous descendons de 1,200 mètres à travers la forêt. L'ombre et la fraîcheur des arbres donnent une sensation nouvelle et délicieuse, car, malgré le froid, le soleil cuit sur le plateau et dessèche les yeux. Nous nous égarons plusieurs fois et finissons par camper au clair de lune. Plus d'argols à ramasser; pour le plaisir, nous brûlons des arbres.

Mes gens ne savaient pas où ils étaient. Quand j'eus déterminé le point, je leur dis que nous arriverions, le lendemain, en deux heures à Tchangou, par le nord, sur la route de Kandze. Adjroup, qui me connaît pourtant bien, n'est pas très sûr que je ne sois un peu sorcier. Il prévient toujours les guides qu'on ne peut me tromper, car je vois la route dans le ciel.

A peine sorti de la forêt, on débouche en effet sur la route de Kandze, route montante, pleine de monde et de poussière. Au bout, dans le soleil, on voit la lamaserie et ses toits d'or; les corbeaux volettent et croassent; ensemble de choses et de sons qui rappelle certains coins de l'Inde.

Nous réintégrons notre ancien logement. Le P. Charrier me félicite et un gros marchand Chinois de nos amis s'émerveille de me voir en vie.

J'ai couru les plus grands dangers imaginaires. Le mandarin croit ou feint de croire à la version officielle : j'ai fait un tour de chasse dans la forêt.

Et, maintenant, nous attendons la réponse de Rounon.





Montagnes et plateau du Nyarong.

VII

Le nouveau mandarin est vraiment trop pressé de siniser le pays. Dans la même semaine, il crée un marché et interdit à la lamaserie de faire le commerce et de rendre la justice. Il fait mettre en prison une vieille marchande qui n'avait pas d'étalage au marché et condamne à mort deux Tibétains qui ont enfreint ses ordres. En pleine nuit, les familles éplorées vont trouver le P. Charrier qui se rend au Yamen, obtient la liberté pour la femme et la grâce des deux hommes.

Auparavant le mandarin ne s'occupait que des affaires chinoises; la lamaserie avait son peuple. Pour elle, ce décret est la déchéance et la ruine. Le Tchraker lama jusqu'ici favorable aux Chinois pourrait bien changer de sentiments. Il doit déjà à sa politique chinoise de ne plus oser faire ses tournées lucratives sur son territoire; la reine de Kandze le ferait assassiner. On le dit à court d'argent bien qu'il ait encore toutes les apparences de la richesse. Mais certains luxes sont aussi indispensables au Tibet que le nécessaire, tels ses trente chevaux blancs inutiles.

Je lui donne un tapis des Indes en lui faisant

entendre que je voudrais des livres d'histoire, des livres rares qui ne s'impriment pas mais se recopient à mesure des besoins. On ne s'imagine pas la peine et le temps qu'il faut pour vaincre l'attachememt des Tibétains à leurs livres et obtenir un manuscrit.

Quand je ne vais pas moi-même au petit monastère, j'y envoie Adjroup. Le Tchraker lama le garde toute la journée et l'interroge sur moi, sur la mer et ses rivages, sur la France. La mer qu'ils ne connaissent pas, confond l'imagination des Tibétains. Ils se représentent son rivage comme la limite du monde, le bord d'un gouffre sans fond partagé entre l'eau et l'air, lesquels parfois se mêlent dans les tempêtes. Par delà l'Océan, il y a d'autres mondes qu'habitent des hommes blancs très audacieux et qui viennent sur des navires. Je suis un de ceux-là. Tous les Tibétains à qui j'ai appris que la France était reliée par terre au Tibet, ont été profondément étonnés. Ils demandaient alors pourquoi on venait par mer.

Quand je me fais annoncer, les lamas descendent à ma rencontre dans la cour, s'occupent de nos mules, et nous montons tous en procession jusqu'au sanctuaire rouge sur la terrasse.

Ces lamas étaient « mauvais » quelques années plus tôt, comme sont encore leurs voisins de Kandze. Ce sont pourtant les mêmes hommes et ils se valent. Une politique passagère seulement les sépare, laquelle ne durera pas plus que ses causes. Il est peu de différences de sentiments

entre eux, il n'y a que des différences d'intérêt.

Le Tchraker lama s'inquiète fort du Talé lama, et demande si je sais où il est. On le dit dans le nord, cherchant à entrer en Russie. Quelle étrange figure, ce dieu errant qui, suivi de milliers de moines, de serviteurs et d'animaux, fait des voyages dont pâlirait d'envie plus d'un explorateur. Cela est très fort, d'avoir échappé à la mort mystérieuse qui, vers la seizième année des Talé lamas, ferme leurs yeux ouverts sur l'effrayante étendue de leur puissance. Aussi celui-ci est-il autoritaire et cruel. On raconte qu'il fit coudre un de ses ministres dans une peau de yack fraîchement écorché puis l'exposa au soleil. Le rétrécissement de la peau arrête la circulation du sang et amène un interminable étouffement.

Le Tchraker lama m'a donné des pilules magiques qui se multiplient, disparaissent, se transportent d'un lieu à un autre à travers les corps. Elles sont composées de camphre et de la chair de certain bouddha vivant auquel on enlève, toutes les lunes, une lanière de chair sur le bras. Un mois suffit pour que la plaie se referme. Entre mes mains, naturellement, les pilules ne sont plus miraculeuses. Mais Adjroup et Peuguin sont si affirmatifs que je déplore d'être un mécréant. Adjroup en a eu dans son reliquaire autrefois, lesquelles faisaient des petits tous les jours. Il en mangeait impunément sans jamais les épuiser. Elles étaient faites, dit-il, de camphre et de la chair d'un monstre marin à tête d'enfant. Les

expose-t-on à la pleine lune, cela favorise leur multiplication.

Adjroup qui fut lama pön-bo s'était adonné jadis à la magie. Il était chrétien depuis peu quand une querelle meurtrière le força de fuir au Tsarong. Son village voulait le tuer et le poursuivait. Bien que mourant de faim il ne put se réfugier dans une famille, il fût devenu son esclave d'après les coutumes. Il alla chez les lamas, coupa ses cheveux et devint magicien. Pendant ce sacerdoce qui dura deux ans il garda sa foi chrétienne, et, pour réparer le mal qu'il faisait, il baptisait en secret des enfants en danger de mort. Depuis, il brûle ce qu'il a adoré, au point qu'en France, sur un champ de foire, il voulut faire un mauvais parti à un prestidigitateur qu'il soupçonnait de magie noire.

J'achète une troisième tente, une tente tibétaine toute petite. Elle ne présente que des plans fuyant de coupe-vent ou d'éperon de navire. Ma grande tente chinoise à murs verticaux, si belle et si confortable, est vraiment trop secouée par les tempêtes.

Le Tibet est par excellence le pays des tentes. Il en est de toutes formes et de toutes dimensions, couvertes d'applications bleues ou noires. Il existe des palais de toile qui valent des milliers de taëls. Le roi de Tatsienlou a un yamen de voyage comprenant salon de réception, chapelle, appartements, cuisine, et une enceinte d'attente pour la clientèle.

Un des chefs du Nyarong est venu à Tchangou

avec une dizaine d'hommes. Il a demandé au mandarin l'autorisation de passer, pour aller au Romé-tchangou. Celui-ci a refusé. Les Nyaronnais sont repartis menaçants, disant, ce qui était vrai, qu'ils avaient mille cavaliers postés derrière les montagnes de Taou. Ils vinrent à ma maison et, questionnés sur mon affaire, ils répondirent n'en rien connaître. Il est évident que je n'aurai pas de réponse ici même, à moins de l'envoyer chercher; je préfère retourner à Merkang.

Les troupes chinoises ne sont plus si près qu'on le croyait. Leur général vient d'arriver à Tatsien-lou. On ne se battra pas avant un mois. Le mois dans ce pays-ci est l'unité du temps. En voilà déjà un de passé, depuis mon arrivée à Tchangou. Il est inutile d'en perdre un autre.

Le 7 septembre, prétextant de ne pouvoir dormir dans un hameau où cinquante chiens aboient toute la nuit, je vais camper sur les hauteurs voisines près de la route du Nyarong. Pour ne pas faire croire à un départ définitif, je laisse quelques bagages qu'on retirera au dernier moment. J'ai dû aussi emmener deux femmes de corvée, corvée de feu et corvée de pacage; elles sont de tradition. Mais me voilà bien embarrassé de mes deux femmes pour filer au Nyarong.

J'ai renvoyé Tchanchié, un mauvais homme. Pour se venger, il coupa les courroies de ma selle et disparut. Il nous avait bien trompés sur sa force, sur sa valeur. Quand il dit avoir été brigand, il se

vante; voleur tout au plus. Les brigands sont des guerriers, ils combattent.

Quoiqu'en disent les missionnaires, les malfaiteurs sont rares, pour un pays privé de gendarmes. En deux ans de voyage je n'ai été volé que d'une cuiller, et par un soldat chinois chargé de me protéger contre les voleurs. Les missionnaires, comme tous les exilés, idéalisent la patrie absente. Mais qu'on suspende chez nous pendant huit jours l'exercice de la police et des tribunaux, que l'impunité dont jouissent Nondia et Tchanchié soit assurée; combien de gens en profiteraient pour amasser une fortune rapide, que de vols, de meurtres, quel déchaînement de passions, et dans quelle barbarie ne serait-on pas replongé. La civilisation ne devrait pas se mesurer aux progrès de la répression, mais à son inutilité. Et dire qu'il se trouve des nations assez inconscientes pour être fières de leur police!

Le 8 je vais à Charaton dire adieu au P. Charrier. En revenant, à la nuit noire, les deux hommes qui m'accompagnent et moi nous nous égarons dans les collines qui cachent notre campement. Nous errons et appelons pendant une heure. Il pleut et, par endroits, on enfonce. On ne voit pas le sol, mais les chutes brusques de nos chevaux et leurs coups de reins nous apprennent qu'il est accidenté.

Subitement, sous mes pieds, paraît la vision lumineuse de nos tentes éclairées. C'est toujours

quand, découragé, on se croit le plus loin du but, qu'on en est le plus près.

A minuit les trompes de bronze de la lamaserie rugissent au loin pour je ne sais quelle cérémonie nocturne. On dirait d'un fauve fabuleux qui rôderait.

Nous restons encore un jour pour faire régler quelques affaires à Tchangou et retirer les derniers bagages. Le 10, nous partons définitivement. Je n'ai pas pris congé du mandarin, naturellement. Les voyageurs résolus à l'indépendance doivent être discourtois envers les autorités.

Le P. Charrier, très courageusement, se charge d'expliquer comme il pourra ma conduite. En se faisant le complice de mon voyage chez le peuple ennemi, il compromet l'amitié naissante que lui porte le nouveau mandarin dont il dépend. Les intérêts du missionnaire qui reste sont pourtant autrement sérieux que le caprice du voyageur qui passe. Peut être est-il trop généreux en m'offrant sa complicité et moi pas assez, en l'acceptant. Tout au moins j'apprécie la valeur de pareils services.

Quant au mandarin, s'il n'est pas renseigné sur nos allées et venues, il montre une confiance dont mon devoir de voyageur est d'abuser. Les Chinois, comme tous les trompeurs, sont faciles à tromper. Ils considèrent nos voyages, quand ils ne leur soupçonnent pas de but politique, comme de pures extravagances, et ne comprennent pas qu'on puisse préférer les pays indépendants et sauvages

aux routes policées, aux auberges et aux Chinois. Malgré leur méfiance, nous les surprendrons toujours.

Nous renvoyons les deux femmes sans explications. Elles raconteront ce qu'elles voudront sur notre départ. Elles ont couché trois nuits sous la même tente que mes cinq hommes : un entassement. Leurs maris, pendant ce temps, dormaient paisiblement à Tchangou. L'indifférente quiétude des maris tibétains est une des plus fortes originalités de ce peuple. Jamais le mépris de la femme ne s'est paré de tant d'indulgence et de bonhomie.





Un col au Nyarong.

Descente vers le Yalong.

CHAPITRE II

CHEZ LES PASTEURS DU NYARONG

I

10-14 septembre. — Nous suivons la même route que l'autre jour, campons chez les mêmes pasteurs et en deux étapes, arrivons à Merkang.

Le brave chef nous refait bon accueil. Nous lui demandons la réponse de son maître. Il dit que celui-ci n'a répondu ni oui ni non, et qu'il ne croyait pas à mon retour. Encore une fois, il me prie de rester un jour pendant lequel son fils ira au dzong réitérer ma demande.

Un courrier part le lendemain, qui n'est pas son fils. C'est un jeune homme qu'Adjroup m'assure être co-mari avec le vieux chef. Ce serait un cas assez rare de polyandrie non circonscrite aux frères. L'anomalie de ce ménage polyandre tient encore moins à la non parenté qu'à la différence d'âge des deux maris. L'un a 60 ans et l'autre 25. Quelle organisation intime ce doit être !

Notre courrier, qui sera plus tard notre guide, part comme pour un long voyage, avec un sabre passé dans sa ceinture, un grand reliquaire en sautoir, et un baudrier d'argent hérissé de cabochons de corail.

Nous sommes campés sur le même emplacement. Il pleut et la terre spongieuse est pleine d'eau. Derrière ma tente, le plateau s'étend en une infinité de mottes de gazon que l'eau entoure. On marche de l'une à l'autre, et chaque pas fait un clapotis. Sous ma tente les tapis ruissellent et les pieds font jaillir l'eau du sol.

Dans la journée, le vieux chef m'invite avec Adjroup à tuer des marmottes et me conduit aux bons endroits. Il a des manières de vieux gentilhomme, est affable sans la moindre servilité, et garde le ton dégagé de quelqu'un qui m'aurait toujours connu. Ce n'est pas un Tibétain ordinaire. En chemin nous causons. Il ne croit pas beaucoup au succès de ma troisième tentative d'aller à Rounon, et il énumère avec une bonhomie narquoise les idées que doit se faire le Gouverneur sur mon compte, ses craintes et ses raisons de refuser.

La citadelle de Rounon compte cent familles, et son district est le réduit du Nyarong, la dernière retraite en cas d'invasion. Les autres districts lui font une ceinture défensive. Le territoire de Merkang en est un, et Merkang même un poste avancé. De sa maison isolée en plein désert, le

vieux chef fait la police de la frontière et gouverne 9,000 familles — on dit 9,000 tentes — de pasteurs.

La route de Litang qui laisse Rounon sur la droite traverse le district de Merkand pendant quatre jours, puis le district voisin pendant trois autres jours, après quoi c'est la province de Litang. Le chef a demandé au Gouverneur, si celui-ci me refuse de passer à Rounon, une lettre m'accréditant auprès du chef voisin qui, sans cela, m'arrêterait. Il me raconte que le roi du Nyarong est allé se battre à Lha-sa contre les Anglais et qu'il a des fusils russes. Lui-même l'accompagnait et, depuis, est allé à Dardjeeling et à Calcutta. Un Européen ne l'étonne plus.

Chemin faisant, nous rencontrons une bonne femme qui conduit les troupeaux de Merkang. Comme il lui fait des observations, elle s'excuse avec une telle volubilité que nous éclatons de rire. Il est rare que voyageur et indigène rient à l'unisson ; ils riraient plutôt l'un de l'autre, surtout celui-ci de celui-là. Pour moi, je ne saisis plus aucune dissemblance, sauf celle du costume, entre cet homme et un Français. A vivre seul parmi les Tibétains, la notion des différences de races s'abolit chez moi avec une rapidité qui m'étonne. L'accoutumance me les fait trouver, même physiquement, semblables à nous, identiques moralement, riant ou pleurant des mêmes choses. Seuls des passants, ne voyant que la surface, ont pu trouver aux Asiatiques un cerveau bâti différemment du nôtre. Les mœurs, l'éducation, les reli-

gions surtout, ont seules donné plusieurs aspects à une seule et même âme, partout et toujours pareille.

A voyager ainsi je trouve égoïstement plus d'attraits, comme les vrais ivrognes qui se grisent tout seuls. Partagées avec un compagnon de voyage les impressions sont moins concentrées. Avec lui vous parlerez français et des choses de France. Vous l'aurez toujours sous les yeux, point de comparaison rapproché et premier plan derrière lequel le tableau fera contraste et reculera mécaniquement. Toute critique est une comparaison. Ainsi des gens ont pu s'étonner que le deuil fut rouge à Venise et blanc en Chine.

Seul, au contraire, à vivre la vie et parler la langue d'un autre milieu, on finit par en subir l'influence et penser autrement. Votre vie d'Europe semble un rêve lointain, une vie antérieure dans un autre monde et dont on s'étonne d'avoir gardé le souvenir. Votre personnalité se dédouble. Le Français a reculé dans le passé pour laisser la place à un nouveau venu qui est indigène. C'est ce deuxième individu que, plus tard, le premier critiquera, jugera, lui faisant rendre tout ce dont il se sera imprégné là-bas. On a toutes ses notes en soi, on n'a plus qu'à s'interroger. On découvre ainsi qu'on n'a pas craint la mort, qu'on ne s'est pas indigné des supplices, qu'on a cru au fatum, qu'on a redouté les dieux.

On ne s'arrête pas aux différences superficielles qui n'étonnent plus, on atteint le fond, le fond

commun à tous les hommes. On a pénétré trop avant, et c'est peut-être dommage, car en définitive, le rôle du voyageur est de signaler les particularités qui distinguent les peuples, non de conclure que sous les apparences tous les hommes sont pareils. De cela, on se doutait bien un peu. Seulement si on décrit mieux ce qu'on a vu, la jouissance est plus intime de l'avoir vécu.

Pour aller au bout de ma digression, disons encore qu'à cette accoutumance qui s'étend aux choses et aux institutions, se joint le manque de temps et de compétence du voyageur isolé. Cela lui fait négliger quantité d'observations de tous ordres que l'exploration comporte[1]. Pour les épuiser une mission scientifique doit être nombreuse.

On ne souffre même pas de cette faiblesse. On trouve tout naturel de manger des plantes inconnues sans songer à en recueillir. Pendant deux mois à Patong, des mariages, des fêtes, des séances de magie, l'intronisation d'un Bouddha vivant auront lieu autour de moi, pour lesquels je ne me dérangerai pas. L'indifférence des missionnaires que leur reprochent tant les savants, vient de là : de l'habitude.

A part l'agrément, il est un autre avantage à voyager seul ; on court beaucoup moins de dangers. Et cela pour deux raisons. Les populations

1. A part le levé topographique qui s'impose, je ne me suis intéressé qu'à la linguistique, l'iconographie religieuse et l'ethnographie limitée à certaines peuplades.

vous craignant moins, montrent moins de méfiance et d'hostilité. Ensuite le voyageur isolé est moins assuré, plus prudent. Sachant et sentant mieux ce qui se dit et se pense autour de lui, il risque moins de heurts et de conflits avec les indigènes. Dans quelques mois je cèderai devant la force dissimulée sous des prières. Avec un seul autre Européen, nous sentant les coudes, la responsabilité répartie, pénétrés de nos droits, nous aurions continué et rencontré la catastrophe. Cela est un fait d'expérience. Consultez les annales de l'exploration. Il n'arrive généralement rien aux voyageurs isolés. Tous les drames sont pour les expéditions nombreuses.

De ma tente je vois, en face, la maison de Merkang au pied de collines que dépasse le dôme du Médialachou. Ce mont ressemblerait au Fushiyama s'il n'avait le faîte arrondi; sa forme, les plis des contreforts qui s'étalent à sa base sont les mêmes. Suivant l'heure du jour il est violet, il est vert, il est rose.

Dans un des petits lacs qui nous environnent les femmes de Merkang viennent se baigner. Sous le soleil de midi elles s'ébattent dans cette eau encore froide qui gèle toutes les nuits. Leur peau ruisselante paraît très blanche, leurs membres potelés sont enfantins, leur gaîté et leurs jeux sont ceux de bébés au bain. Après, elles semblent très minces quand elles ont repris leurs longues robes de bure et qu'elles dansent, leurs pieds nus enfouis

dans l'herbe épaisse. On ne s'attend pas à pareil spectacle à 4,800 mètres d'altitude.

Le soir notre courrier revient. Il rapporte un double refus, et de me laisser entrer au Nyarong central et d'aller à Litang par la route directe. Le Gouverneur a prétexté les brigands. Mais le vrai motif est qu'il rassemble des troupes et que mes gens et moi, arrivés à Litang, raconteraient aux Chinois ce que nous aurons vu.

Le chef est bien embarassé; il nous a lui-même invité à revenir, disant que nous pourrions toujours aller à Litang. Sans la moindre générosité je le rends responsable de cette déconvenue : Il s'est joué de nous, nous traite comme des enfants. Nous ne pouvons plus revenir sur nos pas, une deuxième fois, sans une honte ridicule. Nous irons sans guide, malgré la défense, malgré les brigands et les troupes. Il sera la cause de ce qui nous arrivera.

Lui, sans se troubler, nous expose son avis. Il serait dangereux pour nous de rencontrer les cavaliers du Nyarong qui auront intérêt à faire disparaître des témoins de leurs formations et n'en sauraient être responsables devant la Chine qu'ils combattent. Le bruit court que les étrangers donnent de l'argent aux Chinois pour faire la guerre aux Tibétains. Ce n'est pas l'Empereur qui veut la guerre. Lui et le Talé lama sont amis depuis l'entrevue de Pékin. Enfin nous n'avons pas de guide. On ne peut nous en fournir ici sans désobéir.

Pour me satisfaire dans la mesure du possible, il me demande d'attendre un autre jour. Il va écrire que j'irai à Litang malgré les brigands, et demandera à m'accompagner avec son fils. Il appelle ainsi le co-mari de sa femme.

Un cavalier part aussitôt avec la lettre et voyage toute la nuit. La journée du lendemain se passe sans nouvelles. A la tombée du jour, des cavaliers arrivent et disparaissent dans la maison de Merkang. Après souper nous les attendons mais ils ne viennent que le lendemain matin.

Ce sont deux chefs, deux « ministres » pour traduire leur titre tibétain. Ils sont vêtus d'étoffes européennes, leurs bijoux diffèrent un peu de ceux des autres provinces. Ils ont à l'oreille gauche la grande boucle en or qui leur allonge le lobe comme celui des Bouddhas et se termine par une longue pointe de turquoise.

L'un d'eux, huileux et beau, l'air un peu rastaquouère, a la natte passée dans un anneau fait d'une seule turquoise. Il sort une pipe à fourneau d'argent et dont le bout est une agathe taillée. Je les ai fait asseoir sur les tapis détrempés de ma tente et ils prennent avec gravité un vaste bain de siège.

Le chef de Merkang entame la discussion en rappelant qu'il est allé aux Indes et a vu que les Européens ne sont pas trompeurs. Il voudrait arranger les choses. Les deux autres opposent qu'il n'est jamais venu d'étranger au Nyarong, et que leur maître les a chargés de transmettre un

refus formel. Ils se retirent dans l'autre tente pour causer plus librement, car ce préambule n'était qu'une formalité. Le chef de Merkang nous dit avec son air narquois que quelques présents abrègeraient considérablement les débats.

L'affaire s'arrange par décence dans l'autre tente et tout le monde revient dans la mienne pour conclure. Les deux envoyés répètent qu'ils risquent d'avoir la tête coupée. Pour les consoler je leur offre à chacun un kata tout préparé dans lequel sont dissimulées vingt roupies. J'en donne autant à l'intermédiaire et une heure après nous avions levé le camp et partions pour Litang avec deux guides.

Corruption de ma part ou rançon de la leur, je ne sais trop. Sans doute les deux à la fois. Rançon timide en tout cas. Ils m'ont fait attendre trois jours pour machiner leur petite conspiration et m'extorquer soixante roupies, (une centaine de francs). Pauvres gens. Même le meurtre chez eux a cet air innocent et paisible.

Peut-être, en insistant, en y mettant le prix, en disant que je veux parler au grand chef du Nyarong, m'auraient-ils conduit à Rounon. Mais, que lui aurais-je dit? Quelle figure aurais-je fait après une pareille insistance, sans présents à offrir? Il est difficile, dans ce pays, de se présenter les mains vides à qui ne désire pas vous voir. Ceci prouve au moins qu'avec les Tibétains les plus farouches on peut toujours causer, mais la conversation dure longtemps. Il faut, comme dit Adjroup qui connaît

bien ses compatriotes, commencer par approuver, faire semblant de céder, attendre sans bouger et avoir une patience égale à la leur. Il y a juste un mois et demi que le P. Chion a écrit au Lama Gouverneur. Depuis, c'est la quatrième demande d'entrer au Nyarong, suivie d'un quatrième refus; elle vient d'aboutir à un arrangement. Je traverserai le Nyarong sans passer par Rounon. Le résultat est encore appréciable.





Gologomba.

Cavaliers nyaronnais.

II

15 Septembre. — Nous allons vers le Sud, passons un col peu élevé et nous arrêtons au bout d'une vallée où 39 tentes de pasteurs obéissent à un chef. Je voyage sous la protection du Gouverneur représenté par notre jeune guide. Sans cela, paraît-il, ce serait le pillage certain.

Le fond de la vallée ressemble à un fiord. Les montagnes vertes tombent à pic sur le sol plat ; la mer est ici une prairie où paissent des troupeaux. Des cavaliers galopent sur la pelouse. Tout au bout on voit des tentes blanches, celles de ce même lama qui, il y a trois semaines, bénissait des troupeaux. Il va ainsi de pâturage en pâturage, voyageant lentement, et drainant une fortune en dons et en bétail.

Avant la nuit, je monte sur la montagne pour tirer des lièvres. Vues de haut les tentes noires étalées n'ont plus l'air que de bouses de yack tombées çà et là sur le pré.

16 septembre. — Au matin, mes deux chevaux de selle sont partis chercher le soleil très haut sur la montagne. Pour qu'ils n'aillent pas la nuit

vagabonder trop loin, on les attache chaque soir l'un à l'autre par le pied. La corde n'a que quelques mètres. Comment ont-ils pu faire de conserve cette escalade, malgré les rochers et les arbustes ? Ainsi entravés des chevaux d'Europe se seraient bien vite débattus et cassé les jambes. Ici les chevaux sont aussi agiles et intelligents que les chiens; ils ont l'habitude de la liberté; aussi quand un voyageur, après un an de caravane en Asie, retourne dans son pays, nos grandes haridelles lui font une impression de stupidité inconcevable : chevaux qui tombent pour un rien, en se faisant mal, incapables souvent de se relever seuls, qui deviennent subitement fous dès qu'ils sont détachés, qu'on panse, qu'on lave, qu'on couvre et qui s'enrhument comme de petites filles. Le cheval n'est pas naturellement délicat, c'est nous qui l'avons fait tel.

Toujours des vallées vertes, des tentes de pasteurs, des milliers de yacks. Nous passons un col de 5,100 mètres.

A un carrefour de vallons déserts, en me retournant et levant les yeux, je vois sur une plateforme naturelle des lamas assis devant leurs tentes brodées. Ils nous regardent, immobiles. Cela est inattendu, un peu idéalisé comme les vieilles peintures tibétaines où on voit des saints assis sur une nue, un lotus entre les doigts. Nous faisons la halte près de là. Un lama vient aux informations et interroge notre guide. Mais celui-ci commande, sans lui, le voyage eut été impossible.

Il achète le beurre aux pasteurs et nous en consommons des monceaux. Le beurre est la seule nourriture de ces nomades et ne coûte presque rien. On en tanne les cuirs, on en graisse les pieds des animaux. Mes hommes le mettent à fondre dans la marmite et en boivent coup sur coup de pleines tasses.

Les bêtes aussi sont mises au régime du beurre. Toutes les trois semaines environ on leur fait ingurgiter de force la valeur d'un litre de beurre fondu. Pour cela l'animal est violemment jeté et maintenu à terre. Tandis qu'un homme verse le beurre, un aide fourrage dans la bouche avec un bâton pour le faire passer. La répugnance des animaux est extrême et ils se défendent. Une de mes mules cependant y avait pris goût. Quelquefois le beurre va dans le poumon et la bête meurt étouffée. Cet accident ne s'est jamais produit dans ma caravane. En pays inhabité mes hommes opèrent eux-mêmes; dans les centres c'est un spécialiste. Il demande un salaire assez élevé, mais si l'animal succombe, il en paie le prix.

Quant à l'efficacité de ce régime, il faudrait avoir fait de nombreuses expériences pour en juger. Le beurre donne en tous cas de la résistance contre le froid et les fatigues. Il donne aussi du gras aux pieds des chevaux et les empêche de s'échauffer sur les mauvais chemins.

Nous campons, le soir, au pied de la passe qui nous sépare du bassin du Yalong. Nous sommes assez haut, sur un sol gris couvert de roches et de

pierres. Les dernières tentes noires des pasteurs sont plus bas, semblables à des tortues endormies sur les pentes.

Notre jeune guide craint les brigands pour cette nuit. Nous avons été suivis cet après-midi et observés par deux cavaliers qu'on voyait dans l'intervalle des collines sur nos flancs. L'un d'eux a reparu le soir sur la montagne derrière notre campement. On prend les grandes précautions d'usage, les fusils sont chargés, puis on dort paisiblement sans que personne veille. Le calme des hautes altitudes apaise les craintes importunes.

Enfin les Tibétains, c'est pour cela que je les aime, ne s'alarment pas des réalités. Les fictions seules les émeuvent ; ils gardent pour elles seules leur sensibilité et des larmes. Ils sont à la fois stoïciens et poètes, hommes d'action et contemplateurs. Tout cela serait contradictoire chez un peuple civilisé et utilitaire. Mais de tous temps des âmes rêveuses ont habité le corps rugueux des nomades.

17 septembre. — Dès le matin nous passons la grande chaîne qui borde le Yalong. Le col est au-dessus de 5,000 mètres. A 4,500 mètres nous entrons dans la forêt. Elle s'épaissit à mesure qu'on descend. Grand changement après le plateau monotone et désert!

D'abord c'est la forêt alpestre aux grands pins droits et tristes, presque noirs, où le sentier, au soleil, sent la résine chaude et la poussière. Puis la vraie forêt tibétaine, forêt de cèdres, élégante

et parfumée, soignée comme la forêt japonaise qui, sur le dos des montagnes, ressemble à un plumage. Elle est étrange et tranquille, archaïque, idéale comme les forêts des vieilles tapisseries. Elle a ces mêmes coins intimes et charmants, avec des clairières pâles aux pelouses unies, des petits monts bien géométriques qui percent le feuillage des chênes argentés, et de grandes fleurs pures et des faisans blancs. Ces forêts merveilleuses nous donnent aussi des fruits. Tandis que les pieds écrasent des fraises et des framboises, les mains attrapent au passage des cerises, des groseilles et des pêches. Quelquefois, dans les fonds, entre les rochers cuits par le soleil, rampe la vigne sauvage dont les raisins noirs sont remplis d'une teinture très rouge. En tibétain familier, forêt se dit *diana*, un joli mot qui lui va bien. Tout le Tibet n'est pas de glace et de désolation. Pourquoi fonder sa réputation sur ses parties inhabitées? Nous ne jugeons pas la Norvège par le Cap Nord! Il pousse dans les vallées ce qui pousse en Europe. Le Tchraker lama m'a approvisionné de raisins et d'abricots secs du Dergué qui valent bien ceux de l'Asie-Mineure.

Pas plus que leur pays, les Tibétains ne sont barbares et incultes. Sous leur écorce grossière ils cachent des raffinements que nous n'avons pas, beaucoup de politesse et de philosophie, le besoin d'embellir les choses vulgaires, tout ce qui leur sert, que ce soit une tente, un couteau ou un étrier. Ils font usage de plusieurs langues (sacrée,

écrite, parlée, noble ou vulgaire) dont les vocabulaires et les syntaxes changent suivant les interlocuteurs.

Dans cette vallée du Yalong on voit les plus extraordinaires pins argentés, argentés au point que les Tibétains les appellent *pins blancs*. Leurs branches semblent porter des cristaux de nacre bleutée. Leur couleur est si tendre, que leur vue, comme celle des perles, ne satisfait pas, et qu'on veut encore y toucher.

Nous campons à 3,900 mètres au milieu de la pente, près de maisons solitaires, les premières de la zône habitée.

Le 18, continué à descendre dans le ravin boisé. — Nous passons devant un petit monastère, puis devant des maisons, puis devant un castel entouré de peupliers. Les maisons étroites et hautes sont en pierre. Bientôt, nous sortons de la forêt et ce sont des villages entiers, des champs avec des noyers. On descend toujours et la chaleur augmente. Tout le monde a quitté ses fourrures pour en surcharger les chevaux qui font en dévalant un nuage de poussière. Je me crois reporté deux années en arrière, cheminant le long du Mékong ou de la Salouen. Voici maintenant les mêmes sauges aromatiques et les mêmes genevriers avec les mêmes cigales stridulant au soleil.

A chaque contrefort, nous croyons découvrir le Yalong et c'est toujours notre route qui continue. A quelle profondeur peut bien couler ce fleuve dé-

cevant? Je pensais le trouver à deux jours de Tchangou; après une semaine nous n'y sommes pas encore. Le soir, enfin, on le voit tout à coup, roulant dans sa gorge creuse. Sa vallée s'ouvre devant nous, coupée en plein ciel, tellement colossale, qu'on croirait que la Terre s'est fendue là et va se séparer. La brèche a deux mille mètres de profondeur.

La route débouche par un village juché sur une éminence, faisceau de maisons hautes comme des tours, un seul bloc de châteaux forts accolés, tout criblé de fenêtres, découpé de terrasses, de cours aériennes, et, au sommet, hérissé de hampes à prières[1]. Il s'appelle Tsanga. Dans la brume du soir il est théâtral et beau comme un songe romantique.

Nous descendons jusqu'au bord du fleuve que l'on passe dans des barques rondes en peau de yack. Il fait déjà nuit, au fond de ce gouffre. Mais à l'Est, derrière la montagne noire, surgit la calotte d'un sommet arrondi que le soleil éclaire encore. On dirait d'un aérostat illuminé à l'intérieur; il semble monter dans le ciel.

Il nous faut une heure pour passer. Notre guide, ici, commande encore et sans lui, les bateliers n'auraient pas osé nous prendre avant d'en référer aux chefs du pays. Sans lui, du reste, nous ne serions pas arrivés jusqu'ici.

1. Hampes soutenant de longs drapeaux en hauteur. Des prières sont inscrites sur l'étoffe. Le vent fait frémir ces bandes de toile et la prière s'en dégage.

Les chevaux passent à la nage, en peloton. De la rive on les pousse à l'eau, on les chasse à coups de pierre avec des cris. Puis le rapide les emporte, plusieurs centaines de mètres, pendant qu'ils nagent désespérément, le cou tendu vers la rive qui défile devant eux. Ils abordent dans les rochers où ils glissent d'affreuse façon, et tous ensemble, à travers un chaos d'obstacles, ils vont vers les caravaniers qui de loin les appellent. Ces chevaux qui collaborent à nos rudes travaux ont gagné des qualités humaines. Bien que libres, ils sont stoïques, courageux et sages. Après une journée épuisante, l'énergie de ce dernier effort, sa grandeur même, est à faire douter de l'inconscience des bêtes.

On met la tente dans un champ. La nuit est chaude; l'habitude du froid fait qu'on ne peut dormir. On entend aussi le murmure imperceptible de la vie éparse autour de nous, les aboiements des chiens, étouffés par les gros murs des villages invisibles. Avant d'être allé sur les plateaux j'ignorais ce qu'était le silence, car ailleurs, sur terre, dans les contrés habitées, même la nuit, au sein des forêts ou au sommet des montagnes, le silence est encore une vague rumeur.

19 septembre. — Notre guide nous quitte, ce matin, après nous avoir confiés à un autre. Comme je veux le photographier, il fait une vilaine figure. Je lui demande s'il a peur et il répond oui avec une grimace si cocasse d'enfant prêt à pleurer que je





Village et champ dans la vallée du Yalong.

rengaine mon appareil, tout attendri. Que de pauvres gens j'ai photographiés qui s'en sont allés l'âme tordue d'inquiétude, se croyant à ma merci, à cause de ce double laissé dans ma boîte à envoûtement.

Nous allons gravir la rive droite et retrouver le plateau. On passe près de villages gris à peine distincts des rochers où ils sont cramponnés. Leurs champs sont minuscules et la moindre surface plane est cultivée. Nulle part au Tibet on ne construit si haut et si étroit : exiguité du terrain, souci de défense.

On monte aussitôt de mille mètres et on retombe sur le Yalong. Je n'y comprends rien tout d'abord; je crois voir un autre fleuve, mais c'est bien le Yalong prisonnier des montagnes, qui se tord à nos pieds. On marche à plat sur une crête, à travers un taillis de bouleaux que septembre a déjà jaunis. Le ciel paraît encore plus frais et plus pur, et on pourrait se croire en France où l'automne est quelquefois si tendre dans les bois.

Nous nous élevons toujours et quittons cette profonde vallée du Yalong, héroïque et toute bardée de pierre, dont les moindres villages sont des citadelles. Le soir nous arrivons dans un ravin obscur, voilé de grands pins, où se devine un village à silhouette de château féodal.

20 septembre. — Cette nuit nos animaux ont dévoré tout un petit champ de blé. Le propriétaire est descendu de son village farouche, et, n'osant

pas réclamer, il nous fait de loin des gestes de supplication. Ces Nyaronnais terribles sont d'une timidité bien excessive! Hier les villages que nous traversions semblaient déserts; personne sur les toits ni aux fenêtres. La crainte était plus forte que la curiosité. Je suis gêné de dire que moi tout seul je les épouvante ainsi. Ils n'ont jamais vu d'étranger et craignent en moi un être mythique. Dans le domaine des réalités, dans leur révolte contre la Chine, ils sont courageux et indomptables.

S'il était possible d'aller vite et toujours, le voyageur traverserait les pays les plus hostiles et les plus fermés. La surprise est trop forte, elle paralyse. Il ne faudrait que passer, sans laisser aux gens le temps de se ressaisir, de s'apercevoir que vous êtes un homme comme les autres, sans laisser surtout à leur crédulité le temps d'enregistrer les fables absurdes qui font lever la haine.

Est-elle assez du moyen âge cette timidité paysanne, les prières de cet homme qui n'ose pas réclamer. Et ils sont gais pourtant les Tibétains, et heureux comme on ne l'est plus ailleurs, aujourd'hui, plus que dans leurs tristes usines nos tristes ouvriers avec tout l'arsenal de leurs droits.

Maintenant nous montons, nous montons dans un ravin rempli de roches brisées, de grands pins effondrés qui encombrent le torrent et la route. Des troncs géants à demi couchés, rigides, se retenant les uns aux autres, semblent, sur un champ de bataille, des groupes de cadavres pas encore

tombés. Quelles trombes ont pu passer là pour faucher ces forêts séculaires, culbuter des cèdres les racines en l'air et arracher les roches du flanc des montagnes? En pays peuplés il y aurait des villages emportés, des milliers de morts. Ici ces cataclysmes sont ignorés; ils sont même silencieux puisqu'il n'y a personne pour les entendre.

Dans ce désordre nous retrouvons des fruits, des cerises surtout qui, traversées de soleil, illuminent de rouge le feuillage. Au ras de terre, on trouve des framboises rose pâle qui se démolissent au toucher.

Au milieu du jour nous nous arrêtons à la sortie de la forêt pour prendre du bois; plus loin sur le plateau on ne trouverait pas encore d'argols. Malgré le froid, mes hommes ne dressent pas leur tente par crainte des brigands, ces brigands qui nous forcent à des précautions de Peaux rouges et qu'on ne voit jamais. Nous souhaitons presque leur visite pour décharger une bonne fois sur eux nos fusils et nous vider de notre agacement. Chaque nuit on craint que je sois fusillé ou sabré à travers ma tente. Malgré les conseils du P. Chion, le soir j'ai de la lumière. Comment s'en passer dans la tente encombrée de bagages, d'armes, de fourrures. Et puis je ne crois pas aux brigands. Je n'ai d'ailleurs d'autre raison que de ne les avoir pas vus. Les Tibétains au contraire ne sont pas impressionnés par les contingences. Le lendemain d'une attaque, ou après six mois de tranquillité, ils prendraient les mêmes précautions, rien de plus,

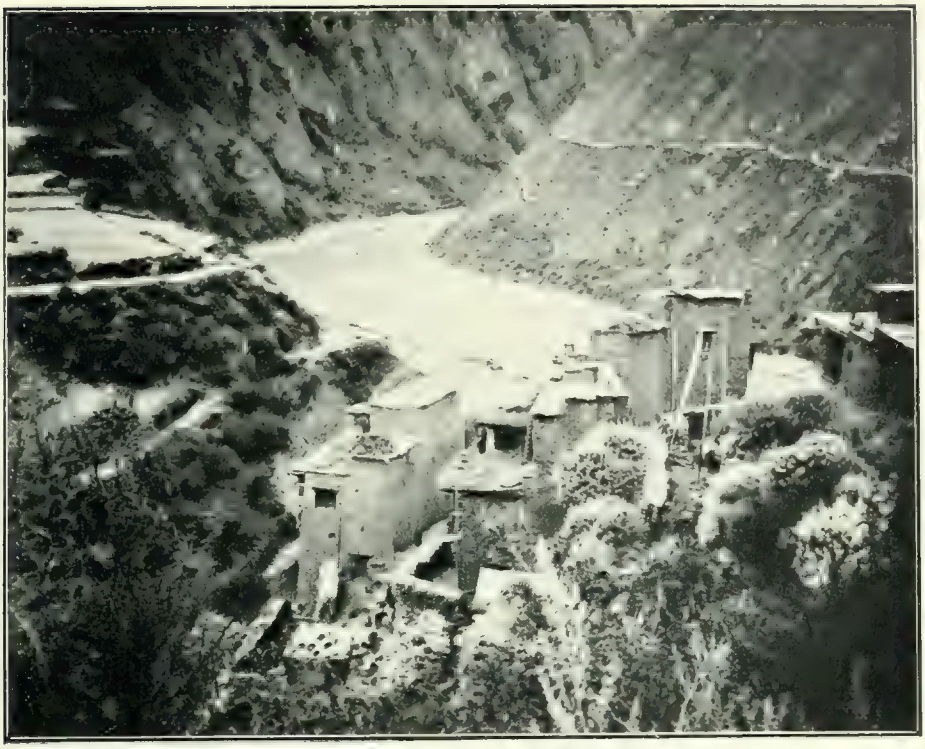
rien de moins. La vie du désert est d'un grand enseignement. Elle fait voir l'inanité de procéder par à-coups.

Le 21 septembre nous sommes de nouveau sur le plateau et sortons en même temps du Nyarong. Sur le col nous regardons en arrière. L'autre crête est là-bas, très nette encore, à soixante kilomètres. Nous avons mis quatre jours pour traverser une vallée, ce que dans la nature menue de France, un viaduc suffit à franchir.

Les marmottes ont reparu. Au bruit de nos pas qu'elles entendent sous la terre, elles surgissent de l'herbe, se campent solidement sur leur derrière fourré, nous agonisent de leurs cris de polichinelles et, crac! retombent dans leurs trous. Mes deux chiens chargent ces animaux à éclipse qui les attendent sans émotion, et, comme dans une trappe, s'évanouissent sous leur nez stupéfait.

Avant le soir les marmottes disparaissent. A leur place, sur le sol lisse et mamelonné, nous rencontrons des troupeaux de goas, les antilopes de prairie. Je les suis au galop de mon meilleur cheval, mais elles, sans se presser, sont plus rapides, car de crête en crête je les retrouve à la même distance, arrêtées, me regardant placidement.

Nous campons chez les pasteurs du roi de Litang, roi exilé dont on n'a pas de nouvelles. Ses





Le Yalong.

Pasteurs du roi de Litang.

serviteurs n'en gardent pas moins fidèlement ses troupeaux. La tente principale peut avoir dix mètres de large sur trente de long, une seule grande salle, vide en ce moment, dont le fond est transformé en temple. On la divisait en appartements par des tentures de soie, quand le prince venait visiter ses pâturages.

22 septembre. — Au lever nous voyons des goas qui avaient passé la nuit près de nos tentes et retournaient tranquillement à la montagne. Plus le pays est habité, plus le gibier est familier. Les Tibétains sont peu chasseurs. Ils ont perdu depuis longtemps ce goût de tuer que nous avons encore. De même ils ne dansent guère mais font danser. Car la danse finit toujours par être un spectacle et un art. Chez les sauvages elle n'est que le besoin physique de se remuer suivant un rythme. Nous autres, pressés de parachever une civilisation hâtive, avons tout simplement anobli la chasse et la danse personnelle, vestiges de barbarie récente.

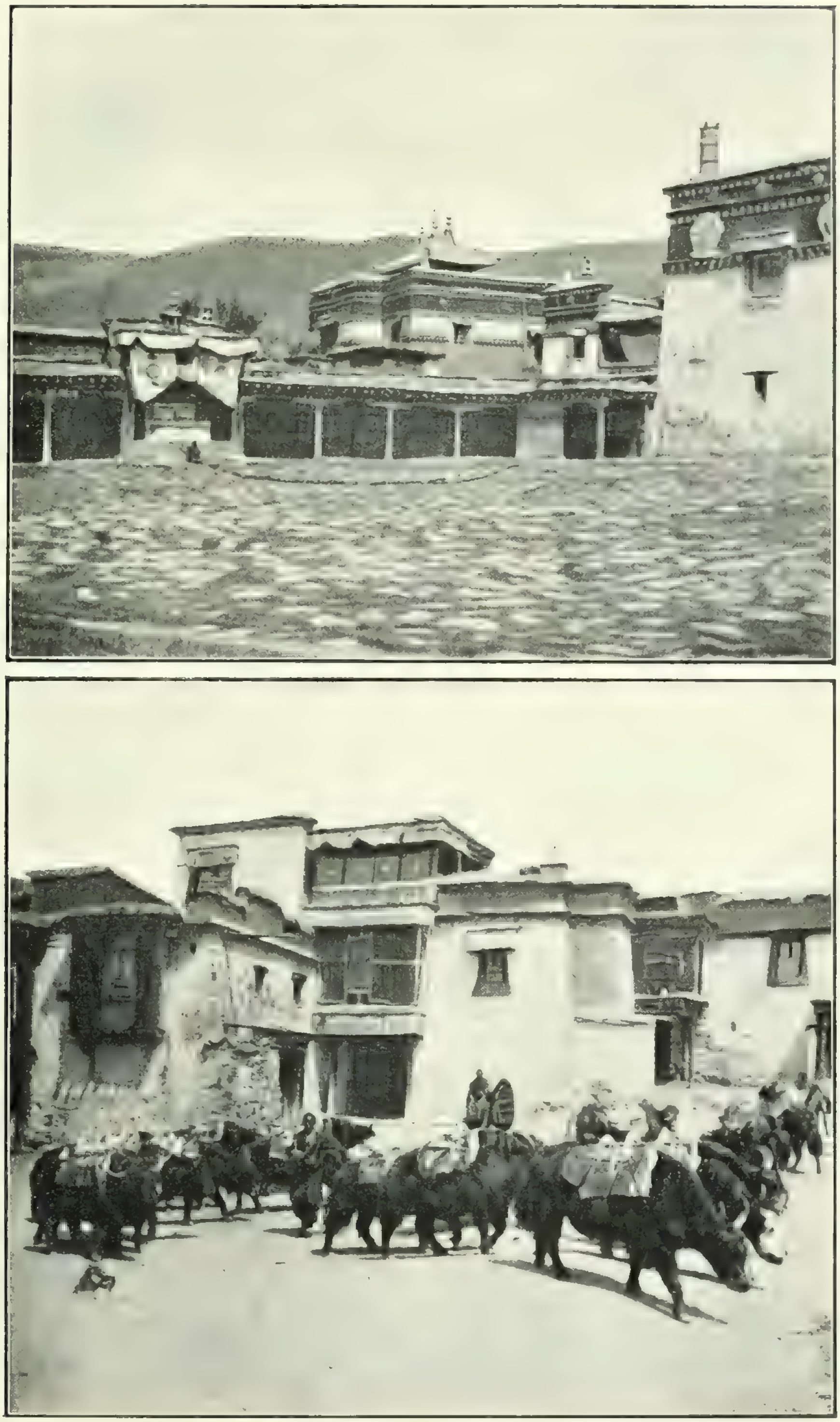
Je ne m'en plains pas. Un peuple trop vieux comme les Chinois, qui n'aime plus ni guerroyer, ni chasser, ni danser, est assommant. Ils n'aiment plus que le spectacle de ces choses, et à ce spectacle même ils préfèrent l'argent. Tout Chinois qu'on rencontre sur les routes de Chine va recouvrer une créance, il vous demande ce que coûtent votre veste, votre montre, votre chapeau. Entre eux ils ne causent que de cours, de prix de transport, de prix de revient, de béné-

fices ou des édits affichés au Yamen. Les plus cultivés ne parlent que par formules; ce sont des pions. Les Tibétains, du moins, aiment encore la danse, la guerre, quelquefois la révolte contre l'oppression, le cheval, les voyages : ils sont encore un peu barbares. J'aime leur compagnie dans les longues chevauchées car ils sont silencieux, ou ne parlent qu'avec sens, originalité, et le goût des choses spéculatives.

Les pasteurs du Déba qui nous ont fourni le bois et le lait ne veulent recevoir aucun paiement ni aucune récompense. C'est leur maître qui m'a reçu, disent-ils, et lui seul a droit à ma gratitude; leur maître disparu depuis des années! Il n'est plus que les pays pauvres pour conserver des mœurs aussi douces et cette hospitalité de l'âge d'or.

Aujourd'hui même, nous arrivons à Litang. Route élevée encore où les goas légères fuient, en se jouant, devant nous. On passe des ravins dont le sable lavé de son or par les mineurs s'aligne en tas égaux sur les rives.

Enfin nous gravissons la dernière hauteur au pied de laquelle est Litang. Autant de cols, autant de surprises au-delà. Ici la crête large et ronde s'abaisse lentement; elle découvre d'abord les sommets les plus hauts et les plus éloignés, puis les montagnes entières sortant du vide. A leur pied se développe une plaine unie avec des flaques d'eau, semblable au lit d'une mer retirée. Et juste au-dessous de nous, voici Litang, les palais des Débas,



Dans la lamaserie de Litang.

donjons en maçonnerie massive, des maisons éparses et l'immense lamaserie. De Litang monte jusqu'à nous un ravin herbeux dont les contreforts se croisent comme les dents d'un engrenage. C'est notre route qui tombe subitement du plateau des nomades dans la plaine des sédentaires.

III

Je suis logé au centre de la lamaserie, ville dense à rues étroites et maisons serrées, d'où s'élèvent les grands temples à toits d'or. Les maisons, petites et trapues, ont de gros murs bombés, des portes basses de prison, des fenêtres minuscules dans leurs cadres massifs de bois rond. De petits rideaux à baldaquin et de petits toits en forme de visières protègent ces fenêtres du soleil comme des paupières baissées. Les ouvertures peintes en rouge font des blessures aux murs blancs. Et la rue, toute cabossée, se resserre ou s'enfle au hasard de ces maisons joujoux maladroites et naïves, formant de petites places imprévues et des recoins où jouer la comédie italienne. Des moines, des laïcs circulent ou flânent au soleil.

On travaille dans l'intérieur de ces cellules, on imprime des livres, on fond des cloches, on sculpte le bois, on fabrique des bottes et des selles, on tanne le cuir, on moule des bâtons d'encens et des pilules médicamenteuses. Ces réduits abritent des bijoutiers, des brodeurs, des orfèvres. Ici, on cisèle des lampes à beurre, on dore des idoles; ailleurs, un moine patient entouré de petits pots,

peint sur des toiles de lin des ciels nuageux qu'il peuplera de dieux et des jardins éthérés où les fleurs délicates et mystiques auront l'air de prier.

Hors les murs, une rue de marchands chinois sort du flanc de la lamaserie ; changeurs, orfèvres, fourreurs, marchands de thé, d'étoffes, de tout ce qui se vend aux lamas contre leur or, leur musc, leurs fourrures et leurs médecines. Aux alentours, des caravanes de yacks qu'on charge ou décharge. Plus bas, la ville tibétaine et les palais des Débas, un peu écartés dans la plaine. Ainsi que Batang, Litang avait deux Débas. Deux rois gouvernent un même royaume comme deux maris se partagent la même femme. Il est des choses qn'on ne voit qu'au Tibet.

Les lamas de Litang étaient autrefois fort hostiles aux étrangers. Depuis que les Débas ont été déposés, un mandarin et une garnison chinoise occupent un quartier du monastère. Les moines, aujourd'hui, sont très hospitaliers. Ma maison, un « kontseu », est une des plus grandes et des plus belles de la lamaserie. Litang en a huit du même genre. Elles renferment un temple, de grandes salles et une cuisine. Les moines n'y logent pas mais s'y réunissent par confrérie. Le grand temple commun ne sert pas aux offices quotidiens *.

Le kontseu que j'habite est bâti en pierres. Un vaste rez-de-chaussée sert d'écurie et de magasins. Des marchands venus de Tsongtien y campent en ce moment parmi leurs ballots. Au centre, un

escalier d'un seul bloc de maçonnerie, très raide et aussi large que haut mène au seuil du temple. Une galerie de bois sculpté contourne la cour de l'escalier et dessert les salles de réunion. La cuisine dans le fond fait face à la porte du temple. Elle contient deux marmites en bronze ciselé, si grandes que le cuisinier doit monter trois marches pour en voir l'intérieur. Les moines mangent chez eux; on ne se sert des grandes marmites que les jours de réunion. Ces sortes de clubs, à raison de huit pour 3,000 lamas, comptent une moyenne de 375 membres. En réalité leur importance est très variable. Celui où je suis est le plus considérable de Litang.

Ma chambre est la salle principale, à boiseries et colonnes peintes. Il y fait sombre et on bute dans les tables basses et massives où sont enchassés les braseros de cuivre. Des marches hautes mènent à un balcon couvert et fermé de tentures funèbres en poil de yack; il tient de la tente et du catafalque. De là, je vois le grand temple blanc et rouge, ses tentures extérieures que le vent fait onduler et son pinacle d'or.

Un matin, comme le frère portier faisait le ménage du temple voisin de ma chambre, je suis entré derrière lui. Cet homme respecte la poussière; son travail consiste à renouveler le beurre des lampes et l'encens des cassolettes, en disant des prières.

C'est d'abord une grande pièce lumineuse pleine d'oriflammes. Elles pendent serrées, des

murs, des poutres, des colonnes. Elles sont plus de mille, aussi fines que des enluminures de missel. Leur multitude vibre, s'éclabousse de lumière ardente dans le jet oblique du soleil levant. On y voit des Chenrési blancs à têtes multiples, des saints en extases dans des auréoles orange, des monstres bleus assis sur des tigres jaunes, des enfers rouges tout remplis d'incendies où galopent des diables acharnés aux tortures, des dieux et des déesses enlacés de leurs mille bras dans des étreintes furieuses.

Au fond, deux portes à tentures mènent au sanctuaire étroit, long de la largeur du temple. Les dieux sont là, dans l'ombre de leurs niches ainsi que les 308 volumes des livres sacrés. La couverture de chaque volume, en bois laqué d'or, porte son titre sculpté en caractères *lantsa*. Voici des peintures encore; il fait trop sombre pour les voir. Une seule fenêtre, au bout et très loin, semble une sortie de tunnel. Sa lumière rampe sur le parquet poli et vient effleurer avec timidité l'or des idoles, les milles choses saintes qu'on craint de renverser.

Il fait calme; les bruits du dehors ne passent pas les gros murs. Une lampe à beurre fait son disque lunaire au pied de l'idole centrale, éclairant par en bas ses pommettes et son front, laissant dans l'ombre un regard énigmatique qu'on se figure courroucé. Rien n'est doux comme l'éclat de ces lampes à beurre au fond des sanctuaires tibétains. La flamme qu'on ne voit pas éclaire seule-

ment l'intérieur du vase, et pose sur l'autel une auréole couchée.

Le vieux bonze attend patiemment la fin de ma contemplation pour refermer le temple. Je l'examine à son tour. Il est parfumé comme une cassolette, chère vieille chose souriant de toutes ses rides, vrai portier de couvent qui s'embaume tout vif dans cette atmosphère de prières et d'encens.

A Litang on imprime Tandjur et le Kandjur, non loin de ma maison. On arrive à une cour pleine de yacks et de caravaniers où l'on charge des livres enveloppés de peaux cousues. Le crottin accumulé et foulé couvre le dallage d'un matelas élastique. Au fond, l'imprimerie pareille à nos grands ateliers d'usine, montre vingt corps de rayons dont on ne voit pas la fin et qui portent les 50,000 planches burinées dans le bois dur. On imprime en rouge, et l'édifice entier rougeoie fantastiquement; le sol, les murs, les cinquante mille planches, les cuves à encre, les tampons, les rouleaux, les bras des moines; tout est rouge. Ils impriment sur du papier humide qu'on étale ensuite au soleil dans les cours et sur les toits. Il faut quatre-vingts yacks pour transporter les deux ouvrages et cent soixante avec les reliures.

Le temple principal de Litang est harmonieux, sans l'aspect sévère de ceux que nous verrons plus tard. L'architecture tibétaine, architecture de pierre pauvre, de terre et de bois, doit son originalité à l'insuffisance même des matériaux pris à

même la steppe et la forêt. Tout son caractère est dans la ligne, dans la masse et procède d'une préoccupation unique de donner aux temples l'expression farouche et funèbre des divinités qu'ils abritent. On s'étonne qu'un peuple qui cisèle et peint si finement, bâtisse avec tant de rudesse. Mais les temples doivent être vus d'un peu loin. Ils sont faits pour les horizons immenses.

Les Chinois qui n'ont pas d'architecture et ne comprennent rien aux choses qui sont belles sans être chinoises, méprisent l'art vigoureux du Tibet. Ils sont plus grands artistes pourtant; ce qui prouve que l'art a quelque chose d'inconscient, que la critique est stérile et ennemie de l'invention.

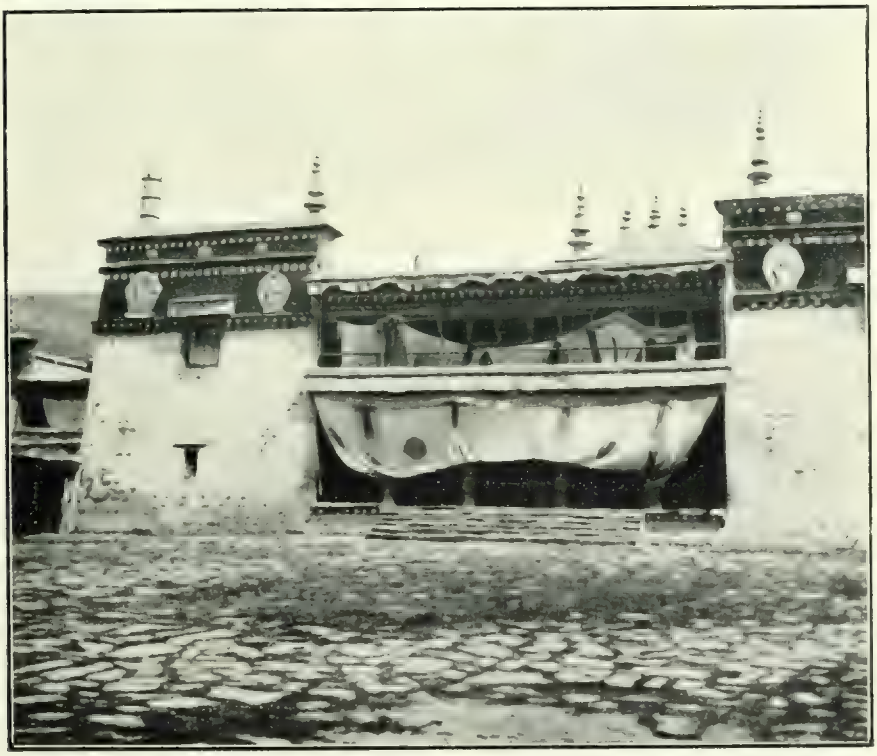
Les façades des temples rappellent les pylônes égyptiens. Entre les fenêtres et le toit, les monuments sont ceints d'une frise noire ou brune, faite de fagots de bois pressés et rasés comme une brosse. Cela donne, d'en bas, un velouté d'une étonnante richesse. Des écussons d'or et des cymbales appliqués semblent clouer au mur ce bandeau funèbre. Les chevrons en cyprès imputrescible de la terrasse surplombent.

Le temple de Litang est moins farouche. Il a une double frise rosée; ses lignes sont plus légères, élégantes et distinguées. L'édifice, peu élevé, déploie avec ampleur plusieurs corps en retrait dont les terrasses se superposent. Entre les pylônes de la façade un grand voile blanc ferme le péristyle.

Les boutiquiers de la rue chinoise ont quelques marchandises européennes. Ils cumulent la mercerie, l'épicerie, la pharmacie, l'importation et l'exportation. Je cherche avidement quelques denrées d'Europe. En raflant le meilleur d'un bout à l'autre de la rue, je réunis un peu de chocolat verdi, des cigarettes anglo-japonaises et des confitures chinoises. J'aurais acheté n'importe quel prix du café. On en signale chez un marchand de poudre d'or qui, avec son ongle qui n'en finit plus, me cherche dans le fond d'une boite quelques grains de café épars avec des boutons, des pilules et des perles. Et je rève de l'épicerie en chambre du plus humble hameau de France.

En flânant aux devantures, je saisis par hasard une glace cerclée de coquillages et reste stupéfait. J'avais perdu le souvenir de ma physionomie. Je la revois allongée d'une barbe noire, avec une sorte d'écorce brune sur les saillies, et les pommettes en carton des poupées fatiguées. On devrait au Tibet se graisser le visage. Je me sens subitement géné d'être si laid d'abord, et si seul de ma race, si différent de tous ces peuples qui m'entourent.





Vue de Litang.

Façade du Temple de Litang.

CHAPITRE III

LE PAYS DES GRANDS TEMPLES
SAM PIL LING

I

Je ne veux rester que deux jours à Litang. On fait en hâte le reste des acquisitions nécessaires, vivres, bottes, vêtements fourrés. Le mandarin n'a pas demandé où je voulais aller. Ami des Européens et des missionnaires, il ne s'est même pas ému de me voir arriver du Nyarong sans escorte, comme un aventurier. Lin lui a dit, de ma part, que, ne parlant pas chinois et sans interprête, je ne désirais pas le voir. Il a fort bien compris et m'a laissé tranquille. Voilà pour les voyageurs le mandarin idéal.

Je ne pouvais prévoir une pareille liberté après ma fâcheuse expérience de 1907. A la suite d'un concours fortuit de circonstances, les Chinois me firent alors voyager officiellement. J'étais arrivé à Yunnan Sen avec le nouveau consul, M. Arnould,

et paraissais faire partie de sa mission. Aussitôt je partais pour la frontière tibétaine où les missionnaires reprenaient possession de leurs résidences détruites lors du massacre de 1905. Malgré mes dénégations et celles des missionnaires, les Chinois ne doutaient pas que je fusse venu pour régler les affaires des missions.

Cette année on ne s'occupe pas de moi. J'ai l'entière liberté de mes mouvements. Pourquoi ne pas reprendre le projet abandonné d'aller au Bramapoutre? J'ai trois routes. En 1907 j'ai reconnu la frontière et les trois points où on la passe, Lanten, Poutine et Mapatin. Le dernier, celui du Sud, est le moins surveillé. La route qui y mène est inexplorée; elle passe non loin de la grande lamaserie de Conkaling dont j'apprends seulement l'existence, et de la fameuse lamaserie de Sam pil ling dont le siège est célèbre.

Le 25 septembre nous partons pour Conkaling, et nous perdons la journée à errer dans la plaine de Litang, cherchant la piste du sud. Après avoir croisé de l'est à l'ouest, et nous être égarés dans des tourbières, nous trouvons la piste à la nuit tombée et campons dessus.

Nous entrons dans la montagne à travers des parcs naturels. Etrange pays, déconcertant par ses contrastes et bien semblable à ses habitants; mélange de rudesse et de charme. Hier, des déserts mornes, crevés de gouffres où sur une seule pente s'échelonnent tous les climats extrêmes de la terre. Aujourd'hui des vallées de rêve,





NDIARONG.

UN COL AU PAYS DE DO.

apprêtées comme des jardins, où l'air est si pur que la campagne bleue semble, dans les lointains, précise comme sur les panneaux des primitifs. Tout y est mesuré et délicat; les arbres sont petits, de couleur tendre. L'herbe seule est verte, tout le reste est bleuté; des ruisseaux de neige fondue, limpides et froids, ondulent en dessinant des grecques. Sur leur fond de sable propre on voit briller des paillettes d'or.

Il fait chaud car nous sommes bas, un peu au-dessous de 4,000 mètres. Le soir, nous entrons dans une plaine cultivée; une campagne, celle qu'on voyait de loin, avec des villages, des pagodes et des peupliers dans les champs. Ce que le Tibet a de plus extraordinaire, c'est de ressembler parfois aux autres pays.

Le 27, nous traversons des plaines désertes et le soir, retrouvons des champs et des maisons. Le blé est bon dans cette contrée et nous achetons de la farine qu'on mesure avec un boisseau minuscule. Pour remplir nos sacs il faut beaucoup de temps et beaucoup de boisseaux que vendeurs et acheteurs comptent en chantant.

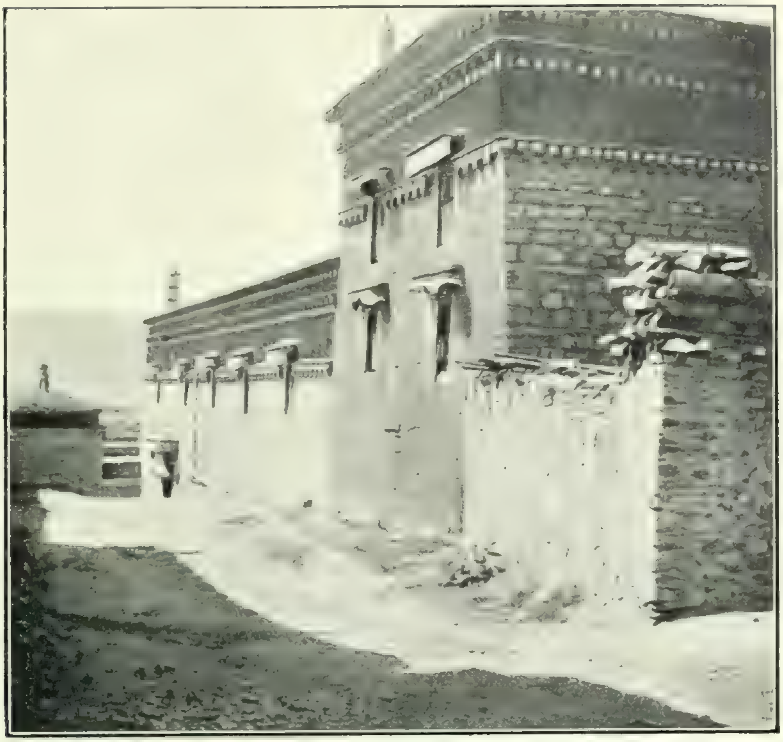
Campés près d'un ruisseau plein de truites, nous en prenons trente en une heure avec une moustiquaire. Voilà que moi aussi je trouve *beau* ce pays où l'on est dans l'abondance. Un peu de misère m'a vite ramené à l'esthétique des simples.

Deux cols échancrent la montagne vers le sud; deux routes qu'on me donne à choisir. Je prends

la plus courte bien qu'en pays inhabité. Elle nous remonte à 5,000 mètres sur un plateau de granit. Un pauvre granit que le froid a émietté. Il est en boules, en grumeaux, pareil à du sucre chinois. S'il pleuvait, il semble que nos pas en feraient de la bouillie.

Nous mettons quatre jours à traverser le plateau graniteux, troué de marécages. Il y a de la vie à sa surface où il semble que rien ne remue. Un serpent était sur le chemin par 4,500 mètres d'altitude. Dans une flaque d'eau nous refaisons une pêche miraculeuse de petits poissons gluants dont l'espèce est sans doute inconnue. Huit mois de l'année, ils sont prisonniers dans la glace, leurs organes sont adaptés. Ma provision, à sec au fond d'un pot, vivait encore après trois jours. Mes chiens trouvent un rat sans yeux, dont les ongles courbés étaient longs de deux centimètres. On voit encore quelques marmottes, des lièvres, de rares passereaux qui étonnent ici, et des insectes très affairés au ras du sol.

Nous chevauchons parmi les blocs de granit. Sur les hauteurs, c'est un chaos d'édifices écroulés. On dirait toujours du sucre que briserait le froid et que la pluie fond ensuite. Des parties plus dures sont mises à nu, faisant sur les crêtes des groupes fantastiques. Quelquefois une forme sur un piédestal tient encore debout sur une sorte de jambe, l'air étonné d'être restée là toute seule.





Temple de Litang.

Temple de Chontain.

Le 30, nous campons dans une plaine remplie de lièvres. Notre guide affirme qu'il y en a cinq cents. On lui demande s'il les a comptés, occasion pour les Tibétains de se plaisanter eux-mêmes, car tous affectionnent ces dénombrements qui font image. Et de fait, par rapport à l'étendue de la plaine, le chiffre de cinq cents donne une bonne idée de la quantité de ses lièvres. Je n'en tue que le nécessaire, étant à court de munitions, et constate qu'il est beaucoup plus plaisant de voir le gibier courir que de tirer dessus. Je n'ai plus également que trois cartouches de carabine que je réserve pour des brigands hypothétiques. J'ai résisté à la tentation de tirer sur un troupeau d'antilopes à un moment où il devenait difficile de se nourrir. Mes caravaniers ont une grande confiance dans mes armes et le manque de munitions les inquiète un peu.

Cette plaine fut récemment un champ de bataille. Deux compagnies de soldats chinois allant assiéger Chontain y campèrent. Ils envoyèrent un Tibétain reconnaître les dispositions de l'ennemi. Le Tibétain revint, disant que tout était paisible dans les villages. Les Chinois, rassurés, dormaient encore quand, au petit jour, la fusillade éclata autour d'eux. Chaque rocher abritait un Tibétain. Les Chinois détalèrent, abandonnant leurs bagages, leurs oulags, toute l'armée de serviteurs indigènes qu'ils traînaient à leur suite. Ils n'eurent qu'un tué; les médiocres fusils tibétains ne les atteignaient même pas. Ce fait d'arme est de peu

d'importance. Ce sont les lièvres qui m'y font penser.

Le 1er octobre, nous descendons du plateau dans une large vallée herbeuse, le pays de Do. Il comprend mille villages. Mille est encore une façon de parler qui veut dire beaucoup; comme les cinq cents lièvres.

Le village où nous couchons est très moyenâgeux. On y accède par de petites ruelles en chicane, faites de murs bas mais suffisants pour briser un assaut. Les maisons de pierre grise sont des jeux de patience. Les pierres non taillées s'emboîtent l'une dans l'autre, les angles des murs sont vifs, d'une rectitude précise. Les maçons tibétains ne connaissent pourtant ni l'équerre ni le fil à plomb. Ce n'est même pas affaire de métier; chacun est son propre architecte et son propre ouvrier. Je suis entré dans plus de cent maisons tibétaines et n'en ai pas vu deux pareilles. Leur fantaisie est infinie dans l'agencement intérieur, l'assemblage des portiques, des couloirs, des grandes salles, des petits cabinets et des chapelles. Rien n'est gai comme les terrasses, intime et sympathique comme ces cours du premier étage qui captent l'air et le soleil, et, tout en étant perchées, donnent l'impression d'être la terre ferme. Au niveau du sol, elles seraient quelquefois banales, mais l'idée qu'elles sont suspendues leur donne un charme très subtil.

La maison où nous passons la nuit comprend

d'abord un hall au premier, à ciel ouvert en son milieu, fermé de murs sans fenêtres, encombré de colonnes, de meubles, de coffres et de sacs ; puis la salle du foyer, obscure et si basse que les hommes debout y semblent des cariatides, enfin un petit temple bondé comme une boutique, de dieux, de tambours, de livres empilés qui ensevelissent les colonnes. Les murs sont enduits de plusieurs épaisseurs d'ex-votos, les solives même disparaissent derrière le balonnement d'animaux empaillés. J'ai beau laisser ouvertes les deux petites fenêtres à meneaux, j'étouffe, la nuit, dans cette chapelle chaude. Par habitude, je ne puis plus dormir que dans ma tente secouée, que traverse le vent.

En venant, nous avons vu de loin la lamaserie de Chontain, faisant une grande tache blanche sur le flanc de la montagne. Je n'avais pas l'intention d'y aller, mais voilà que le lendemain, nous marchions depuis une heure quand un marchand que j'avais connu à Tatsienlou nous rejoint. Il dit que la lamaserie est occupée par les Chinois et que son trésor est à vendre. Elle est à une vingtaine de kilomètres en arrière. Plutôt que d'y coucher aujourd'hui sans bagages, je préfère aller et revenir demain. On passe la nuit dans une maison de refuge isolée au milieu de la plaine, sorte de caravansérail bâti par les Chinois.

Dès le matin, je pars au grand trot pour Chontain avec le marchand et les mieux montés de mes

hommes. La route est plate pendant cinq lieues. On retraverse le pays de Do où la guerre a laissé peu de traces. On nous montre une grande maison où furent cernés pendant un mois cent soldats chinois. Ils creusèrent un puits dans la cave et purent résister jusqu'à l'arrivée des renforts. Toujours la même histoire : les Chinois ne connaissent rien des pays où ils vont faire la guerre. Ils s'imaginent que les barbares fuiront au seul aspect des soldats de l'Empereur; et ils envoient des troupes insuffisantes. Elles se font généralement massacrer, et alors on envoie une armée plus considérale. Les guerres, ainsi, durent longtemps, sans inconvénients, du reste, pour des gens peu pressés, et peu avares de vies humaines.

Ils arrivèrent ici 1,200 soldats armés à l'européenne, sous les ordres d'un mandarin de 24 ans, contre 10,000 Tibétains. La lutte dura trois jours. Les Chinois eurent 200 tués, les Tibétains 800. Ces chiffres prouvent un grand courage chez les Tibétains qui, pour faire porter leurs fusils à mèche doivent s'avancer à deux cents pas d'un ennemi qui les tue déjà à un mille. La lamaserie ne fut ni brûlée ni pillée.

Avant d'arriver, le marchand nous invite à nous reposer chez lui, au pied de la lamaserie. Il occupe le castel du chef Tibétain qui a fui on ne sait où avec sa famille. Une vraie gentilhommière d'autrefois, et j'éprouve plus que de la curiosité, de l'émotion à retrouver ici notre quinzième siècle des bords de Loire. Ce quinzième qui fut le triomphe

de la campagne, alors que nos vallées étaient peuplées, sortes de rues où de castel à castel on voisinait. Ce sont les mêmes murs de pierre grise qu'on sent épais, les mêmes fenêtres étroites à meneaux en ogive, et jusqu'aux mêmes portes basses, dans les angles.

L'intérieur est moins rude et particulièrement renaissance. L'escalier seul laisse à désirer. Mais au Tibet, l'escalier est une sorte de pont levis qu'on retire le soir venu. Il débouche dans un hall à colonnes lourdes, de profil dorique, mais carrées et largement cannelées. Elles sont en bois naturel patiné par le temps, coiffées de chapiteaux puissants. Sur ce hall donnent toutes les pièces, l'immense salle du foyer et la chapelle.

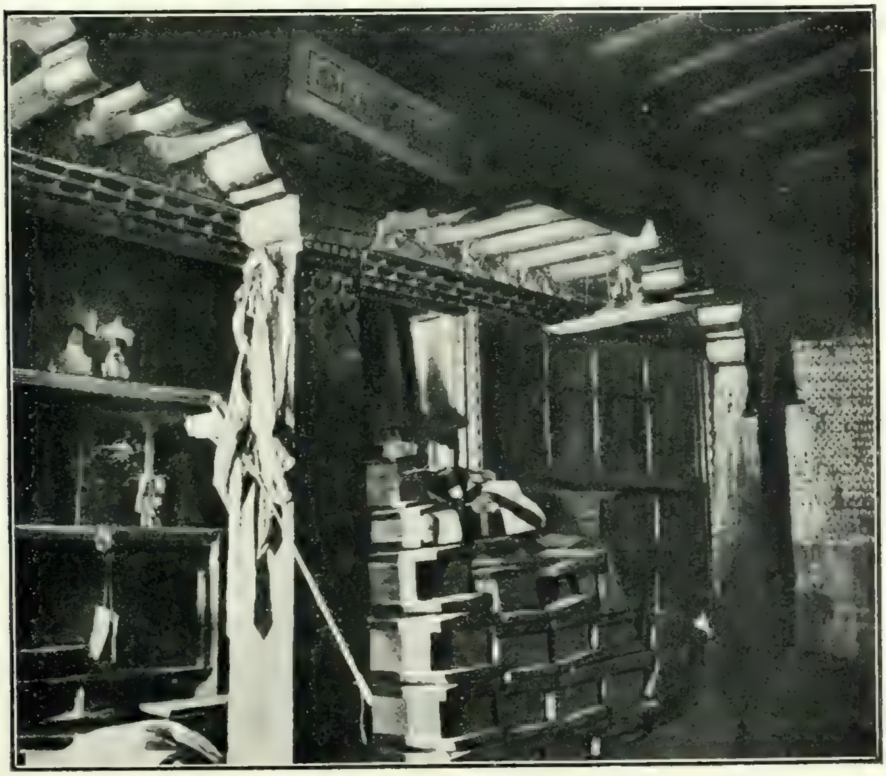
Celle-ci a été faite avec amour. Les colonnes cannelées sont laquées en rouge. Les chapiteaux et les poutres sont une même suite de monstres, de dragons, de fleurs sculptées à jour. Tout est peint, doré, noyé dans le vernis. Le plafond est à caissons contenant chacun deux vautours stylisés de manière à remplir un cercle.

A l'étage au-dessus un autre sanctuaire plus modeste, et, sur un couloir percé de portes renaissance, des petits appartements délicieux aux panneaux enluminés.

Dans ce pays de Do et de Conkaling, la chapelle privée occupe toute une aile de la maison. Elle n'est pas recouverte en terrasse, mais d'un toit à double pente qui domine. Toutes ces chapelles à comble de temple antique donnent à

chaque village je ne sais quel grand air de cité qui ne se voit que là. Dans quel autre pays des paysans consacreraient-ils au culte et à la bibliothèque, la plus belle et la plus grande partie de leur demeure? Rien ne faisait prévoir un pays aussi original aux portes mêmes de la Chine, alors que plus loin vers l'Ouest, on retrouve le Tibet barbare décrit par les voyageurs. Et la géographie le mettait en Chine. Seulement, quand les Chinois voulurent y entrer pour la première fois, ils durent faire la guerre. Ils ne possédaient au Tibet que le yamen de leur ambassadeur à Lha-sa et des postes sur la route qui y mène.





Maison a Chontain.

Oratoire d'une maison de Do.

II

A la lamaserie je suis reçu par le mandarin et lui dis le but de ma visite. Il entre alors dans une grande colère contre le marchand qui m'a trompé. Il ne peut rien vendre et le marchand, dit-il, le savait bien. Depuis que Tchao-Erl-Fong a été accusé de s'enrichir par la vente du butin de guerre, on a mis le trésor des temples sous scellés. On les brisera toutefois aujourd'hui pour me le faire au moins voir et m'éviter ainsi l'humiliation d'une course inutile.

Nous entrons dans le temple, aussi vaste peut-être que nos cathédrales et adossé à la montagne. Il cambre sa façade formidable au bord du vide, deux pylônes funèbres flanquant et dépassant de leur entablement noir un portique à trois étages.

L'intérieur est semblable à celui du temple du Tchangou, en plus grand et plus riche. Les colonnes sont encapuchonnées dans des gaines de dentelle et de broderie, et il faut être tout près pour voir que cette soie ajourée est sculptée dans le bois. Tout l'art tibétain est impressionniste; ses miniatures mêmes sont faites pour l'ensemble et veulent du recul. Il serait savant et même psycho-

logue si son seul criterium n'était l'inconscience. L'artiste tibétain *sent*, il ne *sait* pas. Jamais l'art appris ne donne ce maximum d'effet et d'harmonie qui semble toujours être l'œuvre du hasard.

Le trésor est dans le sanctuaire. Pour reposer les scellés, un secrétaire du mandarin nous suit, muni d'un pot de colle et de bandes de papier couvertes de caractères. Deux portes dans le mur du fond mènent à une salle étroite où on est tout de suite au pied des idoles colossales. Leurs têtes monstrueuses touchent le plafond qu'illumine le jour planant très haut, et qui arrive par dessus les murs entre les poutres massives.

En bas, dans l'ombre où nos voix résonnent, sont accumulés les longs coffres scellés, gris de poussière. On dirait une crypte bondée de cercueils. Face aux dieux, de hautes armoires contiennent les livres pesants du Kandjur.

On ne peut ouvrir toutes ces caisses. Il est difficile de les manœuvrer dans si peu d'espace. Des soldats en transportent quelques-unes dans le temple et étalent une broderie murale qui couvre cinquante mètres carrés. Au centre est Çakia tupa dans un olympe nuageux, et, çà et là, assis sur des flocons, des bodhisattvas et des saints. On me montre aussi des habits, des brocarts entassés pêle-mêle, non pliés dans leurs coffres. Les étoffes plaisent au mandarin; il les manipule, les pétrit avec volupté. Les bronzes, l'orfèvrerie sont, dit-il, sans intérêt.

Rien dans tout cela n'est nouveau ni bien remarquable. Les livres, s'il y en a, sont plus dignes

d'intérêt et pourraient être emportés, n'ayant pas de valeur marchande. Ce n'est pas dans les grandes lamaseries qu'on a le plus de chance de trouver des documents : leurs bibliothèques ne renferment que la littérature sacrée en éditions luxueuses et intransportables. Les manuscrits originaux, ou copies d'ouvrages rares qui ne s'impriment pas, sont la propriété de quelques lamas lettrés.

Le mandarin me mène à ses appartements au sommet de cinq à six escaliers d'une grande bâtisse follement compliquée. Un vieux lama, le seul, y habite encore dans une cellule dorée. Elle est toute en petits panneaux de feuillages sculptés, on dirait appliqués, car il n'y a de relief que les nervures et le bord enroulé des feuilles. Je vois là des monceaux de livres, dépareillés, éparpillés par les soldats et rassemblés au hasard dans des reliures. Il en est de même d'une autre bibliothèque dans une chapelle servant de kétang au mandarin.

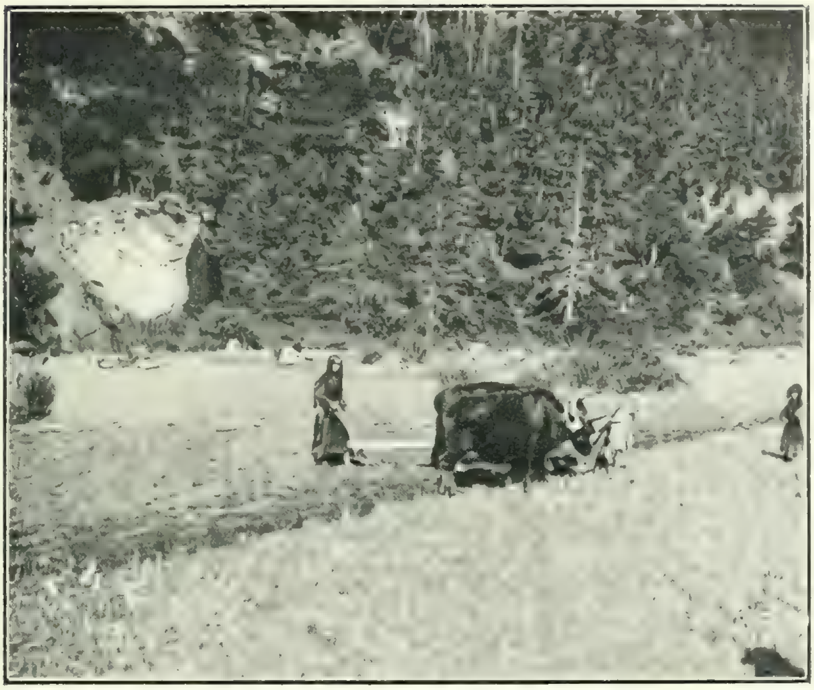
La nuit noire tombe au milieu de notre chevauchée de retour. Un grand vent se lève; nous nous égarons dans la plaine. Pendant une heure, nous tournons autour de notre maison sans la voir. Par ce vent on n'a pas fait de feu dehors. Nous nous séparons pour battre la plaine et ne nous retrouvons plus. Puis tout à coup, voilà derrière et à droite la maison qu'on se figurait bien loin, devant et à gauche. Cette sensation d'être égaré n'est pas entièrement désagréable; la perte de l'orientation

produit une vague griserie, on se sent léger, affranchi des liens qui vous tiraient tout à l'heure vers le but.

Le lendemain nous n'étions pas partis de notre refuge, que le mandarin y arrivait et changeait de cheval. Il avait déjà couvert vingt kilomètres et allait le jour même à Conkaling, à cinquante kilomètres plus loin, par des chemins détestables. Les mandarins au Tibet ne sont pas du tout les mêmes qu'en Chine. Ils sont plus naturels, moins cérémonieux. Leur administration comporte beaucoup de plein air et de sport. Ils sont presque tous Mandchoux.

Je n'arrive que le jour suivant à Conkaling, pays très isolé, dans un ravin où gronde un fort torrent. La lamaserie est sur la rive droite, sur une grande plateforme en terrasse. Le temple apparaît par dessus les murs d'enceinte, dominant les maisons de sa frise noire et de son toit de temple grec. En face, sur l'autre rive, les maisons dispersées d'un village jouent au chat perché comme elles peuvent, sur les moindres saillies de la gorge.

Avant d'aller rendre visite au mandarin dont je redoute l'hospitalité, je cherche moi-même un emplacement où il serait plaisant de camper. Adjroup n'est pas content. Il me dit que je me conduis comme un enfant, un tout petit enfant. Dans tous leurs actes, les Européens semblent des enfants aux Chinois et aux Tibétains, encore plus que des êtres dangereux ou haïssables. Dire la vérité,





Pays de Conkaling.

ne pas se conformer aux usages de la Chine est d'un enfant. Une infraction aux rites est, en Asie, sur le même plan qu'une infraction à la morale et témoigne, par analogie, d'une innocence puérile. De même s'attacher imprudemment à la vie et la regretter niaisement au moment de mourir, est le fait de petits enfants qui pleurent pour n'avoir pas su calculer les conséquences de leurs actes.

A Tatsienlou j'avais entendu vanter Conkaling. Ce monastère étant inconnu, je l'avais identifié avec Sam pil ling. Ici non plus rien n'est à vendre, mais le mandarin me fait visiter le temple et son trésor. C'est un monde; nous passons la journée à le parcourir.

Son parvis est étrange, pavé de larges cabochons de schiste noir que les bottes souples ont polis. Mon cheval, en débouchant du porche, y patine au milieu des étincelles et fait une série de génuflexions sonores devant la foule massée pour me voir.

La façade du temple barre un côté de la place. Le péristyle est à trois rangs de colonnes. La transition des fûts aux chapiteaux, des chapiteaux aux poutres, de celles-ci aux caissons du plafond est invisible, tellement l'unité est forte, tellement tout se commande et se continue. C'est la synthèse de l'art tibétain, le maximum d'harmonie et de grandeur que puisse atteindre l'architecture de bois.

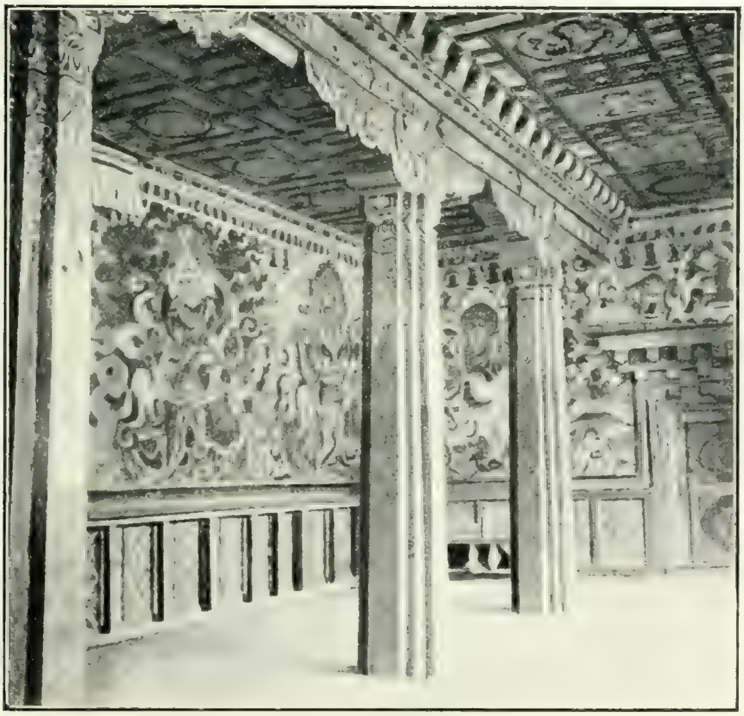
L'intérieur est prodigieux et théâtral. Dans

l'ombre on ne voit que les bases, larges d'un mètre, des colonnes qui s'en vont chercher le plafond à cinquante pieds de haut. Les chapiteaux sculptés dans des billes monstrueuses sont seuls éclairés, tout en l'air, par la lumière rasante. Des garudas, les ailes déployées, surplombent le vide et des chimères griffues rampent le long des poutres. Au-dessus, des chevrons s'entassent en encorbellements épais pour porter la lourde terrasse de terre. Chaque chevron répète à son extrémité l'effigie peinte du Bouddha. Des oiseaux maintenant ont adopté comme ciel cet olympe suspendu et nichent dans les creux des sculptures.

Les gros murs du pourtour, et il y en a quelque deux cents mètres, ne sont qu'une seule fresque, tout le panthéon et toutes les légendes racontées sur un même panneau, sans fin ni commencement. Les personnages de grandeur nature sont traités en teintes plates. Comme il fait sombre sous les bas côtés, les peintres ont distribué avec art des blancs çà et là pour mettre de la lumière et de la légèreté dans la mosaïque un peu lourde et opaque des bleus, des verts, des rouges et des oranges.

Au premier étage, sur les bas côtés, une large galerie fait le tour de la nef et dessert des chapelles, des bibliothèques, des salles du chapitre, des appartements de réception pour les grands dignitaires de passage. Toutes ces pièces sont peintes à fresque, jusqu'aux embrasures profondes des fenêtres.





COLONNADE A CONKALING.

PÉRISTYLE.

Dans l'une d'elles (une chapelle longue au-dessus du sanctuaire), sur un autel monumental les dieux nichent dans des grottes en rocaille. Devant, se dressent deux grands stupas en bronze doré ornés de turquoises. L'un d'eux renferme la momie dorée du fondateur de ce monastère. Elle est assise dans la position rituelle, les mains faisant le geste de la perfection. Par un médaillon vitré, on peut voir sa figure couverte d'or. Le sommet de la tête n'est pas doré, de sorte que la chevelure reste libre. On me dit qu'elle continuera à pousser indéfiniment jusqu'à envelopper le cadavre, et, quand elle formera à ses pieds un lit assez épais, il y naîtra un lotus.

Les soldats n'ont pas dérangé cette momie assise depuis des siècles. Mais l'autre stupa, plus petit, a été brisé, vidé de ses reliques et nous trouvons encore sur le sol des turquoises jaillies de leurs sertissures. On voyait l'intérieur par deux objectifs formant lunette. Au cours de la guerre, les Chinois ont trouvé dans les lamaseries prises plusieurs de ces sarcophages. Une fois, en en brisant un, ils virent un prodige et depuis n'osent plus toucher aux stupas. Dans ce pays, le merveilleux effraie quelquefois, il n'étonne jamais.

Le trésor est enfermé dans une des chapelles du premier. Comme à Chontain, un homme nous suit avec le pot de colle et les bandes. La fenêtre, par précaution, avait été murée, et, pour donner un peu de jour, on en défonce le haut avec une

barre de fer. Le mandarin qui aime les étoffes fait déplier aussitôt une broderie de dix mètres de haut sur six de large, un travail fou et un chef d'œuvre. Sam pil ling, dit-il, possédait une broderie semblable dont le prix était de 10,000 taëls (40,000 fr.). La population s'est cotisée et a obtenu qu'on la lui rendit pour 3,000 taëls. Afin de mieux voir la broderie on la descend sur le parvis, et aussitôt le peuple tibétain accourt, les femmes surtout, et se prosterne tout autour. Ils sont émouvants, les pauvres gens, dans cet hommage spontané à leurs dieux confisqués qui, grâce à moi, revoient quelques instants la lumière. Le mandarin les fait chasser par ses soldats.

C'est un sujet de fresque aux personnages de taille naturelle. Les teintes plates sont des soies appliquées et réunies par un dessin brodé. Tout est parfait comme art et comme métier. Les sourcils, le contour des ongles, les plis des phalanges ont la précision de coups de pinceau. Avec de la soie et une aiguille, l'artiste a fait rayonner la béatitude sur le visage des saints. Il exprime tout l'abstrait de leur contemplation, l'apaisement de leur cœur étranger aux plaisirs et aux peines, dans l'unique et étonnante énigme du sourire bouddhique. Je ne me lasse pas, surtout, de contempler leurs mains longues et diaphanes, aux souples cambrures de fleurs. Des mains qu'ont seulement nourries les fruits sauvages et le miel des montagnes ; des mains chastes aussi, insignes, non pas de cette vertu austère, armée du cilice, mais d'une

sagesse au-dessus de la lutte, dédain sans orgueil de la femme et du désir. Il y a de tout cela répandu sur les images peintes ou brodées des Arhats victorieux. Les artistes tibétains, dépourvus de sensualité, sont des mystiques. Ils se rapprochent de nos primitifs. Chez les Chinois, la sensualité, en s'affinant, est devenue inspiratrice : c'est de la civilisation antique. La différence est très profonde.

On déroule ensuite une broderie à jours. Elle a un mètre de large et quarante mètres de long. On la suspendait aux galeries, autour de la nef. Dix-huit divinités y sont espacées, suspendues dans une dentelle de fleurs. Chacune porte, au milieu du front, une perle fine.

Le mandarin me fit entendre qu'on pouvait la vendre. Peut-être ne figurait-elle pas sur son catalogue. Il en voulait 4,000 roupies (6,000 francs). Les perles seulement valaient bien cela.

On ouvre encore des caisses pleines de coupes, d'encensoirs, de lampes en argent. Trois cents paires de cymbales sont entassées dans un coin, et des paniers qu'on ne peut remuer débordent de cloches ciselées, de statuettes en bronze doré aux bras enchevêtrés, de sorte qu'en en tirant une on en pêche encore plusieurs autres. Les plus belles collections lamaïques d'Europe sont moins riches qu'un seul de ces paniers.

Le plafond laisse goutter la pluie, et le cuir de yack, sur les coffres, est verdi de moisissures.

Nous montons sur le toit désert, pareil à un champ. La terre manque par endroits, soulevée

par le vent ou entraînée par les pluies, laissant voir de grandes dalles de schiste noir. Ces dalles reposent directement sur les chevrons de cyprès. Par des fissures, le sable coule dans la nef sonore.

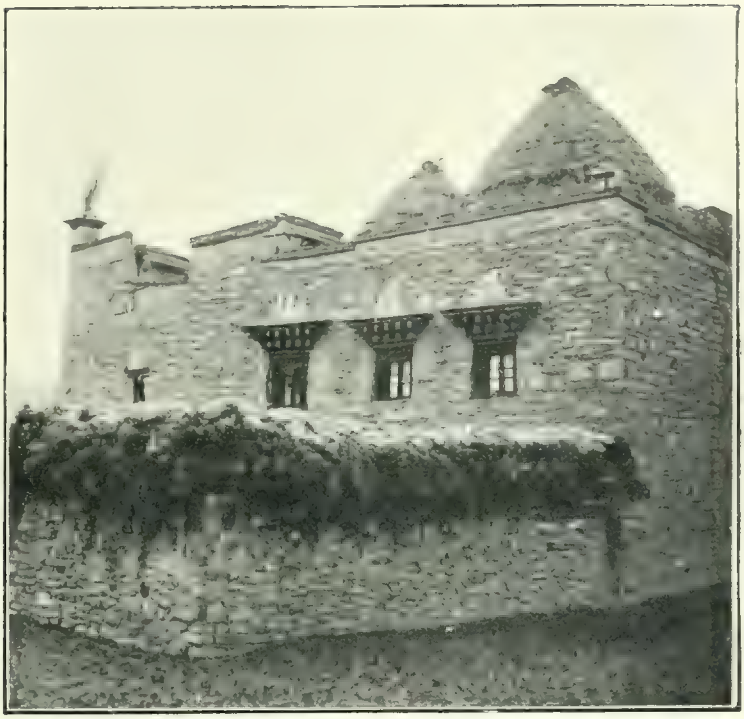
Il suffirait d'un peu de terre pour entretenir la terrasse et sauver tout le temple. Mais le génie de la Chine s'y oppose et, bientôt, ces matériaux pesants, montés si haut par les lamas bâtisseurs, s'effondreront dans la ruine.

Je ne reste qu'une journée à Conkaling et repars le 6 au soir pour Sam pil ling, à trois étapes d'ici. Il pleut, malgré la saison qui devrait être sèche. La pluie, en octobre, est dans ce pays aussi singulière que le serait la neige au mois de juin en France.

Mes hommes et moi admirons le pays que nous traversons. Les maisons surtout étonnent mes Tibétains qui n'ont rien vu de pareil dans leurs contrées pauvres. Tout le long du chemin, ce sont des villas charmantes et des châteaux. On reconnaît les chapelles à leurs toits à double pente.

Dans les champs, on laboure. La charrue est en bois, même le soc, qui s'adapte dans le sep comme la lame d'un rabot. On doit le changer tous les jours.

La coiffure des femmes est pour nous une autre nouveauté. Les cheveux sont partagés depuis la nuque jusqu'au front et tressés en mille petites nattes grosses comme des ficelles. Une trame de fils transversaux les maintient en nappe et en fait un





Maison dans la plaine de Do.

Conkaling.

tissu ciré qu'on ramène en avant, puis qu'on rabat en coques sur les oreilles. Une frange bien lisse est baissée sur le front. Aux tempes et au-dessus des yeux, sont pendues en paquets de grosses perles d'ambre et de turquoises.

Leurs jupes sont assez courtes et étroites, cerclées dans des chapelets de coquilles de métal. Quelques femmes ont des plaques d'argent sur les seins. On les voit ces temps-ci dès qu'il ne pleut plus et que le soleil fait étinceler sur les champs toutes les choses mouillées. Beaucoup de ces femmes sont jolies et ont des airs d'héroïnes, les filles surtout, plus sveltes, avec leurs bottes rouges, leurs casques luisants de cheveux et leurs cuirasses d'argent.

Le 8 octobre, nous remontons à 5,000 mètres. Laolou, qui s'est enfoncé une épine dans le pied il y a quelques jours, ne peut plus marcher. Son pied s'est envenimé, gonflé, et n'a plus de forme. Si la gangrène s'y met, je ne pourrai pas le soigner; ce serait dur de l'abandonner. Aux plus grandes altitudes, son pied devient noir et il souffre tant, que le malheureux pleure sur son cheval. Pendant la halte, il se couche à terre dans le vent et la grêle, et, la figure cachée, il reste immobile.

Les Tibétains connaissent les cataplasmes. Laolou s'en applique et dit que le jour où la *pierre* sera sortie du pied, il sera guéri. Et, en effet, dans quelques jours, l'abcès éclatera dans la profon-

deur des chairs, la *pierre* sortira et la plaie, sans pansement ni lavage, guérira toute seule. Ces gens-là savent souffrir en silence, ou du moins la douleur ne fait que les terrasser, alors qu'elle nous révolte. Ils se cachent la figure et ne bougent plus.

Les mules de Peuguin sont rétives, ce qui me fait dire quelquefois, à la grande joie des autres, que tout est donc mauvais dans son pays de Yerkalo, la terre, les hommes et les bêtes. Plus d'une fois, en débâtant ses mules pressées de sortir du harnais, Peuguin a reçu un coup de pied dans le bas-ventre. Il tombe à terre lourdement, en jetant à sa mule un juron : « nourriture de panthère ! », et reste quelque temps immobile, la tête enfouie dans l'herbe. La douleur passée, il se relève, la sueur au front. Personne ne semble y avoir pris garde, si ce n'est par des quolibets. L'indifférence des autres est un très bon réactif contre la souffrance.

Le 9 octobre, nous redescendons à 3,000 mètres, dans le pays de Kiatchrin, plein de villages et de cultures. On récolte de gros radis blancs pour les hommes et les chevaux indifféremment.

Mes gens en ramassent le long du chemin; c'est le droit du voyageur qui passe. Ils en demandent à une grande et belle fille qui travaille dans un champ. Elle en donne à tout le monde, par-dessus le mur, puis me regarde, hésite, et choisissant le plus beau, elle me le tend d'un grand geste de son bras nu cerclé d'argent. Avant que j'aie pu le

prendre, mes hommes ont refusé pour moi et gourmandent la pauvre fille toute honteuse : on ne traite pas un chef avec tant de simplicité. Hélas ! pas même une modeste rave : le voyageur n'est vraiment pas gâté en fait de galanterie, au Tibet.

III

Le soir, nous arrivons à Sam pil ling qu'on voyait de loin, faisant une coulée blanche sur un plateau incliné, Sam pil ling dont l'agonie fut longue et le dernier spasme tragique.

C'était en 1905. Après la destruction d'Atentze et de Batang; après la prise de Chontain et de Conkaling; après les copieux massacres, le rougeoiment tragique des incendies et des supplices, la guerre s'était concentrée là, autour de Sam pil ling, et quelle guerre! atroce mais sincère, ignorée de l'Univers, guerre sans témoin, sauf le soleil qui chaque jour en éclairait les horreurs avant de réveiller l'Europe endormie.

Les armées chinoises se battaient dans des pays immenses et lointains, séparés de la Chine par les hauts plateaux, déserts de granit plaqués contre le ciel. On ne leur envoyait plus de renforts ni de vivres; elles ne pouvaient plus donner de nouvelles. Pendant des saisons entières elles assiégaient des monastères grands comme des villes, des citadelles bondées de moines guerriers. Elles arrivaient à vaincre, à bout de forces, par un

chef-d'œuvre de ruse. Alors, c'était l'ivresse des massacres et des incendies.

Leur chef était Tchao-Erl-Fong, homme froid. Dédaigneux de la chaise, il allait à cheval sur les routes sans fin, simplement vêtu, l'air indifférent, ignorant le froid et le chaud, ne parlant jamais que par nécessité, mangeant ce qu'on lui donnait, sans critiquer, jusqu'à ce qu'un jour, pour une crotte de rat trouvée dans son riz, il fît couper la tête de son cuisinier[1].

Pendant le siège de Sam pil ling qui dura six mois, il habitait la maison la plus élevée d'un petit hameau, d'où il pouvait voir un peu l'intérieur de la ville. Celle-ci est très enterrée dans ses murs que rien ne dépasse, et il faut monter loin et haut sur la montagne pour découvrir l'étendue blanche de ses toits.

Huit donjons avancés la défendaient, un à chaque angle, un au milieu de chaque face, tous reliés à la muraille par une passerelle. L'eau venait de la montagne par des conduits souterrains; les tours à blé étaient pleines; les 5,000 assiégés, moines et laïques réfugiés dans la place, avaient entassé plusieurs années de vivres. Aux alentours, le pays était vide. Les hommes, les femmes et les

1. Le fait m'a été rapporté par un missionnaire. Je fais ici une réserve pour le portrait physique de Tchao-Erl-Fong que, d'après le récit du même missionnaire, j'avais écrit en 1908 et qui ne répond pas à une photographie du général chinois que je vis à Pékin en 1910. Le hasard m'a fait ne jamais rencontrer Tchao-Erl-Fong au cours de mes deux voyages.

enfants, leurs troupeaux, leurs récoltes étaient enfermés dans Sam pil ling.

Au début de la guerre, les Tibétains, pleins d'arrogance, se battaient en rase campagne. Mais la défaite a brisé leur confiance et ils se retranchent instinctivement dans leurs repaires, comme les bêtes blessées.

Tchao avait un canon à boulets pleins dont il épuisa tout de suite les munitions, s'en servant comme d'un épouvantail à faire du bruit et de la poussière. En tirant sur un même point de la muraille de terre, on pouvait ouvrir une brèche. Il préféra disperser son feu sur toute la longueur de la ville, pour étonner les Tibétains et les frapper de terreur. Il concentra seulement les derniers coups sur une tour et parvint à couper sa passerelle, isolant ainsi ses défenseurs qu'on put tuer en détail.

Il ne restait aux Chinois que deux ressources, l'assaut auquel ils ne pensèrent même pas, et tout l'arsenal des moyens détournés, plus goûtés de leur caractère. Ils cherchèrent les canaux souterrains, coupèrent ceux de la face Ouest, un peu au-dessus de la place, et attendirent. Des mois s'écoulèrent.

Alors, du milieu de leur camp, ils creusèrent des mines pour passer sous la muraille. Ils avançaient lentement dans un sol dur et pierreux. Une nuit, en plein silence, les Tibétains épouvantés entendirent des coups de pioche. Ils firent une contre-mine, dans les deux nuits suivantes, à l'extérieur

des murs. Il était temps. Des fossoyeurs ennemis les rencontrèrent, et comme ils n'avaient pas d'armes, ils s'étranglaient sous la terre, à tâtons.

Au hasard de leur cheminement, les Chinois tombèrent sur les conduites d'eau détournées. Ils crurent tenir la victoire. Mais la lamaserie, privée d'eau, résistait toujours.

Bientôt l'armée chinoise manqua de vivres. Elle murmurait. Tchao la cloua par la terreur. Des déserteurs pris furent coupés en morceaux. Deux compagnies, avec leurs capitaines qui ne s'en faisaient plus obéir, furent exécutées. La moindre peine était la mort simple, elle payait un murmure, une blessure reçue par derrière.

Le siège devint la lutte de la faim contre la soif. Les soldats chinois mangeaient en pleurant un hachis fétide de leurs sandales de paille. Dans la ville, les assiégés, délirant de soif, se cachaient pour boire leur urine sanglante.

A ce moment, le supérieur de la lamaserie, nommé Songdien-Padon, se pendit de désespoir. C'était un monstre par l'intelligence et la laideur : sa tête volumineuse, « large d'un pied », était « semblable à un masque de danseur ». Déjà la plus grande partie des moines combattants, plusieurs milliers, avait péri durant ces cinq mois de siège. Il restait la foule des laïques réfugiés avec leurs familles. Ils envoyèrent un homme demander du secours à Chontain qu'ils ne savaient pas encore prise. L'homme tomba aux mains des Chinois et la

lettre qu'il portait fut traduite. La ruse s'imposait : entrer sous un déguisement comme envoyés de Chontain.

Les Chinois eurent l'admirable patience d'attendre plus que le temps vraisemblable, pour que la hâte des Tibétains l'emportât sur leur méfiance. Une nuit, quelques centaines de soldats déguisés s'approchèrent de la muraille. Ils sifflèrent à la manière tibétaine, et de la lamaserie on leur répondit. Des têtes parurent sur la crête du mur. L'interprète déguisé s'avança et parla. Puis un temps s'écoula; et la grande porte lentement s'ouvrit.

Alors, quelle clameur! Elle dut monter jusqu'au haut des montagnes. Cris d'horreur et de rage des assiégés; hurlements de joie de toute l'armée chinoise qui entrait.

A la nouvelle que les secours étaient arrivés, la foule envahissait déjà la grande place. Les lamas, accourus sans armes, se défendirent à coup d'ongles et de dents. Accrochés à ceux qui les égorgeaient, ils les entraînaient, en tombant, dans la poussière. On tua surtout à la porte de l'est, où la foule s'était rassemblée. Les cadavres y étaient si serrés qu'ils restaient debout. Des Tibétains s'échappèrent dans la nuit; mais aussi les Chinois, par méprise, tuèrent beaucoup des leurs qui étaient déguisés.

On mit le feu au grand temple qui renfermait du fourrage, et sa lueur éclaira toute la ville. Jusqu'au jour on égorgea dans les maisons, dans les coins

d'ombre où les femmes, les enfants fuyaient la lumière de l'incendie.

En pillant, le lendemain, les soldats découvrirent quatre-vingts moines vivants, dans un réduit secret. On les fit sortir un à un de leur cave, et à mesure on coupait les têtes encore tout éblouies de soleil.

Tchao-Erl-Fong envoya la nouvelle que tout était exterminé. Jamais parole de Chinois n'avait exprimé vérité plus précise.

IV

Depuis quatre ans le pays s'est un peu repeuplé, mais il reste profondément ruiné. Une partie de la population était partie pour la Terre promise; le reste, des débris de familles, vit dans la lamaserie. Les arts qui autrefois fleurissaient au Kiatchrin ont disparu.

La plupart des bâtiments, dans ce monastère, furent épargnés, et maintenant ce sont des logements de fonctionnaires, des yamens, des écoles, des casernes, des magasins. Le mandarin m'a désigné une maison vide qui communique avec l'école. Pour ne pas me gêner, il fait mettre les gamins en vacance.

Je ne sais pourquoi on me reçoit ici comme si j'étais invité et attendu. Comme en 1907, l'amabilité des mandarins se fait encombrante, et la curiosité des Tibétains est inaccoutumée. Quand on sait que je vais sortir, la foule bouche toutes les rues autour de ma maison, les femmes et les enfants couronnent les toits et les murs déchiquetés des ruines.

Dès mon arrivée, le mandarin me fait dîner en tête-à-tête avec lui. Il m'invite à assister à l'exercice militaire pour le lendemain.





SAM PIL LING, ANGLE SUD-OUEST.

SAM PIL LING, FACE NORD.

On vient me chercher à sept heures du matin. Un peu agacé, je dis que je ne suis pas prêt, que j'irai le jour suivant. On prend, en voyageant, une telle habitude de liberté, qu'on ne peut plus supporter la moindre contrainte.

Ce n'est que corvée remise et je n'évite pas une heure de plein soleil sur le champ de manœuvre, un champ de manœuvre grand comme un tennis, hors les murs. Cette plate-forme est artificielle, le seul plan horizontal sur la plaine inclinée.

Une compagnie de trois sections nous attendait et commence l'exercice, condamnée à des mouvements exigus, toujours les mêmes. Les trois sections en ligne déployée tiennent à peine sur le champ de manœuvre et la garnison n'y peut aller que par trois sections, à tour de rôle.

Ils font le maniement d'armes avec un ensemble et une rectitude qui confine à l'acrobatie, mais c'est tout. Ces soldats sont ici en campagne, et tout leur entraînement ne vise que la perfection de deux ou trois évolutions de compagnie et du maniement d'armes. Ils ne valent militairement que par leur nouveau fusil.

Le capitaine vient chercher des compliments en s'excusant de la mauvaise qualité de ses soldats. Il fait recommencer un mouvement d'ensemble pour une onde imperceptible. C'est de la manie.

Le lieutenant met la compagnie sur un rang face à nous et lui fait présenter les armes. Lui-même salue du sabre.

Bien que peu habitué à de pareils honneurs, je

n'ai encore aucune envie de rire. Les armes ont une vertu intrinsèque qui défend du ridicule. Mais voilà que les tambours et les clairons battent et sonnent aux champs en traînant, avec des couacs et une lenteur de marche funèbre. Les mandarins, autour de moi, sont devenus solennels. Au large, la foule des Tibétains étonnés me regarde. Je ne sais quelle attitude prendre. Comme il n'y a pas de drapeau, je garde mon chapeau sur ma tête. Et cela se prolonge, cela se prolonge... cela devient horriblement grotesque, et je souffre. Imitation dérisoire d'une cérémonie militaire incomprise; cela sent la comédie, ou plus justement le cirque.

Deux heures après, on déjeunait chez le capitaine, et dans l'après-midi on me donne une séance de gymnastique. Deux barres fixes sont installées sur une petite esplanade entourée de ruines. Le jeune lieutenant est moniteur et fait des acrobaties. Il montre ensuite des leçons d'escrime et de boxe chinoises. Je l'aime mieux dans ses exercices nationaux, où il est souple et harmonieux.

Le mandarin lui-même quitte sa robe et apparaît dans ses dessous de soie éclatante. Avec le sabre et avec la lance, il exécute cette sorte de danse guerrière qu'est l'escrime chinoise. Est-il besoin de le dire, ce mandarin est mandchou. Il était jadis mandarin militaire et fut secrétaire de Li-Hung-Chan. Sa façon de me recevoir en camarade ne ressemble en rien aux cérémonies d'il y a deux ans. On envoyait alors en disgrâce au Tibet n'importe quel fonctionnaire qu'on ne voulait plus voir.

C'était la vieille Chine. Maintenant, on envoie ce qu'il y a de meilleur et de plus jeune. On a pensé, à Pékin, que les procédés modernes pourraient seuls réduire les barbares. Mais dans les provinces reculées de la Chine, dans le pacifique Yunnan, au fond du Seu-tchouen, on trouve encore les vieux mandarins protocolaires d'autrefois.

Comme tout le monde est militaire ici, j'imagine qu'on me croit officier. De même ailleurs, les mandarins civils me faisaient d'office consul ; pour le gros marchand, j'ai des arrière-pensées de négoce ; pour les lamas, je suis missionnaire.

En tous cas, à Sam pil ling, on ne parle que de choses militaires. Mais comme les Chinois sont, au fond, les gens les plus pacifiques de la terre, la crise de militarisme qu'ils traversent peut n'être que l'engouement de grands enfants pour un jouet nouveau, et non une menace sérieuse et immédiate ; on ne peut rien prévoir en politique chinoise. Bien des auteurs ont discuté cette question, et, comme toujours, trop subjectivement, chacun pour le triomphe de sa thèse, en voulant que les Chinois fussent ou tout pacifistes ou tout guerriers. On voudrait aussi qu'ils fussent les mêmes en tout temps, répondant à un type définitif, comme si nous-mêmes n'avions pas été tour à tour guerriers, puis pacifistes. Je crois que le peuple chinois a feint de mépriser la force armée, parce qu'il a été vaincu par elle et que c'est la seule qu'il craigne. Ce ne serait qu'un phénomène de banale

psychologie. Mais en tant qu'homme, le Chinois doit aimer la guerre, parce que toujours et partout il a été plus glorieux, ou simplement plus esthétique, de mourir en combattant que sur un lit souillé par la maladie. Les chants d'Homère sont des rapsodies sanglantes, tandis que les luttes économiques n'ont pas leurs poètes. On ne peut rien contre ce fait. Il faudrait que les Chinois ne fussent pas hommes pour n'avoir pas en eux le goût de la guerre, prêt à se réveiller. Toujours les peuples à bout de civilisation ont péri, ou recommencé leur évolution par ce goût des armes. Les Chinois n'ont pas l'horreur de principe pour les maux de guerre; ces maux ne sont que pour les vaincus, le vainqueur se grise dans les apothéoses d'incendies et de carnage. La mort peut leur devenir un art comme pour les gladiateurs et les samouraïs, comme l'est déjà chez eux le suicide. Ce sera alors gênant pour nous qui devenons pacifistes et avons peur de mourir.

Cette peur, les Chinois ne l'ont jamais bien connue. Elle est antinaturelle, puisque la mort est un phénomène plus naturel encore que la naissance. Celle-ci est contingente, la mort ne l'est pas. Il serait effrayant de ne pas mourir. La peur de la mort, chez les Chinois, est restée l'instinct de la conservation. Comme instinct, elle est donc spontanée et n'a lieu qu'en la présence subite de la mort. Une attaque à l'improviste déroutera une troupe chinoise. Une forme effrayante impressionnera ces imaginatifs plus que la mort elle-même; les guerriers de jadis se rendaient terribles par

leurs cris et leurs masques de tigres et de monstres. Mais prévenez longtemps à l'avance un condamné qu'il va mourir, il se fera à cette idée et ses dernières heures seront douces. Le Chinois ne redoute que l'imprévu.

Nous, au contraire, surpris nous sommes courageux. Nous mourons facilement si nous n'avons pas le temps de penser. Nous sommes magnifiques sur les champs de bataille, mais la dernière nuit d'un condamné prévenu serait abominable. Tout cela vient de ce que notre civilisation a atténué l'instinct de conservation et singulièrement développé le sentiment de la personnalité. Il faut encore écarter comme peu compatibles avec les croyances chinoises, l'horreur du néant, la peur du châtiment et surtout l'inconnu métaphysique qui, à nos esprits positifs, rendent la mort redoutable.

Ce sentiment de la personnalité que le bouddhisme affaiblit, s'est encore dissout chez les races pullulentes. L'individu n'y compte plus comme unité, mais comme partie négligeable d'un tout.

Seuls des préjugés analogues dominent et modifient chez tous les peuples l'appréhension de la mort. En Chine, c'est la mort sans sépulture ou sans descendance pour assurer le culte des ancêtres. Chez nous, le préjugé bizarre qui fait considérer comme une catastrophe de mourir hors de son lit. On ne s'indigne que des morts qui ne sont pas habituelles; tant l'homme est routinier.

L'horreur des Chinois pour l'imprévu ne s'ob-

serve pas seulement pour la mort simple, mais aussi, ce qui est plus étrange, pour les supplices. J'ai vu le cas, il paraît qu'il est général, d'un homme condamné à être bâtonné qui hurlait de peur à la lecture de la sentence et ne disait plus rien sous les coups. « Le plaisir est de la veille », a dit un philosophe; en Chine, la douleur l'est aussi.

Il résulte de tout ceci que les auteurs se contredisent sur le compte des Chinois, sans sortir pourtant de la vérité, les uns s'étonnant qu'ils soient lâches, les autres qu'ils soient courageux et stoïques devant la mort et les tourments. Il y a un courage et une lâcheté chinoises qui sont l'opposé des nôtres. Il est possible que la Chine devienne une puissance armée redoutable, et qu'avec eux nous ayons des surprises.

Pour le moment, voilà le meilleur de leurs troupes, tous ces gnomes adroits au maniement d'arme. Je ne sais de quelle province ils sortent, mais ce ne sont plus ces géants coupeurs de têtes que je voyais il y a deux ans, ces mercenaires sans discipline qui couraient les chemins, chargés de butin, ceux-là même qui avaient rongé leurs sandales de paille sous les murs de Sam pil ling.

Ceux-ci, il est vrai, avaient mis six mois pour prendre la citadelle; mais les nouveaux auraient-ils mis moins de temps? Qu'auraient fait la précision et l'élégance de quelques mouvements bien appris,

contre les murs et les bastions, contre la faim, contre les ruses des lamas [1].

Pour des troupes européennes de même effectif, avec le même armement, la prise de Sam pil ling eut demandé quelques jours. Pour durer six mois, il fallait que le commandement fut bien nul et hypnotisé par l'idée de n'employer que la ruse. On voit encore, épars sur le mur, les trous inutiles des boulets de canon. Les Chinois démolirent cependant deux bastions sur la face sud, qui gênaient leurs travaux de mine. La contremine tibétaine est plus impressionnante. Elle est à ciel ouvert, profonde de six mètres, large de trois et longue de deux cents. Le sol est une sorte de béton sur lequel le fer des outils s'émousse. On m'affirme que les Tibétains la creusèrent en deux nuits; les Chinois ne sont pas encore revenus de leur étonnement. Cette tranchée béante qui serait quelconque si on ignorait son histoire, est vraiment une grande chose, une œuvre impossible que des hommes ont réalisée dans le désespoir.

12 octobre. — Comme mon séjour se prolonge, les enfants sont rentrés à l'école et j'entends leurs voix fraîches et jolies scander les devises chinoises. La classe forte est ma voisine. Les tout petits balbutient dans une autre maison, pas très loin. L'école et mon pavillon sont deux maisons de

1. En 1908, j'ai rapporté d'après les récits chinois que Sam pil ling avait huit enceintes. Je n'étais pas encore allé sur les lieux. Il s'agissait des huit tours.

moine, jumelles, symétriques et communiquant entre elles. Tandis que la mienne est encore divisée en chambres, on a enlevé les cloisons de l'autre qui forme une grande salle à colonnes.

Les enfants sont presque tous tibétains, garçons et filles ensemble. La conquête ici s'achève aussi par l'école, mais avec libéralisme. Les enfants parlent entre eux la langue de leur mère et je vois sur le tableau noir des lettres tibétaines en regard des caractères chinois. Toute terrible que soit encore la rigueur chinoise, elle ne s'attaque plus qu'aux hommes et désarme devant l'enfance.

L'humanité est vraiment pittoresque. Après les cris de mort et les râles, voilà que les voix enfantines caressent les lieux communs charmants des grammaires : « Le ciel et la terre sont ronds. — L'aurore et le crépuscule se succèdent. — Quand le froid vient la chaleur fuit. — ... La rosée qui gèle forme la gelée blanche. »

Demain, le sang coulera de nouveau dans ces ruines paisibles. Ces soldats modernes, si disciplinés, qui font de la barre fixe et écoutent la théorie, se révolteront, massacreront leurs officiers qui me reçoivent aujourd'hui si aimablement, incendieront la résidence et partiront dans le sud, en emportant leurs armes.

Ces révoltes de soldats sont fréquentes au Tibet. J'en avais déjà signalé plusieurs lors de mon voyage de 1907. La cause en est simplement que les mandarins ne peuvent s'empêcher de garder la solde de leurs troupes. J'imagine que Pékin doit

s'en inquiéter[1]. Je n'ai appris que plus tard, en France, la fin de cette affaire. Les 500 soldats de Sam pil ling comptaient sans le télégraphe. Poursuivis par des troupes du Seu-tchouen, ils se heurtèrent à celles du Yunnan et furent enfermés dans la ville tibétaine de Tchongtien. Les deux armées mirent le feu à la ville où les révoltés périrent en grand nombre. Les survivants furent pris et emmenés à Batang, pour y être jugés et suppliciés.

Aujourd'hui, le mandarin me demande de le photographier dans ses divers costumes. On apporte un guéridon et une pendule. (Sur presque toutes les photographies de Chinois vous verrez une pendule.) Après le mandarin, les autres viennent tour à tour poser auprès de cet attribut indispensable. Je prends encore le mandarin à cheval, en costume de guerre ancien, puis sa femme tibétaine, puis sa fille, puis des groupes. Je mets d'autant plus de complaisance que, vite effrayé de leur ardeur, j'opère avec l'appareil vide. Le simulacre et un vain déclic satisfont leurs exigences inlassables. J'ai promis de leur envoyer de France leurs portraits; heureusement, la nouvelle de leur fin tragique me dispensera même d'un remords.

1. Les soldats révoltés sont chaque fois passés au Yunnan par Young-pé. Ils ne rencontraient sur cette route déserte aucun centre chinois qui put les arrêter. Elle serait bonne à suivre pour un voyageur qui voudrait aller au Tibet en esquivant la surveillance des autorités chinoises.

Ce mandarin est d'une activité prodigieuse. Il a fait un plan détaillé de Sam pil ling et de la région. Un matin, avant le jour, il était allé tuer un cerf dans la montagne et il m'invite à venir le manger. Un mandarin chasseur ne peut être que Mandchou.

A la différence d'âge et de formation des nouveaux fonctionnaires au Tibet, il convient d'ajouter celle de la race. Les Chinois ont été reconnus impropres à dominer les barbares. Pourtant les plus jeunes secrétaires chinois de Sam pil ling ne sont pas les premiers venus. L'un d'eux a fait plusieurs année d'études en Allemagne. Très aimablement, il me servit d'interprète pendant mon séjour à Sam pil ling. Il m'a montré sa photographie en étudiant allemand; veston serré faisant rebondir les hanches, casquette et lunettes d'or : il faut savoir qu'il est chinois.

Ici même et dans tout le Tibet limitrophe de la Chine, les colons chinois deviennent tibétains par le costume, les mœurs, la physionomie, la religion, les superstitions et le mysticisme. Ces gens là n'ont d'autre force comme peuple que leur masse. Individuellement, ils se dissolvent dans les autres peuples au premier contact. La Chine est un bloc qui fond par les bords, lentement, comme un trop gros morceau de sucre. La nature pourvoit ainsi elle-même à ses imperfections.

Le mandarin m'ayant demandé si j'aimais les Japonais, je répondis que je ne les aimais pas parce qu'ils sont menteurs. Le mandarin ne se tint plus de joie.

— Alors, dit-il, tu ne dois pas aimer les Chinois non plus.

C'est que les Chinois, et les Tibétains aussi du reste, mentent par une sorte de pudeur. La vérité leur paraît indécente, une nudité qu'il convient de voiler. Elle n'échappe qu'aux hommes mal élevés et aux petits enfants. Pourtant les Tibétains, un peu frustes, ont un terme direct pour dire mentir; les Chinois n'ont que des périphrases. Impossible de foudroyer un menteur en lui disant : « Tu mens », on ne peut que lui déclarer en langage fleuri : « Tu dis des paroles blanches ». Il semble qu'on lui fasse un compliment.

Je finis par annoncer mon départ. Voilà que les difficultés vont commencer. Je suis sur la route de Népémakö. C'est d'ici que les émigrants sont partis. Il n'y a qu'un mois de voyage, mais il faut franchir le Fleuve Bleu, le Mékong, la frontière du royaume interdit, la Salouen, puis des obstacles et des rivières inconnues. Tout cela n'est rien encore à côté de la résistance, de l'hostilité bien plus redoutables des hommes. Je n'ai fait jusqu'ici qu'une marche d'approche. Maintenant nous sommes près de cette frontière que j'avais abordée directement il y a trois ans. Plusieurs routes partent d'ici. Celle de Tchong-tien, au Sud, est trop longue. Une autre, passe le Kin-tcha-Kiang à Débo Khioka; elle a été suivie en partie par Gill et le Père Soulié, et mène à Poutine, un poste chinois sur la frontière. Reste la route d'Atentze, la plus courte, inconnue même

des Chinois. Le mandarin d'ici ne sait pas où Atentze se trouve; il dépend du Seu-tchouen et Atentze est dans le Yunnan. J'en profite pour lui faire du pays un croquis un peu fantaisiste, favorable à mes projets. J'insiste sur la commodité de cette route qui mène au Yunnan, à Talifou et à Yunnan Sen.

L'opposition, cette fois, ne vient pas des autorités locales mais de mon propre personnel. Adjroup et Peuguin dont le pays est la vallée du Mékong, savent que la route d'Atzentze est coupée par la lamaserie de Louzon, non loin du Fleuve Bleu, où se sont finalement réunis et retranchés les survivants rebelles des lamaseries prises par les Chinois. Le mandarin naturellement n'en savait rien. Il va entendre le nom de Louzon pour la première fois. Sans que je puisse les en empêcher, mes deux hommes le préviennent du danger de la route, Peuguin sans autre mobile que la peur, Adjroup, dans le sentiment de sa responsabilité.

Il est, en effet, plein de souci depuis une plaisanterie déjà vieille, très imprudente de ma part et qui lui est restée sur le cœur. Un jour, au Nyarong, au sommet d'un col, je bus l'eau encore bouillante d'un récipient de cuivre verdegrisé, qui me servait d'hypsomètre. Adjroup me fit des remontrances : « Cette eau est empoisonnée et le Tajen peut en mourir ». « Que m'importe, ai-je répondu, si je meurs tu répondras de moi devant mes parents dans ma patrie et devras leur payer un grand prix ». Je ne pensais pas qu'il m'eût écouté

sérieusement, car nous sommes coutumiers tous deux de ce genre de propos pour rire. Cette fois il n'avait pas compris. Plusieurs jours après il m'avoua que, depuis, il n'avait pu ni manger ni dormir. Depuis aussi tous mes braves gens se privaient de leur tente, quand ils craignaient la nuit une attaque de brigands. Un personnel de fortune, moins dévoué, m'aurait infailliblement lâché. J'ai eu beau détromper Adjroup, j'avais d'un mot troublé à jamais sa sérénité. Il y a des mois de cela et aujourd'hui, comme je lui reproche de manquer à la fidélité, il me rappelle l'anecdote de l'eau empoisonnée.

Heureusement le mandarin ne s'émeut pas. Il n'a jamais entendu parler d'une lamaserie restée rebelle. En tous cas, un soldat chinois suffit à mettre en fuite cent Tibétains; il me donnera une escorte. Et s'adressant à moi, il me dit violemment : « Pou pa !... pou pa !... » « Ne crains rien ». Il va encore envoyer un express au mandarin d'Atentze en le priant de faire partir des soldats à ma rencontre. Cette idée est fâcheuse. L'escorte suffisait.

« Voilà, dis-je à Adjroup, le résultat de ta poltronnerie. Quand le Shia-ta-lao-ie d'Atentze saura mon arrivée dans le pays, il me fera aussitôt arrêter comme autrefois. Je suis certain désormais de ne pas passer la frontière. Il ne me reste plus qu'à gagner le Yunnan et à rentrer en France, te laissant à Patong sans récompense ». La *récompense* est un sujet fréquent de ses conversations, et plus encore, je crois, de ses pensées, le but qu'il pour-

suit depuis bientôt trois ans, une somme d'argent (je ne lui donne pas de salaire), dont il ignore l'importance et qu'il pèse en imagination. Son dévouement n'est donc pas désintéressé, j'aime mieux qu'il en soit ainsi ; cela est plus fier que le dévouement animal.

Cette menace va lui faire tout réparer. Il retourne le soir chez le mandarin et lui offre de porter la lettre lui-même. Un courrier de Sam pil ling risquerait de s'égarer dans un pays hostile aux Chinois et qu'il ne connaîtrait pas. Lui, au contraire, connaît la route. Il doit, du reste, partir à l'avance à Atzentze pour me préparer une maison.

Le mandarin accepte et, quelques heures après, vient lui-même apporter la lettre. J'éprouve alors un grand soulagement et cette satisfaction très particulière de tromper un mandarin chinois. Shia ta-lao-ie aura la lettre quand je serai loin d'Atentze. En attendant, je la serre bien précieusement dans mes caisses.



Bibliothèque d'une maison privée.



Femme de Sam pil ling.

V

Le 14 octobre nous partons avec cinq soldats et un tson-ie. Le mandarin me présente l'officier, m'assure encore qu'avec lui je n'aurai rien à craindre, « Un contre cent. Pou pa! » et m'accompagne jusqu'en dehors des murs. Le voyage de cette escorte devait durer quinze jours, aller et retour. Il durera trois mois. Les malheureux vont vivre une odyssée dont ils se souviendront et passer par toutes les nuances du désespoir.

Nous campons le soir près d'un village dans le pays de Rata. A l'autre bout d'une petite plaine on voit une lamaserie de 300 lamas. Des soldats chinois y ont bivouaqué naguère. Pendant leur sommeil, les Tibétains coupèrent les cordes des tentes qu'ils renversèrent sur les dormeurs. Tandis que ceux-ci se débattaient, les Tibétains les assommaient à coup de hache à travers la toile. Ils en tuèrent cinquante.

Le 15 au matin il fait dix degrés au-dessous de zéro. Une petite rivière chaude fume au fond d'un ravin et devant la muraille de vapeur, une femme du village se promène avec son petit garçon tout nu,

à cheval sur ses hanches. Le jeune homme paraît très à l'aise dans ce bain d'air glacé.

Aujourd'hui, la route est sous bois, forêt aimable de chênes et d'arbres fruitiers. Au village près duquel nous plantons nos tentes, on nous donne de mauvaises nouvelles. Les lamas de Louzon se livrent au brigandage jusqu'ici et ont enlevé la semaine dernière six chevaux au village. L'officier qui m'accompagne ne cache plus son inquiétude et me fait un discours qui se résume à ceci : « mille Tibétains ne m'effraient pas, mais j'ai peur tout de même ».

Je ne suis plus aussi assuré que pour traverser le Nyarong. Cette fois, ce sont les Tibétains et non les Chinois qui parlent de danger. Ils sont huit cents lamas contre lesquels nous n'avons que six fusils, et la valeur de la plupart de ceux qui les portent est bien douteuse.

Le 16 au soir, à Tséou, l'émotion des habitants est plus forte. Le maire à qui je refuse naturellement de retourner sur mes pas, promet de rassembler pendant la nuit trois cents Tibétains armés.

La terreur de mes guerriers chinois est si comique qu'elle nous fait rire, mes hommes et moi, et même Peuguin qui pourtant ne se sent pas heureux. Le tson-ie reparaît sous ma tente et déclare qu'il n'ira pas plus loin. Le maire lui a raconté que les lamas de Louzon se sont emparés dernièrement de sept soldats du Yunnan, en ont scié quatre

entre deux planches et écorché vifs les trois autres. S'il retourne à Sam pil ling on lui coupera sans doute la tête pour m'avoir abandonné, mais cela vaut encore mieux que d'affronter les lamas de Louzon.

Pendant la nuit, les maires des villages environnants sont convoqués, et le matin du 17, au lever, ils sont réunis à notre camp. Ils craignent les représailles des lamas s'il me laissent passer et celles des Chinois s'il m'arrive quelque accident. Ils offrent de me faire conduire à Débokhioka, de me fournir les guides et tous les animaux nécessaires.

Ils ont apporté de menus présents, et, argument persuasif, ils feront la prostration. Comme dans l'antiquité, repousser un suppliant est d'un impie. Bien qu'il soit désagréable de reculer, je cède sans trop de peine. La route de Louzon avait bien l'avantage que le mandarin d'Atentze, la sachant fermée, ne pouvait m'attendre par là. Mais les sentiments des lamas sont tels, qu'une aventure serait inévitable et, retentissant au loin, annoncerait fâcheusement mon arrivée.

A part cela, je ne crois pas que le danger serait grand pour moi, d'aller sans Chinois à Louzon. J'aurais dû essayer. Les lamas n'ayant aucune animosité spéciale contre les étrangers qu'ils ne connaissent pas, n'auraient pu que me refuser l'accès de leur territoire. Il n'en serait pas allé de même des soldats.

Il ne faut pas croire que les peuples d'Asie tor-

turent pour leur plaisir. Ils sont trop indifférents aux souffrances d'autrui pour être cruels. La cruauté suppose une certaine sensibilité. On torture dans un but tout pratique et bien déterminé, pour punir, faire avouer ou terrifier les autres. C'est aussi pour décourager le zèle colonisateur des Chinois, que les lamas de Louzon écorchent vifs et scient entre des planches les maladroits qui se laissent prendre. J'ai la preuve, par mes propres soldats, que le système est efficace. J'avoue même ne pas m'en indigner, estimant qu'à un peuple qui est le plus faible et défend son indépendance, tous les moyens sont bons. Les lamas doivent à la crainte des supplices d'être encore libres, alors que les pays environnants sont esclaves. Leur situation reste cependant singulièrement tragique. Depuis plusieurs années que les Chinois les entourent, ils sont isolés du reste du Tibet. Ils sont sûrs de succomber un jour et se savent voués à des châtiments d'autant plus terribles que leur résistance aura été longue. Selon le point de vue où l'on se place, c'est-à-dire selon qu'on est Chinois ou Tibétain, ce sont des brigands ou des héros. Pour moi ce sont des héros. Leurs procédés d'intimidation un peu vifs ne gênent pas ma sympathie et je regrette d'être leur ennemi malgré moi, comme protégé de la Chine.

Aux Chinois qui sont les plus forts, appartient de montrer l'exemple du luxe moderne de l'humanitarisme. Or, ces supplices ruisselants de sang et plutôt rapides sont moindres que ceux que les

Tibétains eux-mêmes ont subis. Ils ne s'étonnent pas de finir leurs vies malheureuses dans ces apothéoses de souffrance. Ils ne savent pas prolonger les tortures; ils n'en connaissent pas la science. Jamais ils ne vengeront le chef des Sept Districts qui fut martyrisé pendant tout un mois. Cela vaut bien d'être conté.

Ce chef était de race très noble, jeune et, dit-on, un homme splendide. Convaincu d'avoir ordonné le meurtre du Légat impérial en 1905, il refusa de dénoncer ses complices. L'histoire de l'antiquité ne rapporte rien de pareil. Toute l'armée de Tchao s'acharna sur son corps. Chaque jour, une nouvelle équipe de dix bourreaux s'en emparait. C'était la torture sèche, sans une goutte de sang. Pendant des heures il supportait des écartellements intolérables, les étirements qui arrachent les muscles et rompent les nerfs un à un, les suspensions en porte à faux qui font jaillir la sueur et peuvent tuer les faibles en quelques minutes. Tandis qu'il faut soulager les patients ordinaires pour les faire revenir à eux, sur lui on pesait encore, on ajoutait du poids. Les soldats s'étonnaient, s'exaspéraient. On tordit ses membres. Ses os criaient mais sa bouche restait muette. On fit venir sa famille. Ce jour-là, ses genoux, avec un craquement, se déboitèrent. Ses amis n'osaient plus regarder son visage; les assistants pleuraient.

Trente soirs, les bourreaux épuisés rejetèrent au cachot son corps disloqué qui se raidissait et se tuméfiait pendant la nuit, dans l'attente abominable

du lendemain, et trente matins ils le reprirent pour l'écraser et le retordre tout le long du jour.

De grandes blessures d'où le sang s'épanche l'eussent soulagé. Pauvres lamas! Qu'ils sont bénins à côté, leurs supplices archaïques et pittoresques, empruntés aux enfers naïfs de leur mythologie. L'antiquité nous a transmis avec soin l'histoire de Régulus et de Scœvola. Mais les Tibétains n'ont pas d'historiens. Leur courage restera ignoré.

Un missionnaire me parlant du chef des Sept Districts disait : « Il montra une volonté et un courage extraordinaires, mais c'était un grand gredin ». Pourquoi gredin? Parce qu'ennemi des missionnaires? Il l'était par patriotisme. Etait-ce sa faute si les missionnaires sont dans le camp chinois?

A la fin Tchao, lassé, permit qu'on tuât cet homme.

Avec un sabre on lui ouvrit la poitrine, on mit le cœur à nu. Comme il vivait toujours, on appela le monde pour voir; et la foule défilait sous ses yeux. Quand il eut cessé de souffrir, son cœur battant encore, les bourreaux furent effrayés. Je me les imagine ces bourreaux camus, regardant de près, semblables aux chiens dont le mufle plonge, le long des chemins, dans les carcasses des bêtes crevées.

Quand on est étranger comme moi, indifférent aux luttes, on reconnaît que les hommes se déchirent d'une âme si cruelle pour bien peu de

chose. Eux-mêmes, après que les passions sont tombées, doivent s'étonner de s'être tellement fait souffrir. Pour expliquer tant de maux, ils ont trouvé les dieux de la guerre.

Voilà que ma route déjà si tortueuse s'écarte maintenant devant les supplices. Je ne pouvais croire encore à un danger si extraordinaire; mais la joie de mes soldats, ce matin, quand nous prenons la route détournée, me prouve bien que ce n'est pas un rêve. Au Tibet, vraiment, on vit des temps très anciens.

VI

Le soir du 17 octobre, nous campons dans les champs d'un village abandonné. Les habitants sont partis il y a quatre ans pour la Terre promise. Toutes les maisons furent quittées sans pensée de retour, portes et fenêtres béantes. Je ne sais pourquoi ces maisons font peur. La brousse épineuse et haute a envahi de partout la terre battue des rez-de-chaussée et son trop-plein ressort par la porte comme un vomissement. J'ai vu ainsi, un jour, des mouches s'échapper de la bouche ouverte d'un cadavre.

Il fait triste sur ce coin de terre délaissé que la forêt descendue de la montagne commence à reprendre et à ensevelir. Peut-être, dans longtemps, ceux qui sont jeunes encore voudront revoir la maison où ils sont nés. Ils ne la retrouveront plus et ils s'égareront dans une forêt vierge.

Les pauvres gens! Fallait-il que l'invasion des Chinois incendiaires, ces bourreaux aux formes graciles, à têtes de félins, les eussent épouvantés, pour les arracher à leur vallée. La vallée qu'ils appellent leur patrie, est toujours la plus belle du

monde. Car le Tibet immense n'est pas une patrie. Il faut six mois pour le traverser en entier et l'on peut, sans le quitter, aller en exil.

Népémakö est dans le Tibet et les Tibétains viennent seulement de le découvrir. Avant, c'était la Terre du Sud, demeure fabuleuse du monstre Shengui, « où les hommes ne pouvaient aller ». On ne savait où elle était. Puis on apprit qu'il fallait d'ici aller vers le couchant, vers l'Inde brûlante, pendant une lune, ou une lune et demie, et traverser de nombreux fleuves. Des lamas très savants et très saints avaient reconnu la Terre promise d'où le travail et la mort seraient bannis, puisqu'il suffisait de cueillir les fruits de la terre et que, d'après les livres, on y jouirait de l'immortalité jusqu'au retour des temps meilleurs.

Voilà tout ce que savaient sur Népémakö les gens de ce village : des poèmes... et ils sont partis.

Ils ont chargé leur récolte sur le dos de leurs mules, revêtu leurs armes et leurs reliquaires de poitrine, offert un sacrifice. Et la nature, indifférente, pendant qu'elle ruinait là-bas la santé de leurs corps et les beaux rêves de leurs cœurs naïfs, ruinait lentement derrière eux les demeures qu'ils avaient laissées. Personne ne sait plus ce qu'ils sont devenus.

Maintenant me voici sur la route de l'exode. Ce village en est un jalon sinistre. Il faut que nous la suivions jusqu'au bout. Mais Adjroup me dit en branlant la tête : « Nous suivrons le Tajen partout

où il ira. On rapporte qu'il faut passer par des pays dont les hommes sont méchants. Peuguin retournera à Yer Kalo, mais les autres s'ennuient dans leur cœur et craignent de périr. Les habitants de Yaregong sont morts en grand nombre à Népémakö, désirant retourner dans leur patrie, à cause de la fièvre et des serpents. Des hommes seuls sont revenus sans femmes et sans enfants, et leurs biens, quand ils sont arrivés, étaient pris par les Chinois. »

Qu'importe si je vais à une déception, pourvu que l'illusion qui y mène soit belle. M'assurât-on que je verrai Népémakö et n'en reviendrai pas, je partirais encore. Et puis, sans espérer y atteindre, rien que suivre la trace de ces hommes qui sont partis, sur la foi de poèmes, vers leur Terre promise, n'est-ce pas un pèlerinage?

Un de mes chiens français s'est perdu aujourd'hui. Il a couru sus à des moutons qui paissaient, dévalé derrière eux un ravin, poussé un cri, et on ne l'a plus revu. C'était près du village de Nandatemba où nous venions de prendre des oulags. Un d'eux partit à sa recherche. Le soir, il ne rapporte que les restes d'un mouton à demi dévoré et nous réclame son prix. Mon pauvre chien n'était certes pas de force à tuer un mouton et à en manger tant que cela. Du reste, la dépouille n'est pas fraîche. L'homme ment effrontément et peut-être a volé le chien. Le tson-ie parle déjà de lui couper la tête. Alors il change d'histoire. Une panthère

était sur le mouton; le chien est arrivé; elle l'a emporté. Nous nous rappelons le cri et ne doutons plus.

Mais Laolou, l'ami des bêtes, reste incrédule. Le lendemain matin il retourne à Nandatemba, pendant que nous continuons la route. Le soir, très tard, il ramène au camp mon chien noir épuisé de fatigue, mais si joyeux de nous retrouver, qu'il saute à la figure de chacun de nous et au naseau calin de chaque mule. On s'aime tendrement, hommes et bêtes, dans les caravanes.

Mes deux chiens sont français, ou plutôt de race française. Ils sont nés à bord, au large de Colombo, d'une mère très fine, mais étourdie, qui s'est perdue le premier jour de caravane en Chine. Leur première enfance se passa en Cochinchine, chez un garde forestier de mes amis. Depuis, leur vie ne fut qu'un voyage. Ils ignorent le domicile et n'imaginent pas que les hommes et les bêtes fassent autre chose que d'aller chaque jour, sans s'arrêter jamais. Ils traversèrent le Yunnan, le Kien tchang, en demi-charge sur un mulet pendant un mois, puis portés par un Chinois, en balancier, chacun dans un panier, pendant un autre mois. Quand ils furent grands comme des lièvres, ils suivirent la caravane. A dix mois, ils chassaient, en chiens précoces dont la jeunesse fut rude. Ils coururent d'abord après les corbeaux et les moutons. Ils chargèrent les marmottes assises sur leur trou et qui s'éclipsaient subitement sous leur nez même; des troupeaux de yacks fuyaient devant leurs

aboiements enthousiastes. Mais leur voix n'était plus la même, quand ils débuchaient les faisans et les lièvres.

Ils gravirent les plus hautes montagnes, passèrent des torrents violents qui les roulaient comme des pelotes. Ils faisaient dix fois notre route, allant et revenant, transportant dans leur gueule, je ne sais pourquoi, des cornes de yack trouvées sur le chemin. La caravane a aussi un chien raisonnable d'Asie qui ne les suit pas, trouvant la route déjà bien assez longue. L'activité vaine des chiens d'Europe indique bien que l'homme forme les animaux à son image.

Après les journées brûlantes, les nuits sont glaciales et mes chiens dorment sous ma tente, sur un tapis, se tenant embrassés comme les enfants et grelottants. Le matin, ils sont tellement gelés qu'ils ne peuvent plus se désenlacer; une fois, je les ai cru morts.

Le 19, nous descendons vers le Fleuve Bleu. Des forêts, puis ce gouffre de pierre grise des mille derniers mètres qu'on met des heures et des heures à descendre, en roulant sur la rocaille coupante. Cette région tibétaine des grands fleuves est unique : quatre gorges parallèles, démesurées, absolument pareilles. Il n'est rien, je crois, de si géométrique ailleurs dans le monde.

On passe le fleuve sur des radeaux en un lieu appelé Débokhioka (bord de l'eau de Débou). Le village de Débou est dans la montagne. La rive

est inhabitée, inhabitable. Les cartes du Tibet sont pleines de ces noms qu'on se figure être des villes et qui ne sont que des points de repère dans un désert.

Le passage dure deux heures, bien que les chevaux traversent à la nage. Il fait si chaud que l'envie me prend de faire comme les chevaux. Mais Adjroup m'en dissuade. Il ne doute pas que, malgré le danger, j'en sois capable. En France, dit-il, les chefs s'amusent selon leur fantaisie. Mais au Tibet, le peuple se moquerait d'un chef nageant, alors qu'il y a un bateau.

Je vois un pied humain sortir de l'eau. Un cadavre est là, une pierre au cou. A chaque allée et venue, le radeau passe sur ce pied qui ressort aussitôt et oscille ainsi que le bout d'une perche flexible. Et je pense avec dégoût que j'ai bu de cette eau, tout à l'heure, à quelques mètres en aval.

J'ai pensé perdre mes deux chiens en les faisant traverser à la nage. Le courant trompeur semblait peu rapide. A chaque rivière on les laisse sur la rive, et quand tout le monde est passé, on les appelle. Ils pleurent, ils aboient, ils courent çà et là et se jettent bravement à l'eau. Aujourd'hui, arrivés au milieu, le courant les emporta... cent puis deux cents mètres. Ils se débattaient désespérément. Quand les chiens à l'eau dressent la queue, c'est qu'ils se noient. Et on ne voyait plus que çà, leurs queues tendues toutes droites hors de l'eau. Je les ai cru perdus. A un tournant, ils

furent rejetés en eau calme et gagnèrent la rive. J'ai eu un moment d'angoisse ; ceux qui aiment les chiens me comprendront. Encore ne savent-ils pas ce que mes chiens sont pour moi. Je n'ai qu'eux pour m'entendre quelquefois parler français.

La montée sur l'autre bord est affreuse. On s'élève verticalement au-dessus du fleuve ; impression d'ascenseur ou de ballon, avec beaucoup de fatigue en plus. Les soldats, quand je ne les vois pas, se pendent à la queue des mules. Je les fais marcher devant : tirer un homme en montant épuise plus les animaux que de le porter.

Puis on quitte la gorge, on parcourt un cirque immense de roche rouge. On ne peut plus suivre la vallée ; nous la retrouverons dans trois jours.

20 octobre. — Nous avons logé au village de Dan. La montagne est trop escarpée pour camper ; et puis mes Tibétains sont si heureux de coucher dans une maison ! Moi seul étouffe la nuit entre les murs.

Adjroup nous quitte ici, soi-disant pour porter la lettre du mandarin de Sam pil ling. Il ira à Tsedjron, puis à Patong, chez lui, et embauchera des gens de son village. Nous nous retrouverons à Don, près d'Atentze, dans douze jours.

Ses fonctions de chef caravanier reviennent à Peuguin, le plus ancien et que je connais d'autrefois. Adjroup ne l'aime pas beaucoup et me dit qu'il lui en coûte de me confier à lui : Il le soup-

çonne d'avoir détérioré par jalousie son fusil de France; Peuguin « mange plus que les autres et la meilleure part »; il dérobe encore de la viande, la nuit, pendant le sommeil des autres, et du grain de mes chevaux pour le donner à ses mules. Adjroup s'étonne qu'avec tant de malice Peuguin soit chrétien. « Son âme est mauvaise dans sa poitrine », dit-il.

Le soir, nous campons près de Djron. Des lamas célèbrent une cérémonie sur la terrasse d'une maison comme sur la scène d'un théâtre. Ils sont vêtus de toges rouges et coiffés du grand bonnet jaune à cimier, qui ressemble au casque des héros grecs. Quand la nuit tombe, on ne les voit plus que lorsque leurs ombres fantastiques passent devant les lumières; mais on entend par toute la montagne leurs trompes de bronze et leurs chants magnifiques.

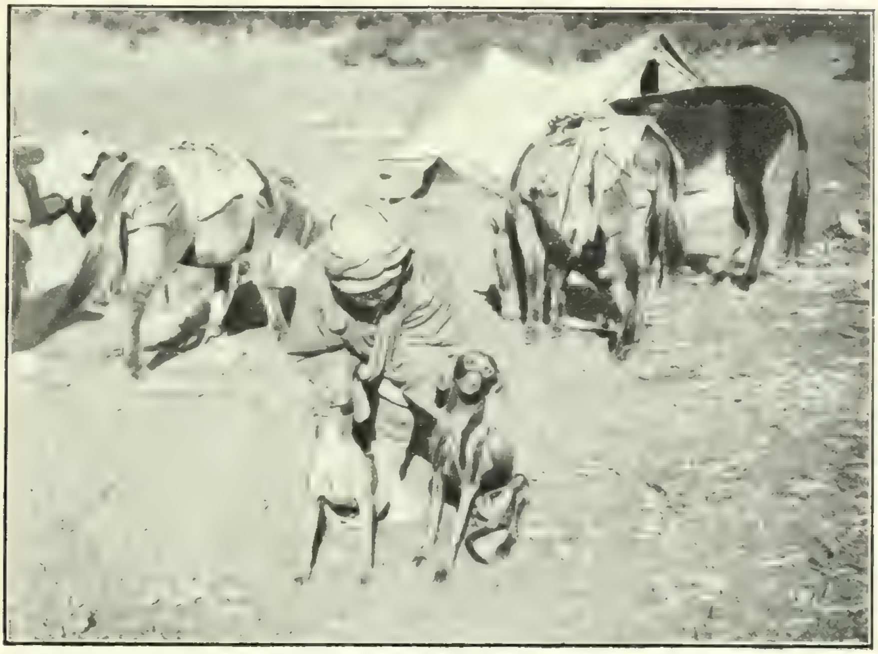
Le matin du 21, on ferre les chevaux. Ils en avaient besoin depuis longtemps, mais nous n'avions plus de fers. A Djron, par bonheur, se trouve un forgeron. Mon cheval blanc du Tchraker lama, qui a les pieds larges, est le plus difficile à ferrer. On ferre à froid et le fer doit être déjà à la mesure. Ce cheval des prairies n'était pas né pour les chemins râpeux de la montagne. Il marchait sur ses sabots, affreusement usés, qui diminuaient au point de n'être plus que des semelles. Depuis un mois il ne porte rien et suit, inutile, cherchant le sol mou en dehors du sentier, s'égarant, boitil-

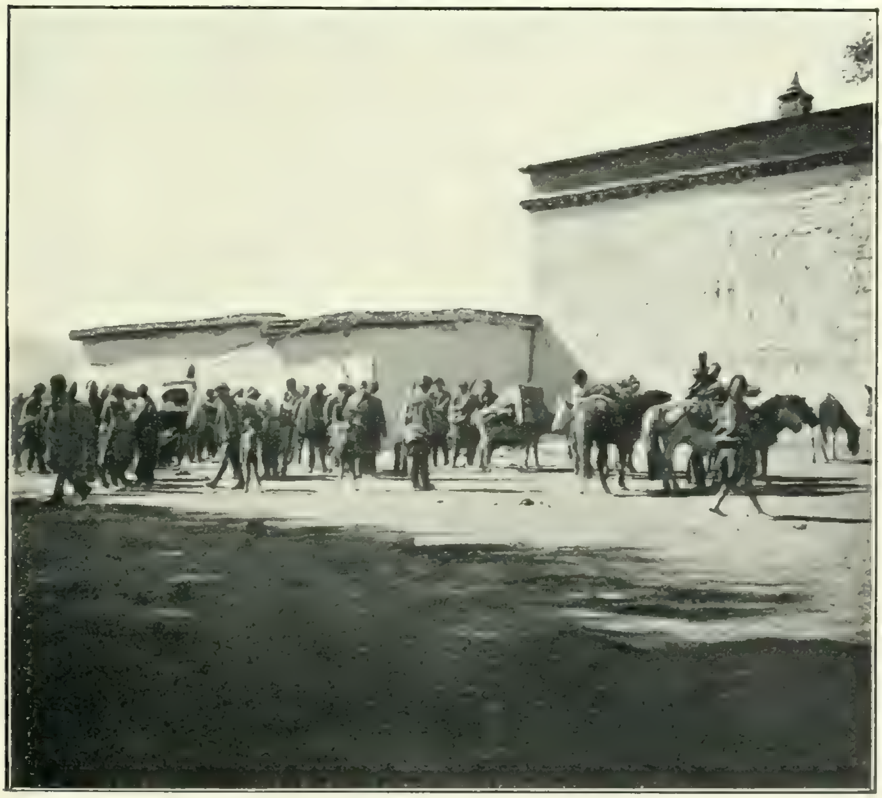
lant, butant, et c'est une pitié que de le voir souffrir ainsi.

Nous franchissons la rivière de Kiangka qui se jette dans le Fleuve Bleu au milieu des gorges inhabitées. La terre mince qui recouvre par endroits cette contrée de pierre ne porte que des arbustes, les uns de bois noir à feuilles rouges, d'autres de bois rouge, vrais buissons de corail, à feuilles émeraude.

Nous passons la nuit dans une maison solitaire où l'on accède par un pont-levis. Le pays d'alentour est complètement aride et nu.

Peuguin profite de l'absence d'Adjroup pour me questionner sur la France, la mer, les navires et vérifier les contes incroyables d'Adjroup. Il est convaincu que je sais toutes choses et me demande où est le Dragon, si je connais l'avenir, si on peut de France aller aux Enfers.





MES CHIENS.

DÉPART DU TSÉOU.

VII

Pendant quatre jours encore, nous cheminons dans la vallée du Kin-tcha-Kiang après avoir contourné les montagnes qui surplombent le fleuve. Route épuisante et tragique dont chaque pas est un effort et un danger. Mes gens du Nord n'en ont jamais vu de pareilles. C'est aussi le pays du vent incessant, inexorable, encore plus pénible et plus odieux que les pierres hostiles du chemin.

Maintenant que nous sommes au Yunnan, nous allons très lentement. Comme les navires qui ralentissent à l'approche de la terre pour rentrer sûrement au port, nous tâtonnons, cherchons notre voie. Le point à atteindre est le pont de corde de Mapatin, sur le Mékong, en évitant Atentze. Mon itinéraire, tracé chaque jour sur la carte, n'est pas d'un grand secours, tant la carte est incertaine. Il faut nous fier aux renseignements des oulags. Les uns disent Atentze à deux jours, d'autres à sept. Notre amour européen de la précision se révolte devant des réponses aussi insouciantes. Pendant toute une semaine, le mois dernier, nous avons été à deux jours de Conkaling. Les deux jours écoulés, on était encore à deux jours, et ainsi trois fois.

Sur cette rive, le Yunnan s'allonge entre le Kintcha et le Mékong. Si j'étais venu par le Yunnan, les autorités, comme jadis, eussent été partout prévenues. Il fallait changer de province. En passant ainsi d'une province à l'autre, tout près de la frontière du Tibet interdit, j'arrive à l'improviste. Les frontières des provinces, en Chine, sont des cloisons étanches.

L'officier et les cinq soldats ne savent pas où je les mène. Pour moi, je suis fort embarrassé de leur personne. Ils me suivent depuis quinze jours, le temps qu'ils pensaient mettre pour aller à Atentze et revenir à Sam pil ling. Ils campent contre leur gré avec une de mes tentes que je leur ai donnée. Le premier jour, l'officier, très poli, se déclara enchanté. Maintenant, lui et ses hommes sont un peu nerveux. La façon de voyager que je leur impose complique les relais et leurs moyens de subsistance. Ils devaient se nourrir chez l'habitant et voilà qu'il leur faut se ravitailler, faire la cuisine en plein air avec du matériel que mes gens leur prêtent. Aucun d'eux ne parle tibétain. Ils sont les premiers Chinois à parcourir cette route infernale. Mais comme le démon de l'exploration ne les possède pas, ils m'en sont peu reconnaissants.

25 octobre. — Au village de Laragon que nous aurions dû atteindre hier au soir, les soldats changent de chevaux et de porteurs. La population, qui nous attend depuis la veille, est très surexcitée.

Le passage d'un étranger accompagné d'un mandarin militaire est un événement. Ils sont tous assemblés sur la place, un petit espace, simple élargissement de la route où nous faisons la halte. Le maire, un brave homme de maire, exhorte son troupeau au calme. Tout le monde parle à la fois; les femmes ne tiennent pas en place. Elles sont jolies ici et élancées; elles ont des visages riants d'enfants heureux et des dents grandes et fraîches comme des amandes. Leur jupe est faite de bandes de peau et de drap alternées: en bas, une frange en poils de chèvre, une large ceinture rouge et une camisole sans manches, laissant les beaux bras nus. La jupe, fendue devant, donne à leur marche une touchante impudeur.

La contrée est chaude, les hommes sont presque nus. La tchouba des jeunes gens se réduit à une tunique. Ces Tibétains n'ont pas la saleté grasse des nomades du Nord. Leur peau ne luit pas ; ils vivent moins dans le beurre. Ils n'ont guère comme bestiaux que des chèvres et se nourrissent uniquement du produit de leurs petits champs en escalier : du millet, du sarrasin, des noix. On ne voit plus de cavaliers ni de chevaux : un ou deux par village, et c'est un luxe inutile. Un pays aussi escarpé n'en a que faire.

Ces gens ont tous l'air de la même famille; cela doit-être : dans les coins isolés, tout le monde est cousin.

Si nous étions arrivés hier soir, la surprise les eût saisis, eût fermé leurs visages. Par hasard, ils

étaient prévenus quelques heures à l'avance et ils sont redevenus eux-mêmes, des villageois comme ceux de partout, plus gais peut-être, plus ouverts et un peu enfants.

Bien avant la nuit, nous sommes à Bouty, une grande agglomération, avec un poste de cinquante soldats Yunnanais et un petit mandarin. Nous quittons la vallée pour entrer dans la montagne. J'aurais voulu passer, mais nous ne pourrions atteindre ce soir aucun emplacement de campement.

Nous sommes à peine arrivés que le mandarin vient me voir. Ses satellites, de grands soldats joufflus du Yunnan, ont la veste rouge et le large chapeau chinois sur leur turban, non pas cet affreux canotier des troupes modernes. Mes Seutchouennais et eux se regardent d'abord comme font les chiens de races différentes ; puis ils se parlent et ne se comprennent pas.

Le tson-ie, ce que je craignais, pose à son collègue une multitude de questions sur le pays, Atentze, la route. Il sait maintenant qu'il ne reste que deux étapes; et mon rendez-vous avec Adjroup, à Don, est dans quatre jours. J'en gagne un en acceptant l'offre du mandarin de me reposer le lendemain. Nous irons tous les trois voir de loin la lamaserie de Louzon, dont nous avons fait le tour en neuf jours. Il faut une heure de cheval en descendant la route du fleuve.

Le mandarin, dont la mission est d'empêcher les lamas de Louzon de faire des incursions hors

de leur territoire, n'a jamais eu, depuis deux ans qu'il est ici, la curiosité d'aller voir le repaire de ses ennemis.

26 octobre. — Quand nous mettons pied à terre, la route nous a montés assez haut, au sommet de la gorge, où commencent les premiers sapins de la forêt. La lamaserie est en face, sur l'autre rive, reculée dans la montagne et séparée de nous par dix kilomètres de vide.

Avec la jumelle nous en discernons les détails. Les deux Chinois déclarent que la prise en sera facile : elle n'est pas murée, sa position inclinée est pareille à celle de Sam pil ling ; on l'assoiffera en coupant l'eau au-dessus. Le mandarin ne cesse de répéter : « Fang-tze to, fang-tze to! » « Que de maisons ! » Quand les Chinois songeront à faire le siège de Louzon, on devra les premiers renseignements à ma jumelle.

Voilà le dernier retranchement des révoltés dans la région des marches. Alentour, le pays est conquis. Nous sommes ici entre le Tibet et eux ; ils sont cernés. Malheur aux Chinois qui tombent entre leurs mains. Les ours pris au piège mordent avec rage tout ce qu'on leur présente, même le fer rougi des épieux.

Et dire qu'à Tséou, j'ai eu la pensée, l'atroce pensée, de livrer mes soldats aux lamas de Louzon, pour du même coup me débarrasser d'eux et obtenir de passer. Après tout, si je m'étais avancé jusqu'à ce que les lamas m'arrêtassent, et si je

leur avais dit : « Je suis un voyageur étranger à vos luttes; mes sympathies vont à vous plutôt qu'aux Chinois. Les soldats qui m'accompagnent me sont imposés et entravent mon voyage, nous ne sommes pas solidaires. Laissez-moi passer, désarmé, par votre territoire qui abrège ma route. Quant aux soldats, renvoyez-les ou faites-en ce que vous voudrez; je ne les connais pas. » Et si les lamas s'en étant emparés les avaient sciés entre des planches, en serais-je responsable? L'exploration est un peu comme la guerre, il faut en accepter les exigences ou rester chez soi. Dans quelques semaines, je serai arrêté à cause de mes soldats. Je devrai l'échec final de mon voyage au sentiment faux de ma responsabilité à leur égard.

A trois jours d'ici, en descendant le fleuve, on arrive à la lamaserie de Tong tchou ling où, lors de l'investissement d'Atentze, cinquante soldats chinois furent massacrés pendant leur sommeil et leur mandarin écorché vif. On retrouva plus tard la peau du malheureux mandarin, que les lamas avaient empaillée et suspendue aux poutres de leur temple. Elle fut expédiée au vice-roi du Yunnan comme pièce à conviction.

Tous les mois, presque toutes les semaines, nous changeons de pays. Les aspects sont autres, les hommes et les coutumes aussi. La fin de chaque traversée laisse la mélancolie de ce qu'on ne reverra plus. Notre façon de voyager, de camper, diffère, et met dans le souvenir de chaque

contrée la sensation physique d'une autre manière de vivre.

Depuis Sam pil ling, nous campons dans les champs à proximité des villages, sous quelque grand noyer. Ce n'est plus la solitude du Nyarong. Maintenant il y a beaucoup de monde autour de nos feux, du mouvement autour de nos tentes, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il y a les soldats et leur tente brune, et ma grande tente, toute blanche sous la lune, avec ses dragons brodés qui ondulent dans le vent.

Il me semble avoir toujours vécu ainsi, et je voudrais que cela durât toujours; je voudrais que le monde inconnu fût sans limites et que chaque jour de nombreuses années, les dragons de ma tente pussent se cabrer dans l'air d'un pays nouveau. Voyager ainsi, c'est vivre doublement; s'arrêter, demeurer, c'est mourir à demi. Autrefois, les voyages étaient longs; celui de Marco Polo dura vingt-sept ans : la belle époque! Que sont aujourd'hui nos petits voyages d'une ou deux années? Bientôt il ne restera rien à découvrir sur la terre; il n'y aura plus d'explorateurs; ce mot ne s'emploiera plus qu'au figuré.

A travers ma tente légère, j'entends les villageois questionner mes caravaniers. On demande qui je suis, d'où je viens, et quel est le pays où les hommes sont si grands. Ils viennent jusqu'à ma porte de toile et, par leurs beaux regards qui me suivent, plus clairs que des paroles, je les entends se demander encore : pourquoi est-il venu dans nos

montagnes, suivi de soldats, de serviteurs, de bagages et de meubles; que peut-il écrire ainsi longuement sous sa tente, et que voit-il dans le ciel quand, la nuit venue, avec des instruments polis comme de grands bijoux, il considère les étoiles? Si je leur adresse la parole, ils sont saisis de crainte, car ils en concluent que « je sais toutes les langues sans les avoir apprises ».

Le 27, nous partons de Bouty. Le mandarin voulait me donner de ses soldats. Il insistait et je refusais obstinément, au risque d'éveiller ses soupçons. Ses hommes connaissent tous les chemins, ils verraient demain, en changeant de route, que je ne vais pas à Atentze. Le Shia-ta-lao-ie, mandarin de cette ville, une vieille connaissance, serait vite prévenu. Nous sommes si près du danger, demain nous le frôlerons tellement, que la tentative me paraît insensée.

Le lendemain, nous prenons l'autre route, déserte, qui nous mènera directement à Don et au pont de Mapatin. Le tson-ie s'aperçoit qu'elle ne répond pas à la description qu'on lui a faite et il s'informe. On lui répond que c'est un raccourci.

A midi, nous passons dans le bassin du Mékong. Le col est à 5,000 mètres, aigu, en lame de couteau. Devant nous, à la place des nuages, je revois le Dokerla immense et éblouissant, Kaoua Kerbo, le cavalier de neige, mythe incompréhensible, vieux comme la montagne même, objet d'adoration mystique que figurent ces glaciers grandioses

dans le ciel et un chevalier cuirassé de blanc sur les autels.

Me voilà revenu au Tibet des légendes. Plus de vastes pâturages, d'innombrables troupeaux, plus de grandes caravanes, plus de beaux cavaliers sur les prairies infinies. Mais des pèlerins à pied, au long des vallées profondes et boisées. Plus de grands monastères aux toits d'or flambant dans l'air sec et le soleil. Mais des retraites d'ermites sous le feuillage humide et parfumé. Là-bas, le voyage tient de l'émigration; ici, du pèlerinage. Les feux des camps sentaient l'argol, à présent ils sentent l'encens et le santal.

Les Tibétains du Nord sont moins religieux. Les grandes lamaseries sont chargées de satisfaire le ciel et le peuple peut penser à autre chose. Dans le Sud, le chef de famille est prêtre; à l'aurore et à la tombée du jour, il allume dans le four à parfum, sur la plus haute terrasse de sa maison, des feuillages odorants. Dans le Sud seulement, on voit ce faisceau sublime de fumées blanches s'élever de tout un village, de toute une ville, avec le chant profond des *mani*.

Après les pentes abruptes du col, nous trouvons des mamelons d'herbe jaune crème avec un semis régulier d'arbustes rouges. La nature, au Tibet, se moque des usages qu'elle observe dans le reste du monde. Elle fait du jardinage et de la symétrie, sans tenir aucun compte des idées reçues par les hommes sur ses couleurs. Il est vrai que pour

convenir aux Tibétains, elle ne pouvait être banale.

Ensuite, c'est la forêt, un nouveau genre de forêt, des fûts hauts et droits, colonnes légères soutenant un plafond de verdure. Dans la pénombre le sous-bois est charmant, que l'automne teinte en rouge de soleil couchant. De chaque branche pendent des voiles de gaze vert pâle; une sorte d'acacia vaporeux couleur de fraise écrasée empanache l'air de ses palmes ; et les rhododendrons projettent un peu partout les étoiles de leurs feuilles roulées. C'est de la végétation en forme de jeux d'eau et de feu d'artifice.

Je suis encore en avance d'un jour. Nous campons à mi-mont sous bois et restons le lendemain. Les soldats, impatients d'arriver, n'y comprennent rien. J'envoie Peuguin, le soir même, à la rencontre d'Adjroup et attends anxieusement toute la journée du 29. Nous dominons la vallée du torrent de Don qui se jette dans le Mékong à Mapatin. De l'intérieur de ma tente, j'aperçois et surveille la route sur le versant opposé, au fond de l'abîme. La nuit tombe ; je n'ai vu personne passer. Enfin, très tard, Nondia vient me dire qu'ils arrivent. On entend les clochettes de leurs mules; puis une torche luit dans le feuillage.

Adjroup a amené son beau-frère, Até, et un esclave. Tout de suite il m'annonce que Shia-ta-lao-ie n'est pas à Atentze; qu'il n'y a plus un mandarin. Ils sont partis en guerre, avec trois cent cinquante soldats, contre les sauvages Lissous, pour les châtier du meurtre de deux Européens. Je me

rappelle, en effet (lors de mon passage à Yunnan Sen, la nouvelle venait d'arriver), que deux explorateurs allemands avaient été massacrés sur la Salouen. Heureuse répercussion de l'infortune de deux voyageurs sur le voyage d'un autre!

Adjroup m'apprend aussi que M. Perronne est à Atentze. M. Perronne, un Français, est déjà venu plusieurs fois pour acheter le musc directement aux Tibétains. Il est en relations avec des chefs et de gros propriétaires de l'intérieur. S'il voulait, il pénétrerait facilement au Tibet interdit. Missionnaire, commerçant ou voyageur, on n'a guère vu que des Français dans cette région frontière. La France ne se doute pas qu'elle est ainsi connue. La langue tibétaine a des mots pour dire Inde, Chine, Angleterre et Russie, peuples limitrophes; elle en a un autre pour dire France, et c'est tout.

Il y a même deux mots pour dire France, l'un respectueux, Pharansi, et l'autre vulgaire, Yamrin. Quand on me parle, on se sert du premier et moi, par politesse, je dis le second.

Après quelques heures de sommeil, nous repartons pour Mapatin au lever du soleil. Je comptais faire ce trajet de nuit. Heureusement nous n'avons plus besoin de nous cacher.

Nous arrivons à Don. Je suis ici sur mon itinéraire de 1907. Des Tibétains de Patong et de Tsekou, amenés par Adjroup, viennent au-devant de moi, les mains tendues, la natte déroulée, sou-

riants, sympathiques, bien hirsutes et bien sales. C'est pour moi une grande joie de les retrouver. Voici Tseonsenan, le frère d'Adjroup, que j'ai peine à reconnaître. Il a été malade, près de mourir, et ses cheveux sont coupés. Voici, Alla que j'avais laissé malade aussi à Tengyueh, puis Angu, Chagdeur, Agnia, Thomé, Ammah. Ils sont dix; tous ne feront pas partie de la caravane. Plusieurs, pensant que j'allais à Lha-sa, ont voulu seulement me revoir.

On reste la journée à Don et on y passera la nuit. J'ai à renvoyer Peuguin qui me quitte ici et rentre à Yerkalo; on expédie à Tsedjron les bagages inutiles et l'on refait les charges. Le camp est superbe ce soir, il a un air de fête. Seuls les soldats font groupe à part et causent de toutes ces choses qu'ils n'attendaient pas. On ne leur dit rien encore. Demain, ils verront bien.

Quand nous partons le lendemain, laissant encore à gauche la route d'Atentze, je fais dire au tson-ie que les mandarins étant absents, je n'ai rien de mieux à faire que de me promener en attendant leur retour. Je le laisse libre de me quitter. Il répond que sa consigne est de me remettre entre les mains d'autorités provinciales qui peuvent seules le renvoyer, sans quoi on lui couperait la tête; qu'il ne peut pas m'arrêter et qu'il doit me suivre. C'est Laolou qui nous sert d'interprète. Comme il est au courant de mes projets et cause souvent avec les soldats, je lui interdis de répondre à leurs questions. Jusqu'à ce

que la frontière soit passée, ils seront en quarantaine. Ici, ils pourraient encore faire quelque chose; après, je les tiendrai. Dans le Tibet inconnu ils dépendront de nous seuls, comme du commandant les passagers en pleine mer.

Adjroup pensant que nous allons courir quelques risques, me fait écrire au P. Monbeig pour que l'argent que je lui dois (la récompense) soit versé à son frère en cas de mort de nous deux. Il me demande que sa responsabilité soit dégagée si je disparaissais seul. Cela fait, il est rassuré et ne craint plus rien.

Je reconnais chaque tournant de mon ancienne route que nous 'suivons pendant deux jours, les falaises droites et rapprochées entre lesquelles on chemine. Des nuages bas, cotonneux, descendent sur la gorge et la ferment comme un couvercle de tombeau.

A midi nous arrivons au Mékong, dont le passage est pour moi un coup de dés, le Rubicon du voyageur étranger, au delà duquel il faut réussir.





Boucle du Tsarkhio.

Levée de camp.

CHAPITRE IV

VERS NÉPÉMAKÖ, LA TERRE PROMISE SOURCE DE L'IRRAWADY

I

Le tson-ie interroge un colporteur chinois que nous avons croisé. Celui-ci répond : « Ici est le Yunnan ; en face est le Sitsan. » Ce n'est pas exact, la frontière suit la crête des montagnes. Mais le tson-ie voit maintement qu'il est joué, que je le mène en pays ennemi, et il a un geste de colère. Il voit aussi ce qu'est le pont de corde, une corde unique qu'on ne peut passer sans agrès et sans aide ; il ne tiendrait qu'à nous de le laisser avec ses hommes sur cette rive. Eux-mêmes regardent avec étonnement et inquiétude cette longue corde que le vent balance au-dessus de l'abîme et dont on ne voit pas le bout : tout ce qui désormais les reliera à la Chine.

Ils se trouvent avec moi dans une situation un peu extraordinaire, un peu inextricable. Elle était

encore plus terrible que je ne pensais; je ne l'ai su que deux jours plus tard. Ils jeûnaient déjà depuis vingt-quatre heures; leurs ressources étaient épuisées et le tson-ie, par fierté, n'osait me l'avouer. Pendant le passage du pont, deux soldats, dans leur exaspération, se sont battus à coups de crosse de fusil, et l'une d'elles, en frappant le rocher, a volé en éclats.

C'est assez émouvant, après trois années, de retrouver les mêmes choses au fond de contrées si lointaines. Voici le petit temple au bout du pont, sur l'autre rive, où je m'étais reposé, et voici le tigre peint sur sa porte.

Après le passage du fleuve nous campons près de là, dans les champs de Horetrika. Le passage a été rapide. Nous avions une grande quantité de *ouatas*, les poulies à passer les ponts de corde. Je recommande à Adjroup d'en emporter au moins cinq, pour que plus tard, devant d'autres fleuves, nous soyons indépendants des riverains.

Adjroup a embauché pour mon service particulier Chagdeur, un jeune homme de Patong resté enfant malgré ses vingt ans. Il a une figure de poupée japonaise, des membres grêles dont on cherche la place parmi les plis amples de sa tchouba de laine. Il me sert avec force salutations et tirements de langue, une langue rose vif de jeune animal, et sort de ma tente à reculons.

Les autres n'ont pas d'attributions spéciales. Ils sont là pour faire nombre et en imposer un peu

dans les milieux peut-être hostiles où nous allons passer. Ce sont Alla, ancien esclave d'Adjroup, Ammah, une tête sauvage et énergique, Angu et Hala.

Lin fait toujours ma cuisine. Elle est tellement exécrable que bientôt, dans l'impossibilité d'obtenir le bon, je voudrais au moins varier le mauvais. Tous mes hommes seront cuisiniers à tour de rôle et à tour de rôle pâtiront de ma mauvaise humeur. Cette fonction sera leur terreur, et comme chaque nouveau promu consultera toujours la science de Lin, je ne changerai que de cuisinier, mais pas de régime. Il faut dire que sur les plateaux, les légumes ne cuisent pas à cause de la dépression de l'air, et ne gagnent au contact du feu que le goût de fumée; le pain sans levain n'a jamais le temps de cuire, il est aigre, lourd et pâteux. La mauvaise cuisine est peut-être ce qui vient le plus vite à bout des voyageurs.

Le premier novembre, nous partons. A Méréchu où nous faisons la halte de midi, des pèlerins du Pomi ou Poyul nous croisent dans la rue étroite. Ils ont des chèvres comme animaux de bât, chacune portant deux petits sacs fixés à une sangle. Même pour les Tibétains, le Pomi est un pays redoutable et mystérieux. Très peu se vantent d'y avoir été. Ses habitants ne sont qu'à demi tibétains. Je ne saurais définir par quoi, extérieurement, ils se singularisent. Mais depuis que j'ai vu ceux-là, je reconnais les Poyulais.

A Méréchu nous rencontrons la première résistance. Les habitants, franchement hostiles, ne veulent pas nous donner des oulags. Ils insultent les soldats et ne cèdent que devant la menace des fusils. Ils m'ont reconnu, sans doute; jamais étranger autre que moi n'est allé chez eux. Il leur en a cuit probablement de m'avoir laissé passer autrefois; Méréchu, comme village frontière, est responsable. Il est du reste réputé par toute la vallée pour son inhospitalité.

Ce Mékong étroit est une rue. Sur une longueur de cent kilomètres, tout le monde se connaît. Le voisin le plus proche est à un demi-jour de marche; pour aller à deux maisons, à deux villages au delà, on fait un voyage et on couche les uns chez les autres.

Nous nous arrêtons pour la nuit près d'une cabane dans la montagne, sur un emplacement exigu de campement où les pèlerins du Dokerla ont fini par accumuler un épais lit de cendres. Les animaux débâtés se roulent aussitôt dedans, soulevant un nuage suffocant de poussière. Comme je crains les puces de ces lieux fréquentés, Adjroup relève sa manche et plonge sa main dans la cendre. « S'il y avait des puces, dit-il, mon bras en serait aussitôt recouvert. » Cela donne une idée de ce que sont les campements à puces. Du reste, on ne pourrait camper ailleurs; tout est trop escarpé.

Au milieu de la nuit, je suis réveillé par des cris.

Les deux soldats qui s'étaient battus au pont de corde recommencent; cette fois, ils ont chargé leurs armes. Le tson-ie les sépare à temps et, le matin venu, il les punit de cinquante coups de bâton.

Le moins coupable d'abord, étendu sur le ventre, est frappé sur les cuisses. Il ne profère pas une plainte. Personne ne cause plus, on n'entend que les coups monotones et sonores, le bruit d'un tapis qu'on bat.

L'autre hurle dès les premiers coups. Le caporal ne frappant pas assez fort, le tson-ie lui a pris le bâton des mains et frappe sur la nuque. Il explique après, que, jugeant ce soldat dangereux, il avait essayé de le tuer pour s'en débarrasser. Tel est le système chinois. Il n'est pas de pays où la condamnation à mort régulière soit plus difficile à obtenir. Il faut l'aveu du coupable et le verdict de l'Empereur. Seulement, les usages remédient à la rigueur des rites. Pourvu qu'on sauve les apparences, la seule chose qui compte en Chine, il est admis qu'un patient peut toujours mourir à la torture ou sous les coups; c'est un accident [1]. Aussi dans les yamens, y a-t-il souvent quelque soldat habile qui sait faire mourir son homme en moins de vingt coups. Avec le même art, il peut en donner mille sans amener la mort. Alors le supplicié en a pour plusieurs mois à ne

1. Mes observations ne doivent pas être généralisées. Vraies dans les provinces reculées, elles sont peut-être fausses pour le reste de la Chine. L'unité chinoise n'est que théorique et les provinces ont souvent leurs coutumes autonomes.

pouvoir marcher, ni s'asseoir, ni se coucher sur le dos. Il reste dans la position du supplice, sur le ventre, jusqu'à guérison complète. Dans les sociétés secrètes de boxe on enseigne, dit-on, des méthodes empiriques pour tuer avec la main, sans frapper fort, en luttant ou même en jouant.

Pendant ce temps je suis resté dans ma tente et n'ai rien vu. Ce genre de curiosité, de ma part, aurait choqué tout le monde, Chinois et Tibétains. Du reste, je n'ai pas à jouer l'indifférence. La sensibilité s'émousse à voyager en Chine, ou plutôt la sensiblerie, car la vraie sensibilité, au contraire, s'affine à être constamment remuée, toujours à vif, au point de devenir douloureuse. Qu'importe les coups sur le dos d'un soldat et ses cris de douleur ! Seul l'archaïsme du châtiment émeut, et la vérité, la révolte, la beauté de ces cris dans la forêt sauvage.

Ensuite Laolou vient me trouver comme interprète du tson-ie et tenant son tie-tze, le placard rouge où sont inscrits son nom et son grade ; il se met à genoux. Je le relève avec empressement, parce qu'avec le tie-tze, c'est comme si le tson-ie lui-même était à genoux. Il explique que ces soldats sont mauvais, ils m'ont réveillé, un d'eux est dangereux, il a fallu les châtier et il demande que je ne sois pas irrité. Je réponds que le tson-ie est mandarin militaire et sait ce qu'il doit faire. La direction de ses soldats ne me regarde pas.

J'aime autant cependant qu'il n'ait pas tué son homme. Il n'aurait pas manqué au besoin de se

couvrir de mon autorité. Une aventure analogue est arrivée jadis à un missionnaire qui s'est laissé accuser. Averti par ce précédent, j'aurais attaqué le premier.

Nos oulags de Méréchu sont des femmes. Il est un peu humiliant pour les soldats roués de les avoir eu comme spectatrices. Ils sont reconnaissables à leur démarche raide. La route est dure justement, moins dure cependant qu'il y a deux ans. Il pleuvait alors et on marchait dans l'eau courante. Je reconnais des arbres, des rochers. Adjroup me montre l'espace où nous avions fait la halte, où il s'est couché, terrassé par la fièvre. Il semble que la contrée soit un peu mon domaine; je suis le seul étranger venu ici et personne n'y habite.

Il y aurait cependant des brigands, comme partout; ces brigands qu'on ne voit jamais! Par crainte des brigands et des Tibétains de Méréchu, le tson-ie a, paraît-il, veillé toute la nuit dernière. Ma tente étant adossée à une falaise à pic, il craignait qu'on ne fît choir dessus des quartiers de roc pour m'écraser. Le pauvre homme a vraiment, avec ses soldats et moi, bien du souci. Pendant deux jours, Adjroup les a fait manger sans rien me dire. Il est maintenant convenu que je les nourrirai. Je n'ai même pas la ressource, pour m'en débarrasser, de les laisser mourir de faim; ils prendraient de force dans les villages et soulèveraient la population contre moi.

Depuis plusieurs jours ils vont à pied, ne trou-

vant plus de chevaux. Ils ont une charge de mille cartouches qui, avec leurs couvertures, prend le seul mulet qu'ils aient trouvé. Je prête une monture au tson-ie. Mille cartouches! Pourquoi faire? Voilà bien l'exagération, l'enfantillage des Chinois modernes.

Nous arrivons au col. Son échancrure est bien, comme je me la rappelais, rouge d'un côté, verte de l'autre. On finit par douter de ses souvenirs, tant on en accumule sur des routes si longues.

Du versant opposé, on voit le Dokerla à gauche. En regard, le long du chemin, les pèlerins ont avec des pierres plates construit une multitude de niches où sont exposées des offrandes. Chagdeur, qui n'est pas dévot, dérobe et croque les noix et le beurre gelé. Pourtant, sur la crête du col hérissé de drapeaux à prières, il arracha un lambeau rouge pour le rapporter à sa mère.

Ce Chagdeur est un drôle d'enfant. Il a des manières niaises et puériles qui nous font rire. Sans être bête, il est au-dessous de son âge. Il marche à la tête de ma mule; chaque fois que celle-ci s'arrête pour souffler, il se retourne et me tire la langue, une langue d'autant plus fraîche que le visage est plus sale. Car Chagdeur est un miracle de saleté. Généralement les vieux Tibétains sont les plus sales, par la crasse accumulée d'un plus grand nombre d'années. Mais Chagdeur est précoce en la matière. C'est même sa seule précocité, il est plus sale que son âge.

Nous campons tard, le soir. Il n'y a plus d'eau où les oulags comptaient en trouver et on continue, menacés de marcher toute la nuit. Aussi, quand on s'arrête, personne ne voit, malgré les torches, une mule crevée dans les herbes, près de laquelle on dresse ma tente. On ne la sent pas non plus, car elle est gelée. Mais le matin, aux premiers rayons du soleil, pendant qu'on lève le camp, je dois aller me promener aux environs. De loin, je regarde travailler, sans hâte ni dégoût, ces hommes qui ne redoutent rien de la mort, pas même son odeur.

Je quitte mon ancienne route pour remonter le Tsarkhio, affluent de la Salouen. Je vois le col où je suis passé, de l'autre côté de la rivière. Mon cheval de selle y était mort de froid. On doit trouver encore ses os sur le bord du chemin. Je me croyais loin alors; et que d'efforts pour arriver jusque-là! Les Tibétains étaient pourtant moins hostiles qu'aujourd'hui. Je m'étais échappé fortuitement de la surveillance chinoise et n'avais pas les ressources suffisantes pour continuer. Cette fois je pourrais, matériellement, aller plusieurs mois. Mais l'avenir de notre troupe isolée en pays ennemi, en pleine guerre, est tellement noir de menaces! Où irons-nous et jusqu'où, quelle sera notre dernière aventure? C'est deux fois l'inconnu.

II

A Dialan où nous arrivons, le soir, un ancien marchand chinois qu'on n'attendait pas dans ces parages, vient raconter ses mésaventures au tson-ie. Il est de Tatsienlou. Là-bas, un Tibétain le séduisit par l'espoir de gains considérables et faciles à réaliser au Tibet, lui promit la main de sa fille et le fit voyager à cheval, en grand seigneur. Arrivé au Tsarong, le Tibétain, au lieu d'en faire son gendre, le vendit pour quatre-vingt-dix taëls. Revendu plusieurs fois, baissant toujours de prix, il est actuellement esclave à Dialan.

Le tson-ie, prudent et gêné, répond qu'il ne peut rien faire. Seuls mes Tibétains savourent la plaisanterie. L'histoire et l'effet varié qu'elle produit, symbolisent tout le caractère des deux races.

J'abandonne mon cheval blanc qui ne peut plus continuer; même ferrés de neuf, ses pieds ne se guérissent pas. Nous remontons le cours du Tsarkhio pendant deux jours et arrivons à Pétou. Le vent est tel que je consens à loger dans une maison près de la lamaserie. Pétou fut, au début de l'année, le rendez-vous des autorités du Sud et du Nord pour organiser la levée des soldats. La levée n'avait pas pleinement réussi, les Tsaronnais offrant de l'argent pour les frais de la guerre, mais répugnant à donner des hommes. Ils sont trop

près de la Chine pour se compromettre si ouvertement. La Chine victorieuse les annexerait par représailles.

Le vent passe en gémissant dans une rangée de peupliers centenaires qui borde la lamaserie. Le soleil fait flamber la chaux des grands bâtiments du temple, et les peupliers qui se balancent à grands coups, balaient les murs avec leur ombre. Les lamas ne se montrent pas. Ni bienveillants ni hostiles, incertains de mes intentions, ils restent neutres dans leur monastère.

Nous avons quelques renseignements. Tous les Tibétains sont partis pour Tsiamdo. Trois cents sont restés à Tchrayul, à quatre jours au Nord sur notre route. Adjroup pense que mon entrée au Tsarong est déjà connue à Tchrayul. En tout cas un courrier est parti de Pétou aussitôt notre arrivée, que l'on saura dans deux jours.

On nous dit qu'il n'existe pas de route vers l'Ouest avant Tchrayul. Même si les trois cents Tibétains en étaient partis, nous ne pourrions passer par cette ville. Elle est la capitale du Dzagon, où résident les chefs civils et religieux du pays; ils nous couperaient sûrement la route. Je prends alors le parti de gagner la Salouen.

Nondia et Laolou, apprenant qu'on va traverser encore un grand fleuve, sont découragés. Ils craignent de ne plus pouvoir retourner dans leur pays et me demandent leur congé. Je le leur refuse. Quand les soldats à qui j'ai fait passer le Fleuve Bleu et le Mékong, verront la Salouen, ils

seront aussi désespérés. Il faut absolument aller vite. J'achète d'autres mules pour être plus indépendant. Malgré cela il nous faudra encore des oulags, ce qui demande chaque jour beaucoup de temps. Nous sommes ainsi de vingt à vingt-cinq personnes, alors que j'avais rêvé de faire ce voyage avec deux ou trois hommes. Dans les régions habitées, les caravanes s'enflent et font boule de neige, sans qu'il soit possible, je ne sais pourquoi, de revenir au noyau primitif qui pourtant suffisait.

Tout le monde est anxieux. L'entrain des nouveaux venus à Don, est déjà tombé. En somme, on ne sait pas ce qui se passe. L'absence immédiate des troupes tibétaines est favorable; mais passer derrière elles est bien risqué. Si elles revenaient, victorieuses surtout, la retraite nous serait coupée; il ne me resterait qu'à tenter de sortir par les Indes, ou alors, pour mes soldats, pour moi, pour nous tous, ce serait la fin; nous serions engloutis dans quelque région inconnue. Quelle belle fin ce serait! Adjroup et ses compagnons n'ignorent pas que, derrière nous, les cols vont être bientôt fermés par les neiges, sauf quelques passes restant libres tous les hivers, où infailliblement les Tibétains nous rencontreront.

Notre seule chance est que les Tibétains soient vaincus (ils allaient l'être, en effet, au lendemain d'une première victoire à Tsiamdo, et nous n'en savions rien) ou qu'ils continuent à redouter la Chine, auquel cas nos soldats seraient utiles. Ainsi les lamas de Pétou, qui sont prudents, ont mis

en sûreté leurs richesses de l'autre côté de la rivière.

Ammah, que j'avais envoyé à Yerkalo pour acheter des fourrures, nous rejoint à Pétou. Il me rapporte une lettre du Père Tintet : « Un de « vos hommes arrive ici envoyé par Gumbo pour « réaliser quelques provisions. Aucun billet de « vous ne m'annonce votre présence à Pétou. « Aussi ai-je dit de garder le secret de votre « arrivée afin de ne point éveiller les soupçons du « Hien tajen de Poutine. Cependant, je crois de « mon devoir de vous avertir qu'au Tibet on lève « des soldats, on se battra certainement sous peu « vers Tchamouto [1] où l'armée d'un Intchou est « campée depuis tantôt deux mois... Je suis « convaincu que vous ne pouvez pas suivre la « route de Laça sans vous exposer à une mort « certaine, car le Tibet est en ébullition... Par « ailleurs, les Chinois sont bien capables aussi « de vous faire massacrer sous le couvert d'aven- « turiers. » Le P. Tintet ne prodigue pas les encouragements.

Une autre lettre du P. Genestier, apportée de Tsedjron par Adjroup, m'avait dit à peu près la même chose : que ma tentative était impossible, que les Tibétains reprenaient courage, et que les Chinois préparaient la retraite. Enfin! nous verrons!

Je connais le Père Tintet et suis touché de son émotion. Mais je sais qu'il a le pessimisme prompt et imagé. Yerkalo, sa résidence, est le point le

1. Nom chinois de Tsiamdo.

plus menacé et a été brûlée plusieurs fois. Je n'ai pu m'empêcher de sourire en lisant sa lettre, à la stupéfaction de Ammah à qui le P. Tintet en avait traduit et répété le contenu.

Ammah a rapporté des tchoubas pour les soldats et des pièces de drap. Chagdeur m'en demande une pour se faire un pantalon. Bien que maître à Patong, il est très pauvre. C'est même la misère extrême qui a prolongé son enfance jusque dans l'âge mûr; sa mère le laissait nu, qu'il était déjà grand. Il porte encore son premier pantalon, qu'au Tibet on confère dans une fête de famille. Il en restait si peu, de cette pauvre petite loque, que je lui accorde son drap. Il se met à l'ouvrage et le lendemain, il se montre fièrement dans un gros pantalon de laine rouge étoilée. « Quand ma mère me reverra ainsi, dit-il, les larmes tomberont de ses yeux. »

Il n'est qu'une taille et qu'une mesure pour les vêtements d'homme, au Tibet. Aussi le vêtement de chacun va-t-il à tout le monde. Il se prête comme une couverture, s'échange et se donne. La chemise que je vois aujourd'hui portée par Adjroup, sera demain sur le dos d'Ammah et reviendra à son possesseur habituel. Ce n'est pas très propre, mais c'est touchant. Ces échanges éphémères sont la marque d'une bonne camaraderie. Il en est de même des bottes, des pantalons, des chapeaux et des pipes.

Les Tibétains n'ont pas notre sentiment féroce de la propriété. Chez eux, elle affecte les choses

à l'individu sans les y attacher définitivement. Le vêtement d'ailleurs semble avoir conscience de sa liberté. N'étant jamais lavé ni raccommodé, il pourrit et se disloque sur son propriétaire et le quitte de lui-même, aussi naturellement que la feuille morte tombe. Les maisons sont ouvertes au voyageur qui passe. Il prend dans les champs et aux arbres, sans penser à abuser de ce droit. Lors du séjour d'Adjroup en France, j'avais un peu honte, en sa présence, de nos portes barricadées, de nos grilles à ronces et des murs hérissés de verre. On se méfie moins des voleurs en pays barbare.

Nous passons de l'autre côté du Tsarkhio par le pont de Pétou et revenons en arrière. Nous coupons un torrent sans vallée, que nous avions remarqué hier. Il sort de la montagne et coule en s'étalant sur son flanc. Les cascades sont rares au Tibet. On en compterait, je crois, plus en Suisse que dans toute l'Asie montagneuse.

Nous traversons trois fois le Tsarkhio qui fait deux boucles. De Lhadjrong où nous campons le 5 on voit, à mille mètres plus bas sur la rivière, un joli groupe de maisons blanches entourées d'arbres verts. Cela semble une villa gréco-romaine. Un grand lama, mort récemment, y résidait. Trente lamas pön-bos y demeurent, bien que les religieux de cette secte ne vivent pas habituellement en communauté. C'est là qu'Adjroup a vécu deux ans quand il était lama.

Après avoir suivi une moitié de la boucle du

Tsarkhio, nous passons à Ouabo où j'étais allé autrefois par un plus court chemin. De là, j'avais tourné au Sud pour faire le tour du Dokerla. Aujourd'hui nous continuerons vers l'Ouest. Nous faisons la halte méridienne à Ouabo, dans le bas du village, et le maire vient me voir. On est persuadé que je fais une reconnaissance pour le compte de la Chine. Cette croyance me fait encore craindre et respecter, mais plus loin, elle sera de plus en plus dangereuse.

En face de Ouabo, la boucle du Tsarkhio est étranglée, et, de l'autre côté de l'isthme, le village de Ondo lui fait pendant. La vallée est double, séparée dans sa longueur par une arête aiguë de rochers. Il nous faut deux heures pour traverser deux fois la rivière et, au milieu, cette muraille verticale de cinq cents mètres de haut; deux heures pour faire une demi-lieue! La terre n'a plus de plans horizontaux, on ne la voit que verticale, tellement elle est plissée, serrée entre les montagnes.

Ouabo et Ondo sont ennemis. Ils semblent s'être mis de part et d'autre de ce mur formidable pour ne pas se voir. Ils sont en procès depuis fort longtemps, au sujet d'un champ situé sur la séparation. Ouabo porta plainte devant Lha-sa et Ondo alla devant le Pomi, juridictions qui, faute d'entendre les deux parties, ne purent conclure. Ouabo finit par aller aussi devant le Pomi, et le procès n'est pas encore jugé.

Nous faisons une longue halte sur la crête. La

montée a été une escalade effroyable où ceux qui sont devant font rouler des pierres sur les autres et en reçoivent des injures. On s'arrête longtemps pour souffler et aussi parce qu'on ne se sent pas le courage de continuer. De l'autre côté, un gouffre morne de pierre couleur de scorie, semble un enfer éteint; à l'idée de descendre là-dedans, on se sent le cœur se friper d'angoisse. Je me penche et vois, tout au fond, des cubes de la même cendre que la montagne; c'est Ondo. Quels êtres ont pu autrefois se fixer là et fonder un village? Les Tibétains sont par trop à part des autres hommes. Ils n'habitent que les abîmes calcinés de soleil ou les plateaux gelés. Entre les deux, les forêts charmantes restent vierges. A peine y voit-on quelquefois à mi-mont, la maisonnette blanche d'un ermite, blottie dans le feuillage.

De là-haut, nous apercevons à la fois à gauche et à droite le Tsarkhio, qui semble être deux rivières différentes. Lin, qui a beaucoup voyagé, dit n'avoir jamais vu de pays si étrange. Les soldats, moins stoïques, pleurent sans rien dire.

La descente est plus épuisante que la montée. Il faut aussi s'arrêter souvent, parce que les jambes flageolent. Alors que tout le monde marche en silence, Laolou chante à pleine voix et sans repos. Je demande pourquoi. Adjroup répond : « C'est parce qu'il est triste. »

— Mais on chante quand on est joyeux!

— Les hommes d'ici chantent encore quand ils sont tristes. Quand les petits enfants pleurent, leurs

mères les consolent en chantant et en les caressant. Ainsi les hommes se chantent à eux-mêmes, quand ils ont envie de pleurer.

— Et pourquoi Laolou est-il triste?

— Il pense à sa patrie, et ne sait quand il la reverra.

— Ma patrie à moi est bien plus lointaine!

— Le Tarin n'est pas comme les autres hommes.

Et je me rappelle que lui aussi, Adjroup, s'étourdissait de chants, il y a trois ans, sur la route de Birmanie.

Adjroup a coutume de dire que je suis de pierre. Mais qui, de ma race, pourrait vivre à Ondo, au fond de ce cratère, sans être atteint de folie noire? Pour ceux qui vivent là, pourtant, c'est la patrie, ce qu'il y a de plus beau au monde, et ils périraient d'en être arrachés, ainsi que des herbes fragiles.

A Ondo, nous sommes d'abord mal reçus. Heureusement, dans la maison où nous entrons de force, un lama que je connais se trouve de passage. Nous nous étions rencontrés jadis sous le même toit, dans un village, et nous avions échangé des présents. Il est lama pön-bo, indépendant, sorte de séculier sans règle religieuse. Il boit beaucoup d'arack et vit dans un état d'ébriété légère et souriante.

Le tson-ie me demande à rester ici un jour pour acheter une peau de bœuf et faire faire à ses hommes des sandales. Leurs bottes sont usées depuis longtemps et ils vont, les pieds enveloppés

de lainages. Ils occupent la galerie intérieure de la maison et, à la lueur des torches, je les trouve tous en larmes. Ils sont affalés contre les colonnes et pleurent sans contrainte. Ils ont supplié leur tson-ie de les ramener en Chine. Les deux mauvaises têtes mêlent la menace à la plainte, et le tson-ie ne sait s'il pourra les tenir. Ils ne veulent plus reconnaître son autorité, parce qu'ils sont d'une autre compagnie que lui; ils n'ont promis obéissance qu'au capitaine qui les a recrutés.

Le pays impressionne ces Chinois. Ils voient avec angoisse les montagnes et les fleuves alternés s'accumuler derrière eux, les isoler de la Chine en pays ennemi. Et il leur faudra refranchir ces barrières formidables. A mesurer les distances par le temps de marche, il leur semble être très loin. Or, il faut trois jours, maintenant, pour le chemin qu'au Nyarong on faisait dans une seule journée.

Le tson-ie est tellement misérable que je consens à rester le lendemain. Nous nous transportons dans une maison plus commode. Les soldats se taillent des sandales dans une peau de bœuf et ont séché leurs larmes.

Le jour a été accablant. Le vent a tournoyé dans notre entonnoir de pierre, un vent toujours le même, prisonnier, lui aussi, des montagnes. Puis, le soir, il s'est soudain reposé au fond de sa cuve; et au moment de la prière, du faîte de chaque maison devenue un autel, les fumées blanches de thuya odorant sont montées toutes droites vers le ciel.

III

Le 8 novembre, nouvelle chaîne, et c'est la vallée de la Salouen, une rue de pierre, immense. Le vent est tel, qu'il arrache de la poussière aux roches, la lance aux quatre coins de l'espace et en obscurcit le soleil. On perd toute notion des distances dans ces immensités remplies de brume sèche. Nous sommes à mille mètres au dessus du fleuve ; sur le flanc de la chaîne opposée, qu'on dirait à portée de voix, des silhouettes sont visibles, petits cubes de pierre grise, pierre sur pierre et gris sur gris. Il paraît que ces dés à jouer sont des maisons, un village, à des lieues de nous. A la réflexion, on est pris de vertige.

Nous tombons à pic sur le village de Pabou, au bord du fleuve. Je n'approche plus des lieux habités, sans un peu d'angoisse. Comment sera-t-on reçu ? Sera-t-on arrêté là ? C'est dans un pays désert que je voudrais voyager avec mes gens dévoués.

Il se trouve que les habitants de Pabou ont été prévenus hier par un homme de Ondo. Donc pas de surprise, pas d'hostilité spontanée. Les hommes viennent même à ma rencontre sur le chemin et me conduisent à la maison des voyageurs.

Que de fragilité, que de caprice dans ces sentiments des Tibétains, avec lesquels je joue comme avec une substance dangereuse ! Avant-hier on me fermait toutes les portes ; aujourd'hui je trouve la confiance et l'empressement ; demain ce sera peut-être la catastrophe. Pourquoi ces différences ? Je les explique comme je peux, par la surprise, impression très vive que des influences légères font varier, non de force, mais de caractère : crainte, curiosité, colère ou joie. Il est un degré dangereux de la peur, chez l'homme et certains animaux : la peur menaçante. Seuls des voyageurs ont pu sentir ce malaise, le contre-coup sur eux de la peur qu'ils déterminent ; un isolement subit dans le silence général ; une sensation de vide autour de soi et en même temps du danger tout proche.

A Pabou, ce n'est pas le cas. Je ne sais quel sixième sens m'avertit que je suis en sûreté chez des hommes amis.

La maison des voyageurs où je suis est composée d'un sous-sol, un vestibule, une pièce et une terrasse, de quoi loger rigoureusement un lama ou un chef, sa suite et ses animaux. On n'en voyait pas de pareilles dans les marches conquises. C'est que nous sommes dans le district de Khionsong, principauté de Tsarong, province de Kham, royaume de Lha-sa, méticuleusement administrés. Quand les Chinois veulent remplacer les coutumes tibétaines par leur code, ils ne font qu'introduire du désordre. Ils disent le Tibet non administré parce que cette administration n'est pas la leur.

Le pont de corde est ici. Les habitants nous promettent leur concours pour demain. Cependant il court de mauvais bruits sur les populations de l'autre rive. Les soldats, toujours inquiets et aux écoutes, en saisissent quelque chose.

Le matin, quand tout est prêt pour le départ, ils se présentent à moi, le tson-ie en tête, et m'informent respectueusement qu'ils n'iront pas plus loin, qu'ils ne passeront pas le fleuve.

Adjroup m'explique pourquoi. Le maire, hier soir, s'adressant directement à eux, leur a fait comprendre qu'on attendait depuis quelque temps le nouveau gouverneur de Khionsong. Or, ce gouverneur vient d'arriver à Menkong, le chef-lieu, venant de Lha-sa avec l'ordre de lever des soldats. Aujourd'hui il est à Ouabo, derrière nous.

Adjroup lui-même est ébranlé. Il dit qu'un chef originaire du pays serait intimidé par le voisinage de la Chine. Mais un chef nouveau, fraîchement arrivé avec des instructions, fera certainement du zèle. Le Khionsong n'étant pas un fief héréditaire, Lha-sa y envoie tous les trois ans un nouveau chef. A la fin de leur triennat seulement, ils deviennent modérés.

Il m'apprend en outre que des troupes descendent de Songa-Khiou dzong, pour, à Menkong, se réunir à celles qu'on lève en ce moment et de là partiront pour Tsiamdo. Les Tibétains concentrent leurs forces de toutes provenances à Tsiamdo où aura lieu la lutte décisive. Ce ne sont plus des

provinces qui défendent séparément leur indépendance, mais tout le Tibet qui, par un suprême effort, veut barrer aux Chinois la route de Lha-sa.

Il est encore temps, dit Adjroup, de retourner en arrière. La route que je veux suivre tombe sur celle de Songa-Khioudzong. Les soldats Tibétains nous la fermeront. S'ils sont déjà passés, notre retour vers la Chine sera coupé. Et il ajoute : « Nous avons traversé le Nyarong qui, lui aussi, prenait les armes, nous avons passé les déserts sans voir les brigands, et maintenant, si notre chance a pris fin, il suffira d'une heure pour que tout soit perdu. »

Nondia et Laolou feront comme les soldats. Ils ne savent plus dans quel pays je les mène et veulent retourner.

Pour les soldats, je suis tranquille. Leur menace de m'abandonner n'est qu'un essai d'intimidation. Ils sont à ma merci, puisque sans ressources ; et puis, ils sont trop loin maintenant et n'oseraient plus repartir seuls. Je leur avais donné de l'argent pour retourner à Sam pil ling et ils s'en servaient pour me suivre. Ils croient seulement que je tiens à eux et savent peut-être que leurs fusils donnent confiance à mes Tibétains.

Je réponds au tson-ie, qui pleure à son tour, que leur départ me délivrera d'un grand souci, car le moment est proche où il ne me sera plus possible de les nourrir. Je regrette d'être resté un jour à Ondo pour qu'ils se fassent des sandales. Je n'ai besoin que de leurs fusils et pas d'eux qui ne

savent que pleurer. Qu'ils me laissent ces fusils, et à mon retour, je les ferai parvenir à Sam pil ling. Le tson-ie, dont cette offre ne froisse pas l'amour-propre, dit simplement que ces fusils appartiennent à l'Empereur; ils en sont dépositaires et responsables. Ainsi voilà ces guerriers modèles que mille Tibétains ne devaient pas effrayer et qui pleurent à la seule idée qu'il y a des ennemis quelque part.

En bas, les mules chargées attendent toujours avec des gens du village munis de *ouatas*, et qui semblent perplexes. Quand je suis descendu, Adjroup demande où nous allons, comme s'il ne savait pas que c'est au pont de corde. Il a un soupir résigné. Pour qu'il me pose cette dernière question, il faut tout de même qu'il craigne quelque chose.

Le pont est à deux cents mètres du village, où la gorge resserrée est pleine d'échos sonores. Les soldats nous accompagnent « pour aider »..... et avec leurs bagages. J'en étais sûr. Par prudence, je me fais passer le premier. De la sorte, il faudra bien que le reste suive. Aussitôt après on m'expédie Chagdeur, le complément de ma personne, qui porte ma jumelle, mon tabac, ma pipe. Chagdeur est une sorte de vide-poche.

Le village aide activement au passage et en une heure tout le monde, avec bêtes et bagages au complet, est déposé pêle-mêle parmi les rochers. Il faut l'habitude et la prestesse des Tibétains pour débrouiller ensuite ce désordre, car une partie des charges est défaite. Pour faire le poids

d'un ballot ils ont du prendre les éléments nécessaires çà et là; un ballot trop léger n'aurait pas l'élan suffisant pour atteindre l'autre bord. Je tremble chaque fois pour mes caisses, quand je les vois pendre au-dessus du vide par une simple courroie passée autour. Les Tibétains ignorent les poignées. Ils prennent les fardeaux à bras le corps et les attachent par le milieu sur les bâts ou sous les ponts de corde.

Les soldats, naturellement, ont suivi. Ils n'aiment pourtant pas cette voltige aérienne. Un d'eux surtout a tellement peur que, par ses contractions musculaires, il fait frein sur la corde et s'arrête au milieu. Alors, pris de vertige, il lâche tout et reste suspendu par les courroies. A Mapatin il avait fait de même, et les deux fois il a fallu qu'un Tibétain allât le chercher. Le sauvetage est intéressant. Le Tibétain se laisse glisser doucement jusqu'à l'homme en détresse, se l'attache à son propre corps et le monte à terre à la force des poignets.

Je pense avec soulagement que c'est là notre dernier fleuve, une catégorie d'obstacles que nous n'aurons plus.

Nous remontons la Salouen. Sur notre passage, deux villages viennent faire leur soumission. Ils me croient mandarin agissant pour la Chine. Tout le fait croire : le moment, l'officier qui m'accompagne et surtout la conviction que ce sont les étrangers qui font la guerre. Ce bruit est répandu par les Chinois. Ils savent qu'ils ne peuvent intimider beaucoup les Tibétains et se servent de nous

comme menace. Cela me fait jouer un rôle assez dangereux. Quand, plus loin, je n'inspirerai plus de crainte, je ne serai plus que l'ennemi.

Le village près duquel nous campons nous donne des oulags et du fourrage pour mes animaux. Mes mulets ont maigri dans ce pays aride et, le long de la route, ils mangent le bois des arbustes.

Des ménestrels arrivent à notre camp, humbles et circonspects. Ils s'arrêtent, courbés, à vingt pas de ma tente, épiant mon regard, me saluant des mains étendues et tirant la langue. Ils commencent à danser sur le champ rugueux, en grinçant de leurs violons grêles et en chantant des choses tristes qui sentent le lointain. Voilà des gens qui voyagent! Ils ont parcouru le Tibet en tous sens, en connaissent tous les châteaux et les citadelles, des points de repère qu'ils citent, échelonnés à des semaines de distance. A l'idée de les suivre, la nostalgie aiguë de tout ce qu'ils ont vu me fait fermer les yeux. Jamais je n'atteindrai, malgré les efforts et les luttes, où les a mené le hasard de leurs promenades insouciantes. Et pendant que, timides, ils me croient un personnage enviable et redoutable, moi j'envie à en pleurer, leur sort de mendiants qui errent sans contrainte.

10 novembre. — Depuis trois jours que nous remontons la Salouen, il fait une chaleur de 25 à

30 degrés. Nous sommes en novembre, à 2,000 mètres d'altitude, la plus basse probablement du Tibet. D'après les formules, en ce même point du continent, au niveau de la mer, il ferait 50 degrés. Sur le Mékong et le Fleuve Bleu, de 300 mètres seulement plus élevés, il fait déjà froid. Il suffirait donc que Nép émakö fût à 1,500 mètres d'altitude, pour que les Tibétains n'y pussent vivre.

Aujourd'hui encore, j'ai pensé ne pas aller plus loin. Au village de Kéri, on devait changer les oulags. Nous y sommes restés deux heures à discuter et j'ai dû laisser là des bagages qu'on ne pouvait plus transporter. Les Tibétains de Kéri avaient appris que les maires de Ouabo et Lhadjrong avaient été punis pour m'avoir laissé passer. Le nouveau gouverneur voulait leurs têtes, mais l'ancien, qui l'accompagnait, avait limité la peine à une amende.

De plus, ils n'ont personne pour prendre la responsabilité. Chaque village a dû envoyer son maire ou deux représentants à Menkong, pour recevoir les ordres du nouveau gouverneur. Les malheureux sont partagés entre deux alternatives : la menace immédiate de mes soldats et de ceux qu'ils semblent annoncer; la menace d'un châtiment s'ils ne m'arrêtent pas. Ils nous craignent et nous les craignons; la peur est souvent réciproque.

On ne sait pas les victimes que les voyageurs en pays interdit laissent derrière eux. Ils n'en savent rien eux-mêmes. Les maires de Lhadjrong et de Ouabo auraient pu avoir la tête coupée, moi n'en

rien savoir, et me rappelant leur accueil, aller sans méfiance vers l'orage qui s'accumulait devant moi. Plus j'entre dans l'intimité des Tibétains, plus me paraît effrayant l'inconnu dans lequel l'explorateur évolue, un bandeau sur les yeux. Que de choses se sont passées près de moi à mon premier voyage, qu'Adjroup m'a dites plus tard, petit à petit, dont je ne me serais jamais douté alors, et qui, rétrospectivement, m'ont fait peur.

Et dans tout cela rien que de naturel. Ne serions-nous pas indignés qu'un voyageur usât chez nous du sans-gêne dont nous trouvons tout simple d'user dans les pays que nous explorons? Nous entrons de force chez des gens qui nous prient très humblement de ne pas entrer. Notre volonté est plus forte que l'angoisse de malheureux qui jouent leur tête. Lorsqu'il nous arrive, par hasard, de nous faire tuer, ne l'avons-nous pas mérité?

IV

Nous allons quitter la Salouen, et, pendant plusieurs jours, nous ne verrons pas de villages. Cette route ne peut être que celle du pandit Krishna. Le voyage de Krishna au Tibet dura deux ans et fut plein d'aventures. Comme Indou, le déguisement lui était facile, il n'avait pas à se bronzer la peau au brou de noix. Son moulin à prière cachait des instruments de géodésie. Il fut pris cependant et vendu comme esclave. Il s'échappa et essaya de regagner les Indes par le Lohit, affluent du Bramapoutre, mais dut rebrousser chemin à Rima, arrêté par l'Himalaya, ses forêts impénétrables et ses populations sauvages. Il rentra au Tibet par la route où je suis et alla en Chine.

Je suppose qu'il est passé près de Népémakö encore insoupçonné. C'était en 1881. Krishna est le seul voyageur qui se soit aventuré dans le Tibet Sud à l'Est de Lha-sa, un Tibet tempéré, riche et peuplé, à en juger par ce que je commence à en voir.

Notre route s'élève au flanc même de la montagne. Le fleuve, au loin, devient sinueux, avec des îles de sable et de roche. Jusqu'à sa source inconnue, que de pays à découvrir ! Au point de

vue exploration, il serait plus intéressant de continuer, mais je suis hypnotisé par le mirage de la Terre promise et je m'enfonce vers l'Ouest. On me dit que, plus au Nord, à trois jours de Tchrayul, la gorge de la Salouen se resserre au sommet et qu'on peut l'enjamber. Une vieille femme qui conduisait une chèvre, dit la légende, et voulait passer, ordonna aux deux falaises de se rapprocher. D'où le nom de ce passage, *Gémorétchri*, falaise de la femme à la chèvre * .

11 novembre. — Dans deux jours nous serons sur le plateau. Le pays manque d'eau et nous en emportons. Les animaux n'ont pas bu depuis la halte d'hier; on les fait boire pour un jour. Adjroup aurait voulu, pour ne pas emporter d'eau, que tout le monde bût beaucoup et attendît jusqu'à demain soir.

Notre guide de Kéri est un drôle de petit homme adipeux et frétillant. Il donne des renseignements comiques sur son pays, se blague lui-même et remet un peu de gaîté dans ma bande.

Nous rencontrons des pasteurs qui changent de pâturage. Les femmes ont les tempes et le nez enduits d'une croûte noire pour les protéger du froid. La gomme délayée dont ils se servent fait aussi la teinture rouge ; la cire à cacheter tibétaine est un déchet de sa fabrication. Ces pasteurs n'ont jamais quitté leur versant de plateau et ne peuvent nous renseigner sur la route de Songa Khioudzong. Nous rencontrons aussi des gens qui viennent du Pomi. Pendant qu'on les questionne, ils me

regardent avec obstination et disent que je ferais mieux de ne pas aller au Pomi. Un étranger y est arrivé et a été jeté en prison. Les chefs du pays s'étant réunis en assemblée, les uns voulurent qu'on le tuât, le plus grand nombre qu'il fût mis en prison pour toujours. On n'a pu me donner aucune indication sur sa nationalité. Il n'est pas Tibétain, il n'est pas Chinois et personne n'entend son langage. Il est vêtu un peu comme moi, un peu comme les Chinois. Je dois être le seul Européen à voyager dans le Tibet en ce moment [1]. Cet homme ne peut être qu'un Indou, un sujet russe d'Asie ou un Japonais. Mes gens semblent impressionnés par cette histoire; ils n'en avaient vraiment pas besoin.

On frémit en songeant au sort de ce malheureux. Les prisons tibétaines sont des fosses profondes où le prisonnier est introduit, puis muré par la voûte. On laisse un regard, au sommet, par lequel on lui jette sa nourriture, des ordures et de l'eau. Il ne peut dormir qu'en s'étendant dans l'eau, condamné pour toujours à l'horrible sensation d'être mouillé. Un des Anglais qui accompagnèrent la colonne Younghusband à Lha-sa, m'a raconté qu'ils avaient retiré un vieillard d'une prison semblable. Il y pourrissait depuis plusieurs années; sa peau était devenue blanche et les larmes avaient creusé deux rigoles sur ses joues. Il faut être dur

1. Je l'étais en effet. Six mois plus tard je me suis informé à Shanghaï et à Pékin : aucun voyageur, depuis Brunhuber, Schmitz et Brooke, n'avait disparu.

à la douleur comme un Tibétain, pour résister à plusieurs hivers de ce supplice.

Le soir, nous sommes montés de 2,000 mètres, en pleine forêt, dans le froid et la neige. Notre guide nous annonce pour après-demain un col tellement froid qu'on ne peut le franchir s'il fait mauvais temps.

Le 12, nous cheminons sur une crête et descendons dans le ravin d'un affluent de la Salouen, pour ensuite le remonter jusqu'à sa source. A l'origine, ces routes tibétaines furent les pistes des bêtes sauvages qui vont boire. Des chasseurs les ont suivies, puis des marchands, et quand l'autorité décide la construction de routes, elle ne fait qu'élargir des sentiers primitifs. Adjroup me dit que de Patong au Loutze Kiang il n'y a qu'un *reda lam*, un chemin de bêtes sauvages. Il a suffit qu'un missionnaire s'établît au Loutze Kiang, et la piste devint route.

Le torrent que nous montons est en partie souterrain, et pour camper il nous faut aller jusqu'à sa source, à l'air libre. La montagne écroulée l'a recouvert, mettant par-dessus des plaines et des forêts. Le fond de la vallée est plat et monte insensiblement. Nous allons entre deux éboulements qui ont des lieues de long et mille mètres de haut. Puis la vallée se resserre, tandis que la roche de chaque côté noircit; nous marchons dans une avenue sombre, bordée de pierres sépulcrales.

Il fait bientôt si froid qu'on ne peut plus rester à

cheval. La forêt verte a disparu, il ne reste qu'une sorte de cyprès extraordinaires, gris, pelés et déchiquetés par le froid. Leurs branches sont coudées en forme de candélabres et celles du haut se rejoignent au-dessus de leurs têtes, ainsi que font des mains pour la prière. Ces arbres nus, comment sont-ils sortis de cette roche glacée? Ils sont des milliers, tous identiques, une forêt d'arbres pétrifiés, et tous, ils lèvent au ciel leurs bras désespérés; ils sont presque humains à force de souffrir.

A droite, derrière la crête noire, une cime blanche paraît, un pic de neige aigu. Et comme nous avançons, voici que derrière la crète gauche un autre pic blanc émerge doucement, l'image et le pendant du premier. Une même frayeur nous arrête. Il n'est point de symétrie dans la nature, et la rigueur de celle-ci, par trop monstrueuse, fait peur. Les deux versants de la vallée sont la réflexion l'un de l'autre. Des deux côtés, les roches qui surplombent dégouttent de glace blanche, comme coule la cire des cierges sur les herses noires des églises. Dans quel monde sommes-nous donc arrivés!

La vallée tourne un peu et en voici la fin. Un mur démesuré de roche noire et de glace la ferme devant nous. Nous campons, tout petits, au pied de la passe. On est surpris de trouver, dans ce champ de la mort, des cabanes en pierres plates, au ras du sol, que les pasteurs de l'été ont abandonnées. J'en prends une, mes gens une autre, les soldats une troisième. Ils s'y enferment, ils y font du feu, et bien qu'assis en rond côte à côte, ne se

voient pas dans la fumée. Dans ces huttes écrasées on ne peut se tenir debout. Du dehors, on les prendrait pour des tombes.

Malgré toutes mes fourrures, mes bas de peau d'agneau, mes bottes de peau de mouton, je me sens gelé. On ne peut toucher même des étoffes de laine avec la main nue. La nuit, j'entends les roches et les arbres lointains éclater de froid, et j'ai peur aussi de sentir éclater mes os; j'ai peur, si je m'endors, de ne plus m'éveiller. Le matin, les reliures des livres que j'ai posés sur ma table se sont déformées.

Voilà de la misère. Mes nombreux serviteurs, mes animaux, mes instruments coûteux, n'empêchent pas que je manque de foyer, de lit et de pain. Cette pauvreté serait effrayante dans nos villes où la misère est laide et sinistre. En voyage, elle est pittoresque comme dans un conte; on en jouit plus qu'on en souffre.

13 novembre. — Tous mes hommes, pour passer le col, se sont enveloppé le visage avec leurs turbans. Le vent est si fort et si froid qu'il étouffe et glace le voyageur haletant, qu'il peut même le tuer tout à coup. Ammah est renommé pour son endurance au froid. Il a vu plus d'une fois mourir ses compagnons. Un jour, l'un deux resta gelé plusieurs heures; il le sauva. Les Tibétains résistent à ces gels et dégels successifs.

En montant, j'ai vaguement conscience que je tombe dans l'inconnu en quittant le bassin de la

Salouen. Que vais-je trouver? un plateau ? le bassin de l'Irrawady ? le bassin du Bramapoutre? je ne me le demande pas; comme les Tibétains, je vis un peu dans un rêve. Sans critique, j'imagine déjà un horizon infini, des plaines, peut-être des lacs, des villes jusqu'à l'Himalaya lointain, jusqu'à l'Inde.

Non, quand nous atteignons le col, il n'y a rien de tout cela. Un horizon proche et haut, crénelé de montagnes. A nos pieds une vallée repart, semblable à celle que nous venons de quitter, peuplée d'une autre foule de cyprès en prière dont le geste nous implore. Là non plus, rien ne bouge; c'est un monde immobile et muet.

Le vent est trop froid sur ce col; on n'y peut demeurer. Je me raidis pour observer; mes hommes vont se mettre à l'abri, puis ils m'appellent. Je dois m'y reprendre à plusieurs fois pour faire deux visées, lire le baromètre et écrire quelques chiffres.

« S'il neigeait, dit Adjroup, nous aurions perdu du monde. »

Nous sommes au-dessus de 5,000 mètres. Le sol est en grès tout blanc, au grain très fin, que le froid a fait éclater en lamelles unies. On se croirait sur un tas de débris de porcelaine. A droite, un cirque s'ouvre et un glacier coule dans ses cannelures. En bas, il s'égoutte sous l'action du soleil et un mince filet d'eau entre dans la vallée. Le surlendemain, j'ai découvert que ce glacier était la source de l'Irrawady.

La descente est abrupte; mais après, toute la journée, jusqu'à la nuit, nous marchons rapidement

sur le sol plat, à 4,000 mètres d'altitude. Nous sommes sur un plateau. Ce nouveau pays s'appelle Djrougon, pays de pasteurs dépendant de Songa Khioudzong. Le filet d'eau est devenu ruisseau, puis rivière, quand nous nous arrêtons au premier village de pasteurs, devant une montagne de neige qui bouche la vallée. J'ai tant suivi et passé de torrents, que je ne me suis pas encore demandé où court celui-là.

Les pasteurs du Djrougon ne vivent pas sous la tente, mais dans des petits villages de pierre grise ou de bois, qu'ils abandonnent quand l'herbe a été tondue par leurs bêtes, et reprennent quand elle a repoussé. Nos voisins de ce soir sont intimidés ; nous les faisons asseoir autour de notre feu. Leurs tchoubas sont brunes, tissées en poil de chèvre, tandis que celles de mes gens sont en laine blanche. Dans le nord du Tibet, elles sont en drap rouge ou en peau.

Souvent, après dîner, je prends place dans le cercle de mes Tibétains. Ils ont rabattu leurs tchoubas sur les hanches et présentent leur torse nu à la flamme. Le vent peut être glacial qui souffle dans leur dos, mais le Tibétain se contente d'avoir un côté du corps chauffé.

C'est le bon moment de la journée. On m'installe un tapis à contre-vent pour que je ne reçoive pas la fumée. Et on cause, quelquefois très tard, en buvant le thé beurré. Le foyer est un monument compliqué, avec des profondeurs incandescentes

et des structures branlantes qui soutiennent, on ne sait comment, les marmites de cuivre. Les Tibétains sont des manieurs de feu incomparables. Les miens ont fait eux-mêmes un soufflet avec une peau de chèvre dont une patte emmanche un long bec de fer.

Le cercle des torses nus est seul éclairé dans la nuit noire. Il semble qu'on soit isolé au milieu de l'espace, loin de tout, comme une barque au milieu de la mer. C'est à ce moment que mes hommes se plaisent à raconter des histoires tantôt gaies, tantôt merveilleuses. Ils m'apprennent, ce soir, leurs surnoms : Adjroup s'appelle *Bil-go* « tête de grenouille », Chagdeur, *Zig-go* « tête de panthère », Ammah, *Ba-Khié*, « vêtements en loques », Angu, *Tsi-koa* « ventre ballonné », Alla, *Tu-tso* « tonsure sur le front ». On ne dit pas les surnoms dans l'intimité ou par plaisanterie, mais quand on est en colère et dans les querelles.

Les vrais noms, au contraire, sont pleins de noblesse et de gravité. Adjroup Gumbo veut dire « Protecteur de la perfection ». Chagdeur signifie « Qui tient le sceptre ». Moi, ils m'appellent quelquefois *Tarin*, un mot qu'ils ont, je crois, fabriqué : la première syllabe est chinoise et la seconde tibétaine; le tout veut dire « Grand et précieux ».

Le col de ce matin leur en rappelle d'autres terribles où il se passe des choses surnaturelles. Ils racontent la mort de ces deux Tibétains de Tsekou, sur la route de Péhalo, en 1907, alors que j'étais à

Batang. Ils étaient partis, trois chrétiens, « à l'ouverture de la montagne », après l'hiver, et se reposèrent sur le col du milieu, assis côte à côte. Ils allumèrent leurs pipes et, tout en fumant, perdirent connaissance. L'un d'eux, entraîné par son poids, roula sur la pente de neige quelques centaines de mètres. La secousse le réveilla. Il remonte, voit ses deux compagnons assis, les appelle, les touche; ils étaient morts. Il retourne à Tsekou annoncer le malheur. Le P. Monbeig fait chercher les deux cadavres et les enterre. A Pehalo, le P. Genestier s'étonnait qu'on ne fût pas encore venu de Tsekou et y envoie un nommé Anthony. Celui-ci arrive au col du milieu, s'entend appeler par des voix connues et ne voit personne. Il continue plein de crainte, mais les voix derrière lui l'accompagnent appelant : « Anthony ! » Il court, dévalant la montagne sur les glaciers rapides, puis sous la grande forêt. Les voix le poursuivent toujours : « Anthony! Anthony! » Il arrive grelottant d'épouvante à Tsekou. On lui apprend que ceux dont il a reconnu la voix sont morts sur le col. Anthony demeure effrayé, mais ne s'étonne plus.

Ainsi se passent nos soirées. On dort tard, on se réveille tard. Le plus souvent, on ne fait ainsi dans la journée qu'une étape, sans halte méridienne. Les Tibétains aimeraient mieux, pour eux et pour les animaux, un arrêt au milieu du jour. Ils me voient avec chagrin attendre que le soleil, dégagé des montagnes, ait chauffé ma tente, pour

quitter mes fourrures et procéder à une toilette minutieuse. J'ai entendu Adjroup dire une fois que je ne craignais ni les hommes ni la mort, mais seulement les puces, les mouches et la fumée. Ils ne manquent jamais, le moment de la halte arrivé, de me demander si je veux la faire. Presque toujours je refuse, forçant ainsi mes hommes fatigués et affamés, à marcher sans repos et à ne manger que le soir. Jamais sur leur visage, je n'ai pu surprendre une trace d'irritation ni de contrariété. Ma façon de voyager n'est assurément pas bonne ; je ne fais qu'abuser de la soumission de mon personnel pour prendre mes aises.

V

14 novembre. — Hier soir, les pasteurs nous avaient promis les oulags nécessaires. Ce matin ils reviennent causer, l'air embarrassé, en se grattant les cheveux. Ils ne sont pas seuls. Des cavaliers sont arrivés d'un pays voisin, d'autres repartent. Je comprends soudain que le jour des difficultés est venu. Hier soir, dès notre arrivée, un cavalier partait au galop dans la nuit tombante vers Songa Khioudzong, où nous sommes signalés. J'aurais dû me méfier. Nous étions signalés ici-même depuis quelques jours. Sans m'en douter, j'ai tout le temps été précédé de courriers, suivi et épié par une escorte invisible. On a reconnu nos ressources, pesé notre force, supputé le nombre de jours durant lequel nous et nos animaux pourrions nous suffire à nous-mêmes. Maintenant, sans doute, les Tibétains nous croient à leur merci.

Il n'y a pas de chef important dans le groupe qui est devant nous ; les gens ont ordre de barrer la route aux Chinois et aux étrangers. Ils sont plus suppliants que menaçants et m'offrent de l'argent et un cheval si je consens à prendre la route de Menkong. Si je n'accepte pas, ils reconnaissent ne

pas être de force à nous arrêter, et ils auront la tête coupée. Ceci est exposé simplement, en termes respectueux. Et c'est bien ce qui m'irrite ; je préférerais de l'hostilité, de la violence même. Mais devant la courtoisie on est désarmé. Je réserve ma réponse et nous partons.

La vallée tourne à gauche devant la montagne de neige. Le groupe de cavaliers suit à distance. Ils nous ont indiqué de descendre la vallée en passant par le village de Méro, où bifurquent la route du Dzayul sur laquelle nous sommes et celle de Songa Khioudzong. On gagne cette dernière, un peu avant Méro, par un raccourci que je prends. Nous traversons la rivière, nous franchissons une crête peu élevée du haut de laquelle je vois les cavaliers arrêtés qui se concertent. De l'autre côté s'étend une plaine, une autre vallée qui monte vers le nord-ouest ; c'est notre route.

A peine sommes-nous descendus dans la plaine que d'autres cavaliers l'envahissent. Ils viennent du nord-ouest, de Méro et de derrière nous. Ils ont l'air d'être sortis de terre. Les soldats, ignorant de quoi il s'agit, chargent précipitamment leurs fusils. Voilà bien ces Chinois dont on dit en Europe qu'ils n'ont pas de nerfs ! Adjroup, descendu de cheval, court à mes côtés, me suppliant de m'arrêter. Je sens monter en moi la colère et me rends compte en même temps qu'elle m'enlève tout jugement, que je réponds des bêtises. Il faut quelquefois un violent effort pour être sage. Je

mets pied à terre à un hameau en planches, inoccupé, où tous les cavaliers aussitôt nous rejoignent. Pour réserver encore mes intentions, je fais faire la halte et j'entre dans une des cabanes. On débâte les animaux, on fait du feu, et Chagdeur qui voudrait pourtant bien savoir ce que je pense, me sert à manger sans rien dire.

Pour m'arrêter, les Tibétains avaient bien choisi leur endroit. Au croisement de toutes les routes, on me les coupait toutes à la fois. Dehors a lieu le dernier conciliabule. Il dure une heure. Adjroup va et vient de ma cabane au rassemblement toujours grossissant des Tibétains. Il me dit d'abord qu'on ne peut pas continuer. Je me révolte, ne pouvant me figurer encore que ce soit vrai. Qu'il sonde les intentions des pasteurs, qu'il leur demande ce qu'ils feraient si je passais outre.

Les Tibétains répondent qu'eux-mêmes ne feraient rien, mais de Songa Khioudzong on enverrait des hommes, si ce n'est déjà fait, en nombre suffisant pour m'arrêter de force et sans compensation. Eux, au contraire, m'offrent de l'argent et un cheval. Ils ajoutent, menace discrète, que près d'ici la route passe dans un défilé d'où les rochers peuvent (bien accidentellement), se détacher et rouler sur les caravanes.

Je leur fais répondre par Adjroup : « Quelle raison avez-vous de m'arrêter? vous ne m'en donnez pas. Quand on chasse un chien de la salle, on ne lui donne pas d'explication. Vous agissez de même envers moi. J'ai passé les mers, j'ai traversé la

Chine, j'ai voyagé pendant un an en dépensant plus de dix mille onces d'argent pour venir jusqu'ici et visiter votre pays, et tout cela, par un ordre brutal de vous, ne me servirait de rien ! Comment pouvez-vous espérer que, pour un cheval, je consente à un pareil affront et à une si grande perte d'argent. Vous ne pouvez faire pis en me tuant. Cela me serait préférable que de revenir chargé de honte et de ridicule dans ma patrie. »

Les Tibétains se grattent la tête; malgré les risques qu'ils courent, ils sont accessibles à mes raisons. Evidemment ils voudraient bien me laisser passer, mais ne le doivent pas. N'ayant pas à eux tous assez d'argent pour me dédommager, ils offrent de me faire la prostration. Ainsi je n'obéirai pas à leurs injonctions, mais céderai à leurs prières ; ma face sera sauve.

Je propose alors de partir pour quelques jours avec Adjroup, en laissant mes bagages et mes soldats. Adjroup pense que nous couper ainsi en deux parties serait la perte de l'une et de l'autre. Que ferai-je sans vivres ni bagages et que deviendrait la caravane abandonnée à elle-même ? « Mais enfin, lui dis-je, tu vois bien que les pasteurs sont bienveillants, puisqu'ils m'offrent des présents. »

— Oh ! le Tajen ne connaît pas les Tibétains ! Ils lui offrent des présents aujourd'hui et ils le tueront demain. Justement, pour que des hommes aussi pauvres offrent leur argent et leur meilleur cheval, c'est qu'ils risquent vraiment leur tête. Ce qu'ils

n'obtiendront pas par des présents, ils le réaliseront par n'importe quel autre moyen.

Effrayé de mon entêtement, il me fait un discours ému. Les Tibétains ont cet usage dans les circonstances solennelles : « Pendant trois ans j'ai suivi le Tarin. Avec lui j'ai traversé la mer et j'ai été à mon aise dans sa maison, car son père et sa mère m'ont accueilli comme le fils de leur fils. Depuis nous avons parcouru le Nyarong, le Kiatchrin, le Khionsong et le Djrougon, sans souffrir de maux de la part des Tibétains, partout bien reçus selon les coutumes. Et voici que maintenant, en une heure, tout peut être fini. Nous obéirons, mais que le Tarin pense bien dans son esprit. »

Je ne sais plus que faire. Au début d'un voyage, on n'hésiterait pas. Mais à la fin, risquer l'œuvre de tant de mois, se laisser piller peut-être quand vos caisses sont pleines de collections et de documents, il y a trop à perdre.

Tant pis, j'irai jusqu'à ce qu'on m'arrête par la force. Adjroup n'ose plus insister; il ne peut supporter que je le soupçonne d'avoir peur. Alors il montre ce zèle exagéré que l'on a pour exécuter les ordres paraissant absurdes. Il crie aux Tibétains d'un air de défi qu'ils peuvent emmener leur cheval, et il veut précipiter le départ. Je regrette aussitôt ma détermination et la reprendrais volontiers. J'en veux à Adjroup de m'obéir si vite. Les Tibétains commencent à s'en aller lentement en se consultant. Alors, à côté de ma mauvaise humeur, un autre sentiment m'envahit, une tristesse sans cause

que je crois être un présage. Je sens que nous allons à la catastrophe.

Je rappelle Adjroup, mécontent de moi-même et de lui. « Demande aux pasteurs s'ils me laisseraient aller au Dzayul. » Les pasteurs consultés, sentant que je cède, s'y opposent encore, mais avec moins de vigueur. Ils ne savent pas très bien ; leur consigne n'a pas prévu cela. Ils essayent seulement de me dissuader, disant que la route est infestée de loups, pleine de précipices et de glaces. Ils exagèrent sa longueur : huit jours d'ici Rima. D'après les renseignements recueillis par le P. Desgodins et par moi-même à Tchrana, il n'y a que sept jours de Menkong à Rima. Or, nous sommes à trois jours en deçà de Menkong ; je serais donc aussi près de la frontière des Indes que de celle de Chine. Ma position en longitude estimée est à mi-chemin des deux. Un instant je pense à aller à Rima et à sortir par l'Assam, mais les passes de l'Himalaya peuvent être bloquées par les neiges, et puis il y a les peuplades sauvages. Le pandit Krishna avait échoué et les deux seuls Européens qui, des Indes, soient allés à Rima, les Pères Krick et Boury, y furent massacrés en 1854, avant d'avoir pu entrer au Tibet. Enfin, en supposant que le voyage réussisse, l'arrivée aux Indes avec des soldats chinois armés et en haillons, leur rapatriement malaisé, pouvaient être une aventure fort pittoresque mais pleine d'inconvénients. Et d'ici là, que feraient ces soldats se voyant sur la route des Indes? Ils sont dans un état d'esprit inquiétant.

Leur tson-ie a abandonné tout espoir et n'intervient plus pour me faire revenir. Hier soir ils voulaient mettre le feu au village de pasteurs, parce que ceux-ci ne leur apportaient pas le bois assez vite. L'un d'eux, pendant la route, a mis en joue un de mes hommes, à la moindre alerte ils tireraient. J'ai pensé qu'il serait facile à mes Tibétains de les désarmer. Aux campements, ils forment un faisceau de leurs fusils ; on n'aurait qu'à l'enlever quand ils s'en écartent. Seulement, cela pourrait nous entraîner très loin.

Et puis je suis fatigué d'avoir à chaque pas toutes ces résistances à briser, fatigué physiquement aussi; depuis Sam pil ling, nous ne nous sommes reposés que deux jours, et le froid grandissant me fait peur. Enfin, pourquoi continuer si je dois fatalement être arrêté ce soir ou demain, brutalement sans doute. Ne reculer que devant une force supérieure est très noble en Europe, c'est le dernier mot du ridicule en Asie. L'honneur ici ne peut être sauf si le reste est perdu. Toute défaite est honteuse, fût-on un contre mille. Il faut être victorieux ou se ménager l'apparence de l'être ; il faut sauver sa face.

Je cède : nous irons à Menkong. Dès qu'Adjroup porte la bonne nouvelle, les visages se détendent et s'illuminent de bonheur. Pour moi seul est la tristesse du retour, du long retour par la Chine, un voyage que j'aurai fait quatre fois. En continuant, je sortais du Tibet par l'Assam et abrégeais de deux mois ma rentrée en France, ou

bien je n'y rentrais pas. Je ne me consolerai jamais de n'avoir pas couru le risque; les raisons que je me donne pour m'excuser en sont bien la preuve.

Les pasteurs ont désellé leurs chevaux pour me faire choisir le plus beau. Adjroup en avait déjà remarqué un qu'il essaye en galopant dans la plaine. C'est un cheval blanc, rablé et court, à gros ventre sous lequel mousse un long duvet neigeux. Un cheval comme celui-là, dit-il, peut voyager trois jours sans boire ni manger. Il le palpe, lui tire traîtreusement la queue et le nez en le mettant en cercle, pour éprouver ses jambes. Nous emmènerons celui-là. Mes Tibétains, pendant qu'on y est, m'engagent à réclamer encore un mouton. Les pasteurs le donnent avec empressement. Puis, ils passent tous, un à un, devant la porte de ma cabane, se cassent en deux en étendant les mains et me tirent la langue. Ils la tirent à fond, une langue énorme, épaisse et longue. Ma retraite sera très honorable.

Peut-être, si j'avais refusé, au lieu de me tirer la langue, m'auraient-ils tué dans une heure. Ce n'eût pas été de l'hypocrisie; des deux façons ils sauvaient leur tête. Ces gens très calmes et très logiques, craignant peu la mort pour eux-mêmes, ne la redoutent pas du tout pour les autres.

Les plus admirables furent mes propres suivants. Sauf Laolou et Nondia qui, pour la troisième fois, déclaraient ne pas aller plus loin, tous les autres acceptèrent l'aventure. Pour un étranger ils marchaient, Tibétains contre Tibétains. Cela peut

surprendre qui ne les connaît pas. Les Tibétains ne forment pas une nation; ils se sont toujours fait la guerre de pays à pays. Mes gens sont d'une patrie et le Djrougon où nous sommes en est une autre. C'est pourquoi le gouvernement de Lha-sa a tant de peine à unir tous les Tibets contre l'ennemi commun. Une bonne part de leur morale est précisément cette fidélité et ce respect dûs au maître. Nondia, voleur et assassin, ne me déroberait pas une sapèque.

Les Djroupas désignent deux d'entre eux pour nous accompagner à Menkong. Depuis qu'on est là, ils ont complètement négligé le tson-ie, mandarin chinois, et cette désinvolture m'a fait plaisir. Pour ne pas être seul à recevoir des cadeaux et pour relever un peu le prestige du tson-ie, je lui donne un fongmao tout neuf, fourré de zibeline. Il le coiffe aussitôt, car le vent bleuit les figures. L'importance relative d'un cadeau est à la mesure de celle des personnes ou de celle qu'on veut leur donner. En Extrême Asie on aime l'équité scrupuleuse des salaires, des honneurs et des paroles.

Les pasteurs et mes Tibétains semblent satisfaits les uns des autres; les soldats reprennent espoir. Enfin nous repartons vers le Sud-Est, tournant le dos au but abandonné pour la deuxième fois. Ah ! si j'étais sur la limite du Poyul ou de Népémakö ; cela aurait valu de tout risquer, de foncer en fermant les yeux. Mais nous sommes encore à huit jours au moins du Poyul, trois semaines peut-être de la Terre promise; c'est bien près quand

on songe au chemin parcouru, bien loin quand le dernier obstacle est insurmontable.

Je ne suis resté que deux heures à ce terme extrême de mon long voyage. Voilà où aboutissent deux années de route : à quelques cabanes vides dans une plaine.

VI

Nous étions arrivés là où jamais les Chinois ne sont parvenus. Des plateaux sans fin s'étendaient devant nous. Le plus pénible était fait ; il va falloir le refaire à rebours, refranchir tous ces fleuves et toutes ces montagnes. Maintenant je sens la fatigue.

Une émotion me reste, qui trouble un peu la sérénité reconquise de mes compagnons. Dans trois jours nous serons à Menkong, où résident les deux gouverneurs de Khionsong. Quel accueil y recevrons-nous? Il y a juste huit mois qu'Adjroup y a été arrêté, pour une boussole et quelques bibelots suspects. Quand ils le reverront avec moi, venant de l'intérieur, quelles seront leurs pensées?

Depuis ce matin nous sommes dans un pays marron, couleur de l'automne tibétain, et de toutes les nuances du marron : la forêt sombre, l'herbe pelucheuse, et les rochers poudrés de neige sont marrons. Même les yacks épars, grosses boules de poils, mettent encore du velours sombre sur tout ce velours.

Nous couchons dans un petit monastère de bois où les lamas nous font bon accueil.

Le 15, nous suivons toujours la même vallée. Le cours d'eau d'hier s'est élargi, et soudain je me demande quelle est cette rivière. Elle ne va pas à la Salouen dont nous sépare une double chaîne de montagnes. Sa direction Sud-Est n'est pas celle du Bramapoutre ; elle ne peut donc être que l'Irrawady et le glacier du Lageulà était sa source. Adjroup partage mon émotion en songeant que c'est là le grand fleuve de Shinkai et d'Awa qu'il avait descendu en Birmanie, jusqu'à la mer. Nos guides disent que nous le quitterons demain; il s'enfonce après dans la forêt, chez les sauvages Kioutze.

En 1895, le prince Henri d'Orléans l'avait traversé en haute Birmanie par le 27e degré 40′ de latitude; nous sommes sur le 28e degré 30′, et sur la même longitude. Il avait conclu de l'importance du Kioukiang qu'il devait prendre sa source au Tibet et non pas, comme on supposait, en Birmanie. Le hameau de Penkou où je fus arrêté était au bord ouest de la plaine. Derrière, se trouvait un petit ravin venant d'un autre col au Nord-Ouest, peu éloigné et peu élevé. Je pense que ce col est le Tila de Krishna et que si les Tibétains m'avaient laissé marcher encore une heure, je serais entré dans le bassin du Bramapoutre [1]. Sans m'en douter, j'étais au nœud orographique le plus im-

1. Voir dans l'annexe le développement de cette discussion. En réalité, j'étais à un jour du point du partage des eaux, comme l'a montré le récent voyage du capitaine anglais Bailey qui a suivi la même route un an et demi après.

portant d'une Asie méridionale encore inconnue; les Tibétains avaient capté toute mon attention. J'avais découvert la source de l'Irrawady sans la chercher et sans presque le savoir.

Nous arrivons à un petit temple isolé en plein bois, au bord de la rivière. Comme toutes les maisons de ce pays, il ressemble à une isba. La porte n'est pas fermée. Bien qu'il soit encore un peu tôt, je m'y arrête pour la nuit.

La grande idole centrale est la statue de Pemadjoné (Padma Sambhava), le savant docteur de Urgyen, comme disent les livres. Prophète, magicien, prédicateur du Bouddhisme au Tibet, fondateur de la secte des lamas rouges, il fut l'Épicure de la philosophie tibétaine, un homme étrange, peut-être un fou. Toutes ses représentations se ressemblent. Les yeux hagards ont une expression indéfinissable, que, je ne sais par quel secret, tous les artistes reproduisent, des yeux épouvantés, ouverts sur l'infini et en même temps arrondis par la concupiscence. Ses sectateurs ont encore, après douze siècles, des mœurs relâchées. Ils mangent de la viande, boivent des liqueurs fermentées, fréquentent les femmes, et leurs bouddhas vivants laissent croître leurs cheveux qu'ils portent sur les épaules. De même ils sont les premiers magiciens du Tibet. Chaque année ils ont besoin, pour un certain sacrifice, de chair d'homme tué en combat singulier. Cette denrée est quelquefois difficile à se procurer, et quand un monastère manque le sacrifice, un grand malaise le saisit, les épidémies,

la foudre, mille calamités l'accablent. Si le surnaturel n'est que l'interprétation des coïncidences, le Tibet est vraiment le pays des coïncidences. En somme, on ne sait jamais quelles vérités ces diables d'hommes ont pu dénicher au hasard de l'empirisme et que nous ne sommes pas près d'atteindre en suivant nos méthodes expérimentales. Rappelons-nous que Pémadjoné avait prédit l'invasion des hommes d'Occident, et jusqu'à la forme saugrenue de leurs jaquettes comme de leurs fracs « courts par devant et longs derrière »!

Dans tout ce Tibet Sud-Oriental, Pémadjoné est le dieu le plus populaire. Chagdeur le connaît bien. Il se plante devant l'idole qui le considère de ses grands yeux hagards, et, à très haute voix (les dieux en terre cuite ont l'oreille un peu dure), il lui raconte des histoires, lui demande s'il a faim, s'il a soif, et lui chante une prière.

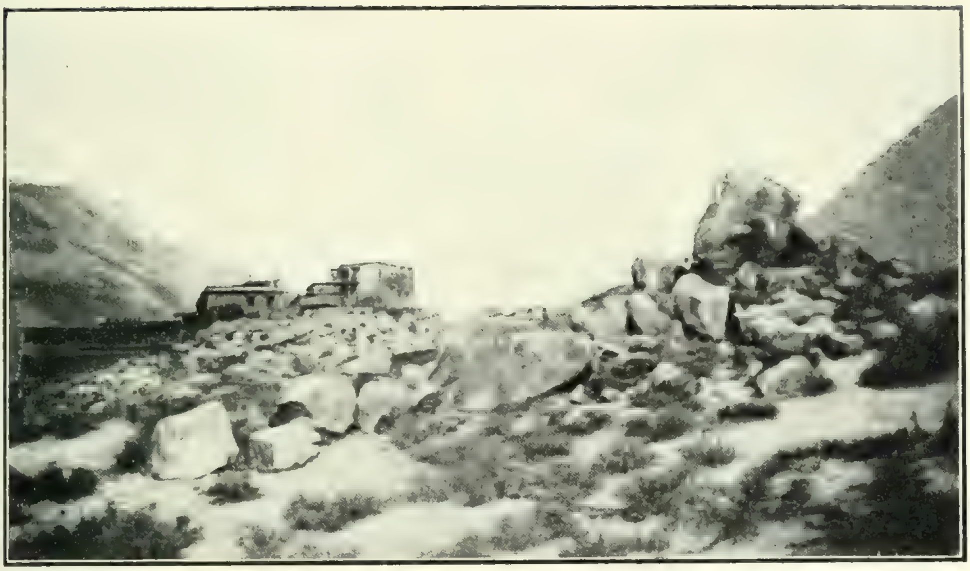
C'était vraiment le beau temps de la philosophie que celui où elle donnait l'immortalité des autels. Certains dieux des Tibétains sont les statues de leurs grands hommes. De plus on les craint, on les implore, on leur rend grâce; elles bénéficient des joies et des douleurs humaines, sans autre effort qu'un immuable et tout plastique sourire de condescendance. Voilà pourquoi ce grand enfant de Chagdeur, qui reste sans façon jusque dans les temples, demande à Padma Sambhava qui n'en peut mais, s'il veut boire et manger.

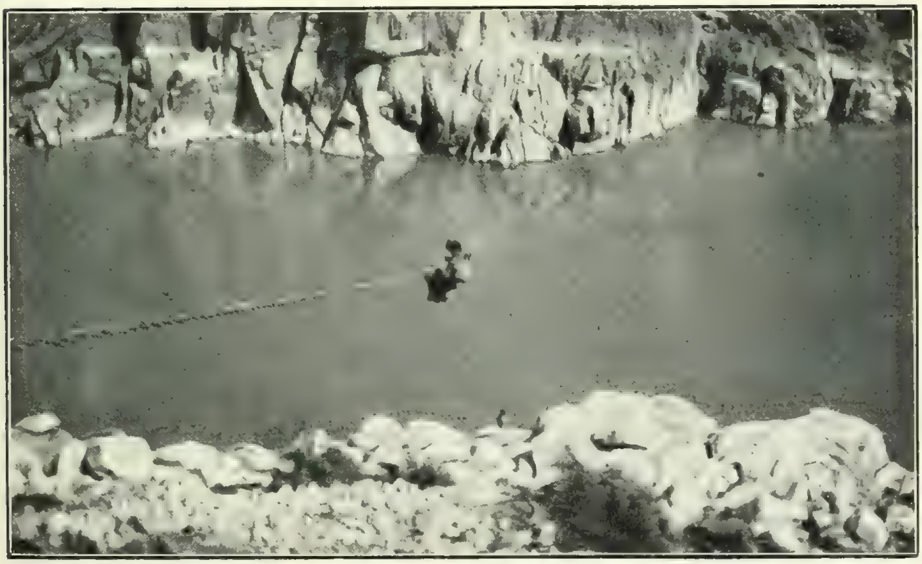
Le 16, nous quittons le haut Irrawady et passons

un premier col. Le lendemain, deuxième col. On devrait revoir le Dokerla, mais il disparaît pendant plusieurs jours. Il est dans un bain de nuages, et chaque fois en ressort blanchi d'une nouvelle couche de neige et comme repeint. Au printemps, ses flancs sont rebondis. A l'automne, il est considérablement fondu ; son squelette rocheux çà et là perce une fourrure salie.

A mesure que nous approchons de Menkong, l'appréhension augmente. Nous commençons à avoir des nouvelles par les voyageurs que nous rencontrons : les soldats Tibétains ne sont pas encore rassemblés ; les maires tsaronnais sont toujours à Menkong. Je ne crains pas ce qu'on pourra nous faire à Menkong, mais plutôt ce qu'on ne fera pas. Le nouveau gouverneur sera trop heureux de me voir sur la route du retour pour nous inquiéter sérieusement. Mais devant les maires du Tsarong rassemblés, porteur d'ordres sévères, il se devra de traiter le tson-ie et moi en ennemis. De plus, ayant puni les maires de Lhadjrong et Ouabo pour nous avoir fourni des oulags, il ne pourra m'en fournir lui-même sans être ridicule. Or, il m'en faut absolument ; j'ai deux charges de plus que je n'ai d'animaux. S'il ne me donne pas des oulags, j'exigerai, on se battra ; c'est entendu avec le tson-ie. Le tson-ie est toujours très brave, — avant.

D'autre part, Shia-ta-lao-ie d'Atentze est au Loutze-Kiang avec trois cents soldats chinois. J'ai même cru un moment qu'il se trouvait au Tsarong





Tali-Menkong.

Le pont de Tali Menkong.

et que nous allions nous rencontrer. Une vieille femme, sur la route, nous dit en effet qu'un mandarin était entré au Tsarong avec une *armée*. En précisant nos questions sur les dates et la route suivie par ce mandarin, nous découvrons que c'est de moi qu'il s'agit. Cette exagération flatteuse m'apprend que les Tibétains d'ici sont craintifs. Adjroup prétend que si le gouverneur donnait l'ordre de me tuer, on ne lui obéirait pas, la population craignant plus la Chine que Lha-sa.

Nous poussons, le soir même, jusqu'à Tali-Menkong. On aurait pu camper une heure avant, mais Adjroup craint que cela nous donne l'air d'avoir peur. Lui-même prend les devants avec deux hommes pour tâter le terrain et trouver un logement. Après son aventure du printemps, cet acte est assez crâne. Ce que j'aime dans Adjroup c'est qu'il est élégamment courageux; ce sauvage est un gentilhomme. Mes soldats chinois qui d'habitude marchent en tête, se trouvent par hasard à la queue de la caravane, le tson-ie tout le dernier. Et nous faisons ainsi notre entrée dans Menkong.

Pour parler juste, Menkong est une lamaserie, à un mille en retrait dans la montagne. Tali, où nous arrivons, est le dzong du gouverneur avec un temple et un village de serfs à ses pieds. Le toit du dzong, toutes ses fenêtres se garnissent aussitôt de monde; rien que des hommes, les Tsaronnais sans doute. Mais la porte est fermée, personne ne vient à notre rencontre. L'hostilité franche, la vio-

lence valent mieux que cette curiosité froide et insolente. Ils nous regardent nous débrouiller tout seuls. Je me sens offert en spectacle à une foule malveillante qui attend que je sois ridicule. Heureusement, ils ne rient pas; des Chinois auraient leur gros rire impudent qui affole. Je ne sais rien de plus abominable : si on laisse voir son humiliation, l'exaspération qui monte, on est perdu. Je ne redoute pas la colère des autres, mais la mienne, car un homme en colère est désarmé; et je la sens près d'éclater quand des hommes, dans la rue, nous indiquent nonchalamment le porche du petit temple, puis, comme je n'en veux pas, une sorte de magasin obscur qui lui sert d'annexe, des abris de mendiants, encore chauds de vermine. Le tson-ie, pour en finir, me demande de les accepter. Puisqu'il n'ose se présenter au dzong ni me faire ouvrir le temple, nous coucherons dehors. Nous repartons au hasard, au milieu de la curiosité narquoise. Pourvu qu'il y ait un emplacement où camper; sans cela je ne saurai que devenir. Justement, derrière le village, un petit plateau encombré de rochers s'étend jusqu'au fleuve en contre-bas, qu'on entend mais qu'on ne voit pas.

Lorsque le camp est dressé, personne ne venant selon la coutume se mettre à notre disposition pour le bois, l'eau et le fourrage, c'est au tson-ie de se montrer. Pressé d'agir, il refuse. La vue de cette foule, de cette maison un peu haute et massive l'a intimidé, lui qui l'autre soir voulait brûler un village minuscule sans défense. Jusqu'ici ce

garçon m'était assez sympathique; maintenant il me dégoûte un peu.

Nous essayons d'acheter, mais personne n'ose vendre. Il nous faut pourtant bien nourrir nos animaux; il nous faudra manger! Alors Adjroup a une idée qui est tout un enseignement sur l'esprit de l'Asie. — Il me prie de lui donner un sac de cent taëls, de quoi acheter six mulets, et charge Ammah de le porter au gouverneur et de lui demander en échange une petite brassée de bois et une très mince gerbe de paille. « De cette façon, il aura honte de sa conduite. »

Et, en effet, Ammah revient avec des intendants du gouverneur empressés à nous servir. Il rapporte que le gouverneur s'est caché le visage. C'est évidemment une victoire!

Pour donner une leçon au tson-ie, j'interdis qu'il touche quoi que ce soit des denrées achetées. Lui et ses soldats n'auront ni feu ni souper.

Par instinct, notre campement s'est resserré. Le feu de mes Tibétains est tout près de ma tente; le faisceau des soldats est tout près du feu. Des curieux font cercle autour.

Dans la soirée, on me dit que le gouverneur ne pourra nous donner des oulags. Je m'y attendais et réponds, assez haut pour être entendu des spectateurs, que si je n'ai pas de oulags demain, je reprendrai la route de Songa Khioudzong. Ce propos, répété au dzong, produit le même effet que les cent taëls. Peu après, des notables viennent demander combien d'hommes et de chevaux nous

voulons. Il nous faudra en outre des hommes avec des *ouatas* pour passer le pont de corde. Ils se rendent compte qu'ils ont intérêt à faciliter notre retour. Sans cela l'attitude lamentable du tson-ie serait légitime. Je ne vois pas, en effet, en toute autre circonstance, une patrouille de cinq soldats chinois arrivant à Menkong, encore moins se promenant tout un mois dans le Tibet indépendant, sans se faire massacrer. Leur odyssée aura été unique.

18 novembre. — Le pont de corde de Tali a, je pense, 200 mètres de long. Il part à 50 mètres de haut et franchit une gorge. Je ne sais si c'est de m'être réveillé malade ce matin, mais j'éprouve, en passant ce pont, une impression désagréable. Tout d'abord, Adjroup l'examine attentivement et fait surveiller les gens de l'autre rive qui se sont montrés spontanément hostiles. Il craint qu'on ne l'ait saboté : un invisible coup de couteau suffit; la corde ne tient que par quelques fibres, et, quand vous êtes au-dessus de l'abîme, elle se rompt.

La chaleur nous a repris dans cette vallée de la Salouen dont la direction est est-ouest de Menkong à Tchrana. La route suit la rive exposée au midi. On circule sur le sable, à travers des rochers et des cactus géants. Nondia et Laolou regardent pour la première fois et avec stupéfaction les volées désordonnées de ces battoirs épineux. Les figues de Barbarie sont mûres et

savoureuses; les Tibétains n'en récoltent que pour les pourceaux.

Il n'y a plus de cactus sur la Salouen, ni au Nord ni au Sud, ni même ici sur l'autre rive. Il ne doit pas y en voir ailleurs au Tibet, si ce n'est peut-être sur le Bramapoutre.

La vallée du Bramapoutre, depuis Lha-sa jusqu'à sa sortie du Tibet, est, paraît-il, tempérée et fertile. Son élévation à la même latitude serait à peu de chose près celle de Salouen. Car si la Salouen a toute l'Indo-Chine pour gagner le niveau de la mer, le Bramapoutre n'a que l'épaisseur de l'Himalaya. Il doit bondir en cascades formidables. Personne ne les a jamais vues, sauf celle de Sinji Chogyal, visitée par le pandit Kunthup. Les voyageurs qui exploreront le Bramapoutre inférieur, au Tibet, y trouveront probablement des cactus, des orangers et de la vigne sauvage.

A Tchrana, je retombe sur ma route de 1907. L'hospitalité nous est donnée dans la même maison. Je retrouve ma chambre d'autrefois, près de laquelle un ours était enchaîné. Le propriétaire, absent en ce moment, l'a donné au Tchen tajen de Poutines.

Tchrana n'est qu'une grande maison; quelques habitations de serfs l'entourent. J'invite le tson-ie, qui s'installe au même étage que moi, à chercher un autre logement. Cette façon de lui faire sentir son inutilité l'a tellement blessé, qu'il sort avec ses soldats et va mettre son lit au dehors, près de la porte. Il compte sans doute que je le rappel-

lerai. Non, je ne réparerai pas! Je le laisse. Plein de courage, car il n'y a rien à craindre ici, il fait prendre de force une chèvre dans un troupeau.

Je revois la belle salle commune aux boiseries sombres et ses grands vases de cuivre. La fumée du foyer s'écrase toujours contre le plafond, et les poutres sont noyées dans la suie.

Je donne des photographies prises autrefois. On reconnaît le *Népo*, et Dona, la petite esclave tatouée. Elle est partie; comme l'ours, elle a changé de maître.

Tout de même on trouve ces photographies bien extraordinaires. Tous maintenant veulent poser, ils s'imaginent naïvement que je vais, comme cela, revenir dans deux ans leur rapporter leur image. Je suis, pour eux, un être incertain, qui paraît, qui disparaît, qui habite quelque région indéfinie de l'espace. Songez que de tout l'univers civilisé, moi seul les connais et suis seul connu d'eux.

Ne trouvant plus rien à manger dans les champs, les oiseaux ont envahi la grande demeure. Dans les greniers, ils picorent effrontément la récolte. On ne les chasse pas; au contraire. Des rangées de nids en bambou tressé sont accrochées à portée de main, sous la colonnade de la petite cour supérieure. J'aime ce peuple qui donne l'hospitalité aux oiseaux pendant l'hiver.

Tchrana a une petite chapelle adossée à la montagne. Elle renferme une collection de livres

démesurés, écrits en or sur papier noir. On les a découverts dans une grotte de la montagne. Nul ne savait depuis quand, ni comment ils se trouvaient là. Les Tibétains en conclurent que les dieux les avaient écrits *.

Toute la journée du 19, jusqu'à Lakonra, je suis mon ancienne route. A un certain moment, je ne la reconnais plus. Au lieu de longer le bord du fleuve, on monte très haut par un chemin impossible qui ne mène à rien. Il paraît que, l'année dernière, la montagne s'est écroulée, ensevelissant un village et une caravane qui passait. Les voyageurs pourraient se succéder ou, comme moi, revenir dans des pays pareils; jamais la carte n'en serait définitive.

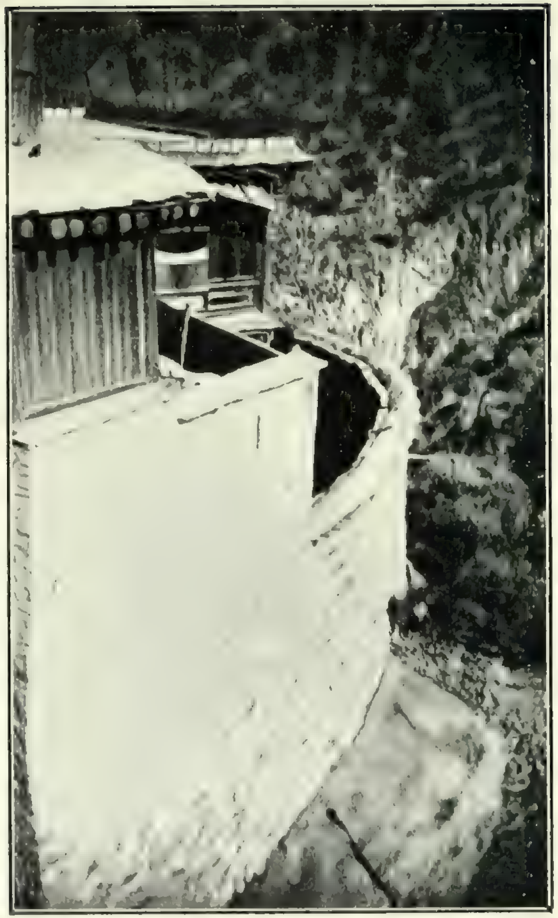
A Lakonra, je recouche dans le petit temple, non pas comme la première fois dans le vestibule, mais dans le sanctuaire : on a dressé mon lit au pied de l'autel. Aujourd'hui, je visiterai ce temple en détail. Derrière l'autel, contre le mur du fond, est assise une statue colossale de Gyoua Chamba, le Bouddha futur. Elle est en stuc, raide et glacée comme une Isis. Le soir, avant de refermer sur moi les doubles portes du temple, Adjroup me demande : « Le Tajen n'a pas peur de dormir ici? »

— Pourquoi aurais-je peur?

— Ces dieux-là sont de grands dieux. Aucun de nous n'oserait entrer ici, la nuit.

Pourquoi m'a-t-il dit cela; je n'y aurais pas pensé. Voilà que maintenant je ne puis plus m'en-

dormir. Adjroup, le chrétien, se méfie de ses anciens dieux! des « grands dieux » : Chenresi, Tsepamed, Gyoua Chamba, avec qui je suis enfermé! Entre ces murs épais, l'air est étouffant, aucun bruit du dehors ne me parvient; le silence est tel, que la seule peur d'entendre quelque chose me tient éveillé. Malgré les dieux qui me gardent, je préférerais être séparé des voleurs et des brigands par la toile de ma tente que par ces quatre murs.





Muraille et appartements d'un dzong a Djrongneu.

VII

20 novembre. — Nous laissons à gauche la route du Dokerla et descendons la Salouen. A midi, nous arrivons en face de Djrongneu, résidence des chefs du Khionieu. On voit une belle maison à un demi-mille, dans un ravin. Le Khionieu s'étend du Mékong à l'Irrawady, au sud de Menkong. Une route non muletière et difficile part d'ici pour le Dzayul.

Mes Tibétains savent peu de chose sur ce Khionieu, il est au-dessus de la Birmanie indépendante, sans relations avec l'Inde ni avec la Chine, ni presque avec le Tibet, tellement cette province est reculée dans les contreforts ignorés de l'Himalaya.

A partir de Djrongneu, on descend en bateau un long bief qui évite deux jours de mauvais chemins. Les pirogues sont amarrées sur l'autre rive. Nous tirons des coups de fusil pour appeler, mais de toute une heure personne ne répond. On hèle une pirogue qui remonte le fleuve. Ammah et Nondia passent, pour demander des bateliers, et disparaissent.

Pendant trois heures encore nous attendons sur la berge sans revoir nos hommes. C'était six fois

le temps d'aller là-bas et de revenir; nous finissons par croire qu'ils se sont fait tuer. Enfin, des bateliers arrivent avec des rames et viennent nous prendre. Je passe le premier avec deux de mes compagnons et les chiens. Deux notables sont sur la rive; ils m'aident à débarquer et m'offrent un kata, une poule et un flacon d'arak. Ils expliquent que mes hommes ont été lapidés et roués de coups. L'un des notables est un petit vieux à l'air honnête et ennuyé; l'autre, un grand maigre à mauvaise figure. J'ai appris plus tard que ce dernier savait très bien qui nous étions et avait donné l'ordre de s'emparer de mes hommes. Ils rejettent la faute sur les chefs du Khionieu. Ces Tibétains sont extraordinaires. Ils essaient de tuer vos gens, pour vous tuer ensuite peut-être, et si le coup est manqué, les voilà tout penauds qui vous offrent des poules et tirent une langue lamentable. Je dois reconnaître que la présence de mes soldats m'a valu cette volte-face. Ils ne s'en sont d'ailleurs pas douté.

Quand tout le monde est passé, nous montons au village. Djrongneu se compose de trois châteaux qu'entourent les maisons basses des serfs. Nous entrons dans le premier dzong, celui d'un nouveau chef. Au premier étage, je vois des femmes effrayées qui se serrent, debout, dans un coin. Nous montons jusqu'au sommet où le jeune chef s'était réfugié. Il était seul sous un appentis. Adjroup l'accable d'injures violentes et le fait descendre.

On pourrait rester là pour la nuit, mais la curiosité me pousse à voir les autres dzongs. Ils sont côte à côte, un peu plus haut dans le ravin. Le plus grand ressemble à ces châteaux-forts que l'on voit sur les vieux ivoires et les vieux bois sculptés : terrasses superposées, étages en encorbellement sur un socle imposant de murs tournants et crénelés. Le maître, un gros bonhomme borgne, a l'air pacifique ; il me suit, plein d'inquiétude et de crainte, tandis que je visite tous les recoins de sa demeure ; il prend sans doute ma promenade pour une perquisition. La salle commune est gigantesque. Il y ferait nuit, tant les fenêtres du pourtour sont loin, si deux grands foyers ne l'éclairaient, vers le milieu, de leurs flammes aussi hautes qu'un homme debout. Le monde circule dans l'ombre entre les colonnes. Près des fenêtres sont installés des tapis, des tables et des braseros de bronze. Le long des murs sont rangées des collections de bassines en cuivre et de pots à thé.

J'habite, au sommet, un appartement de bois peint dont la chapelle occupe le centre. Sa grande porte donne sur une loggia en encorbellement qui surplombe le ravin à pic. Ma chambre est un cabinet tout en étagères, en armoires et panneaux de boiseries peintes, une sorte de magasin où je trouve des choses surannées, un arc de corne, un carquois, des reliquaires, des coffrets et des choses usitées en voyage. Dans un placard il y a des piles de porcelaines, des pipes à opium, inutiles dans ce palais tibétain, mais prouvant que le

riche propriétaire a fait des voyages à Lha-sa ou en Chine.

Ce brave homme, désolé de l'histoire qui nous a amenés ici, voudrait arranger les choses. Il nourrira tous mes gens et me donnera de l'argent. Je laisse faire Adjroup qui refuse et laisse croire que j'exigerai la punition des coupables. Frapper mes serviteurs est aussi injurieux que me frapper moi-même.

A neuf heures du soir, la moitié du village avait fui. Je commence à être effrayé de leur propre frayeur. Pour qui me prennent-ils? Adjroup craint que les fugitifs ne soient allés chercher du monde pour un retour offensif. Il est content que j'aie choisi cette maison où il serait facile de se défendre.

Enfin, nous revoyons Ammah meurtri et tuméfié. On l'avait enfermé dans le premier château. Il s'indigne contre Nondia qui s'est enfui alors que lui même était terrassé. Voici comment il raconte la chose : au premier homme rencontré, il ordonna de quérir des bateliers ; l'homme l'insulta et, comme Ammah menaçant le prenait par le bras, il siffla. Des trois dzongs on répondit ; du monde accourut. Cinq Tibétains se jetèrent sur lui et le lièrent, tandis que les autres, arrachant des pierres aux murs bas qui bordent le chemin, l'en lapidèrent. Il crut qu'ils allaient le tuer. Nondia, qui s'était sauvé et caché, ne rentra que plus tard dans la nuit.

Le bâtiment que j'habite est assez récent. Sous l'appartement nous découvrons une grande salle.

On y accède par une trappe et un escalier. Ça sent le bois neuf; les murs sont blancs. C'est le magasin d'armes, l'arsenal. Le long des murs sont rangés des fusils, des lances, des poires à poudre, des sachets à balles, des sabres, des arbalètes, des flèches empoisonnées, et les carquois en sparterie des peuplades barbares de Kioukiang. Ce château me fait rêver à ceux du Pomi et du Bramapoutre que je ne verrai pas.

Le toit du dzong n'en finit plus; on passe d'une terrasse à l'autre par quelques marches, et chacune est trouée d'une cour par laquelle le regard plonge dans les appartements. Ceux-ci sont presque vides. Toute l'animation est dans la salle commune où se réunit la clientèle, où arrivent les courriers, les visiteurs et les fermiers. Parmi eux se mêlent des esclaves Loutze à demi-nus.

Voilà le vieux Tibet féodal, dernier survivant de l'antique Orient, un peu ce qu'était la Palestine avant la conquête romaine. La vie des dzongs est si ancienne! Les Chinois n'y sont pas encore venus avec leurs mandarins, leurs cortèges, leurs litières, leurs soldats, leurs scribes, leur cuisine musquée et leurs supplices, mais ils sont en route, hélas!

On arrive à la salle commune par une terrasse haute qui surplombe le ravin. Les gens de la maison ne cessent d'entrer et de sortir. Cette terrasse semble une place publique.

En m'approchant du parapet, je me trouve soudain devant une toute jeune fille. Je l'aperçois crispée contre la pierre et sa gorge rend un son

rauque et singulier qui est le râle de l'épouvante; les mâchoires contractées, elle crie intérieurement. Je m'écarte, le cœur navré. — Suis-je un objet d'horreur ou d'effroi? un être à part des autres? pas tout à fait un homme? Souvent de même, sur les chemins où l'on se croise, quand nous passons le long des caravanes arrêtées, les jeunes filles, les femmes détournent la tête, se meurtrissent le front contre la roche pour ne pas me voir, les enfants se jettent contre le sein de leurs mères. Je suis plus qu'un étranger, à peine leur semblable. C'est alors que je me sens seul... et loin.

Eh bien, cet abandon si triste fait sournoisement battre de joie le cœur d'un voyageur. Il faut aller des mois sur les routes inconnues, pour se sentir si complètement abîmé au fond de l'espace et du temps. Et c'est une volupté si poignante et si rare, que ceux qui l'ont payée de leur vie ne sont pas à plaindre. Non! la haine des hommes n'est pas terrible; on peut la braver. Une seule chose, qui arrive parfois, est vraiment trop cruelle. C'est quand les enfants, de loin, vous jettent des pierres.

La nuit, je suis réveillé en sursaut par des voix qui chuchottent à mon oreille; immédiatement, invinciblement, j'ai peur. Est-il un sentiment plus absurde! Derrière la cloison de bois, à côté de ma tête, deux gosses causent en gardant contre mes chiens des viandes qui sèchent sur le balcon de la loggia. Depuis hier, les Tibétains de Djrongneu et moi ne faisons que nous effrayer mutuellement.

Le matin, Adjroup discute longuement la réparation qui m'est due. Il sait que Shia-ta-lao-ie s'est avancé jusqu'à trois jours d'ici sur la Salouen, en pays loutze dépendant du Tsarong. Des gens l'ont vu et disent que ses quatre porteurs de chaise étaient Chinois et que, la route étant mauvaise, vingt Loutzes furent attelés devant et vingt derrière, pour tirer aux montées et retenir aux descentes. Les chefs du Khionieu se sentent menacés, bien que sur l'autre rive du fleuve; et voilà pourquoi ils regrettent tant leurs brutalités d'hier.

Si j'avais laissé faire mes gens, ils mettaient la maison au pillage. Ils ont pris des vivres, des vêtements et des fourrures, sans que le gros propriétaire osât s'en plaindre. Il me donne finalement quelques présents et soixante taëls. Parmi mon butin se trouve un singe, un singe noir des hautes altitudes, que j'avais remarqué dans une cour.

Après cela, Adjroup est satisfait et juge que nous pouvons partir. Et moi qui espérais, en arrivant dans ce dzong, qu'on y resterait quelque temps! que peut-être on y soutiendrait un siège! Ces choses-là sont trop belles pour arriver jamais.

Je crois faire une grande concession aux idées asiatiques, en n'offrant que la moitié des soixante taëls à Ammah, la victime. Mais Adjroup et lui-même se récrient : cinq taëls seront beaucoup. Malgré les plaies et les contusions d'Ammah, je suis seul offensé.

Toutes ces histoires où Adjroup parle en maître depuis un mois, ont dû lui faire beaucoup d'en-

nemis. Il est déjà coupable de m'avoir fait pénétrer en pays interdit. Quand je serai parti, il ne pourra plus aller au Tsarong. Je lui demande ce qu'il adviendrait s'il retournait seul, plus tard, à Menkong. Il répond que peut-être lui couperait-on la tête, que peut-être n'oserait-on pas et qu'on le conduirait à Lha-sa où il serait jugé et exécuté.

Nous emportons de la viande boucanée. La viande fraîche devient rare. Jusqu'ici, toutes les semaines environ, on achetait un mouton. Il durait huit jours. Mais à se promener au soleil, accrochée à un bât, la viande se remplissait de vers. Elle était mangeable toutefois ; la viande de mouton a cette propriété de rester inoffensive, même gâtée. Quand il fit plus chaud, on se gorgeait de viande pendant deux jours et l'on s'en privait les jours suivants. Maintenant nous avons de la viande sèche qui se manie comme du bois, et que l'on casse avec des pierres.

Les Tibétains écorchent les animaux avec une prestesse qui fait frémir. Ils sont habiles écorcheurs ; — leur supplice favori est d'écorcher l'homme vivant. — Il m'est arrivé, ayant acheté un mouton, de le voir bien vivant sur ses jambes, paissant et bêlant à la porte de ma tente pendant que je commençais à dîner, et d'en manger au cours de mon repas.





MAISON A DJRONGNEU.

CHAGDEUR ET RHODODENDRONS.

VIII

Nous partons dans deux pirogues. Les animaux allégés prennent la route de terre qui passe au-dessus des gorges. La moitié de mes Tibétains demande à accompagner la caravane; il n'est pas de peuple moins marin. Quelle joie pourtant de glisser vite et sans efforts, après six mois de marche laborieuse!

Dans ma pirogue sont embarqués Adjroup, Chagdeur, les chiens et la guenon (mon singe est une guenon). Elle est effrayée par l'eau, par les chiens et surtout par Adjroup. Il a volé à Djrongneu un volumineux bonnet de fourrure fauve qui lui fait une tête de lion. Dans l'autre pirogue sont les soldats en surcharge avec les bagages. J'espérais que la peur de l'eau me débarrasserait d'eux pendant deux jours. Les bateliers ne voulaient pas les recevoir, se trouvant assez chargés. Ils sont montés quand même, et je suis également partagé entre le désir qu'ils coulent et la crainte de perdre mes bagages. Pendant un mois j'ai supporté ces Chinois; depuis quelque temps, je ne puis plus les voir. Un seul, parmi eux, est sympathique, le caporal, un brave homme, un peu bête comme

tous les braves gens (je parle pour la Chine), et honnête, probablement parce qu'il n'a pas les moyens d'être canaille.

Nos deux pirogues filent dans des gorges tournantes où l'eau verte est froide et profonde. On passe aussi des rapides sur des nappes d'eau transparente. Les gros cailloux du lit glissent sous nous, très vite et très près; on racle quelquefois. Aux endroits dangereux, les bateliers frappent de leur rame les flancs sonores de la barque pour chasser les mauvais esprits.

J'ai senti tout à coup qu'on changeait de pays. Des fusées de vent chaud se faufilent dans l'air, apportant des odeurs de forêt indo-chinoise, des odeurs sucrées de brousse brûlée. Bien que sur le territoire de Lha-sa, nous ne sommes plus au Tibet. Ce n'est plus l'Asie centrale, pas encore l'Asie chaude, mais un pays sans nom, une frontière indéterminée. Sans secousse ni fatigue, portés par l'eau rapide, nous franchissons l'Himalaya.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à Loupou. Nous sommes chez les Loutzes, race de haute Birmanie *. Un coup de fusil dans la gorge a prévenu les habitants qui allument un feu aromatique sur une roche de la berge. Tel est l'usage des Loutzes qui encensent les personnages ainsi que des divinités. Ils ont fait un lit de feuillages odorants sur le sable, pour que je m'y étende et m'y repose.

Les Loutzes sont doux et pacifiques. Ils sont un peu enfants et vivent à demi-nus; leurs mœurs sont

près de la nature et gracieuses. Nondia reste émerveillé de voir des sauvages et se croit au bout du monde. Pour lui, le monde, c'est l'empire chinois, long d'une année de route ; après, il y a les sauvages, et après, la mer. Il sait moins où il va que ne le savaient les Argonautes.

Le 22, nous reprenons nos pirogues qui nous conduisent à Sonta. Là aussi, on m'a fait une couche de feuillage sur la rive, et la fumée blanche qui s'élève auprès me met au rang des dieux. Comme hier encore, on m'offre de la bière dans un vase en bambou. Je devrais, selon l'usage, y tremper mes doigts et asperger les assistants.

Au delà de Sonta, on ne peut plus naviguer et le chemin de terre n'est pas muletier. Les indigènes ne sont pas certains que les animaux, même sans charge, puissent passer. Tant pis, on leur demandera un tour de force. Nous embauchons trente porteurs, on me confectionne un palanquin et nous repartons. A l'étape, le soir, nous sommes plus de cinquante.

Nous quittons la vallée pour contourner, en pleine montagne, je ne sais quelles gorges épouvantables et inconnues. Nous passons par-dessus une seconde chaîne de l'Himalaya. La Salouen l'a défoncée, coupée, ouvrant un abîme qu'on devine à notre droite, à travers la forêt. Parfois, les éclaircies découvrent un grand vide dont jamais on ne voit le fond.

Le 24, réveil sous la neige. Les porteurs,

hommes et femmes, n'ont que leurs vêtements de de toile de chanvre et pas une couverture. Leurs corps ensevelis font des bosses sous la neige unie, et quand ils se réveillent, on dirait des taupes soulevant le sol.

La route, aujourd'hui, est la plus mauvaise que j'aie jamais vue. Le cheval, le palanquin sont impossibles, la marche l'est presque autant. A la montée je tenais encore, mais pour descendre sur l'autre versant, deux hommes par devant et deux par derrière me soutiennent. Eux, de leurs orteils de singes, s'accrochent aux menues saillies du sentier. Il faut hisser, puis retenir par la queue les animaux, les premiers mulets qui soient passés par là. Les Loutzes ne font pas leurs chemins de montagne en lacet, mais en ligne droite.

Il paraît que Shia-ta-lao-ie a fait cette route sans descendre une fois de son palanquin. Je le connaissais pour son endurance en chaise. Il a fait ainsi, l'année dernière, une grande partie de la route du prince Henri, de Tsekou à l'Assam. Certains héroïsmes sont particuliers aux mandarins chinois.

Sur le versant sud, géographiquement, nous sommes en Birmanie, en vrai pays Loutze : le Loutze-Kiang, nom que la Salouen y porte. Il dépend depuis deux ans de la Chine, après avoir été contesté de tous temps par Lha-sa et le *Moukoua* ou roi de Yetché. Ce pays est tellement isolé que les Loutzes n'ont ni chevaux ni bestiaux ; il n'y est encore parvenu que des chèvres.

Le 25, nous passons à Khieumaton, un village dispersé. De fait, il dépendait autrefois du Tibet; le Père Desgodins, qui y avait bâti une cabane, en fut chassé par les lamas en 1865. Shia-ta-lao-ie, pour bien se prouver que c'est désormais la Chine, vient de la restituer aux missionnaires. Les habitants sont venus à ma rencontre, ont allumé un feu odorant, disposé un lit de feuilles et des tables de pierre sur lesquelles sont étalées des nappes en aiguilles de sapin. Pour mieux honorer le personnage, les Loutzes multiplient ces tables échelonnées le long de la route. Des groupes d'hommes tenant des vases pleins de bière, m'invitent à descendre. Les gens de qualité sont censés avoir besoin de repos tous les cinquante pas. Plus on est faible et délicat, plus on se fait servir, éventer et porter, plus on montre de distinction. La grandeur souveraine serait l'immobilité.

Je vois d'autres tables, couvertes encore de leurs feuilles roussies, celles du Shia-ta-lao-ie.

Nous retrouvons, le soir, la Salouen, lente, profonde, verte, dans une gorge de pierre blanche et polie, semblable à une veine d'émeraude dans un bloc de marbre. La rive droite n'a plus de route. elle est une paroi verticale, bien lisse, de cinq cents mètres de haut, que continue dans l'eau son image immobile. Il faut traverser le fleuve, passer par Tchamoutong et retraverser. Dans deux jours je serai à Péhalo, chez le P. Génestier.

Nous avons à notre disposition un pont de corde et des bateaux. Les habitants de Ouli font le trans-

bordement de la caravane. Sur les deux rives, je retrouve encore, se faisant face, les feux, la couche de feuillage et les tables de pierre. Les Loutzes me conduisent à une cabane de branchages frais, dont le sol même est un lit épais de verdure. Elle est pleine d'insectes des bois que j'entends pendant la nuit crépiter dans les feuilles.

Le 26, nous traversons sans nous y arrêter la plaine de Tchamoutong. Le mandarin m'envoie son secrétaire et m'invite à descendre chez lui. Le pays est vraiment trop accueillant, on en est importuné. Je préfère, je crois, l'hostilité d'il y a huit jours, elle vous laisse libre, au moins, et ne gêne pas.

Lors des massacres de 1905, quand les lamas de Tchamoutong brûlèrent l'église du P. Génestier, l'un d'eux fut tué... par un réveille-matin. Il avait emporté, du pillage, une pendulette qu'il portait dans un sac, sur son dos. Au milieu de la route, elle se mit à sonner. Fou de terreur, le lama lâcha son fardeau, tomba malade et mourut quelques jours après. Cette pendule homicide fut rendue au P. Génestier deux ans plus tard.

La plaine de Tchamoutong est un vaste verger. Je trouve là des orangers, ou des mandariniers, je ne sais, à l'odeur pénétrante. Par leur aspect, les fruits tibétains semblent intermédiaires. Les poires, par exemple, pourraient aussi bien être des pommes.

Nous repassons le fleuve à Kionra où nous couchons, et le 26, du haut d'une petite chaîne on

aperçoit dans le lointain Pehalo, sur le flanc herbeux d'une montagne : des bâtiments blancs et des toits chinois, au lieu des ruines et de la moitié d'église calcinée que j'avais vues jadis.

Je retrouve avec émotion le P. Génestier, le missionnaire, je crois, le plus perdu du monde. Sa situation a pourtant bien changé. Il a un compagnon, le P. Doublé, que j'avais vu arriver à Tsekou en 1907, et, depuis le chemin de fer du Tonkin et du Yunnan, il n'est plus qu'à deux mois et demi de France au lieu de quatre ou cinq.

Le P. Génestier, qui avait appris mon entrée au Tsarong et n'avait plus eu de nouvelles, me croyait bien parti pour Lha-sa. Notre principal sujet de conversation est le meurtre des deux explorateurs allemands. Il ne sait pas leurs noms, mais me montre la photographie supposée de l'un d'eux, très mauvaise, qu'il a développée un peu au hasard avec les produits trouvés dans leurs caisses[1].

Les deux voyageurs furent tués par les Lissous, au mois de janvier, près de Omati, à six jours d'ici, sur la Salouen. Ils étaient arrivés en Chine par Bhamo, et de Tengyueh ils rentraient en Bir-

1. MM. Brunhuber et Schmitz. Les débris de leur caravane furent achetés par le P. Monbeig, de Ouisi, au consul d'Allemagne à Hong-Kong. J'ai ainsi acquis onze animaux de leur caravane avec lesquels je revins à Yunnanfou en mars 1910, et rapporté quelques boîtes de leurs clichés photographiques que l'ambassadeur d'Allemagne à Paris a bien voulu faire parvenir à leurs familles.

manie, remontant la Salouen dans l'intention de pénétrer au Tibet par ma route de 1907. Je l'avais appris par lettre et j'en trouvai la preuve dans le seul de leurs papiers qui, avec un prospectus de fusils Manlicher, eût été sauvé : une note à la machine à écrire résumant mon voyage de 1907.

De Tengyueh, ils avaient envoyé à Ouisi la plus grande partie de leurs animaux pour les reprendre à leur sortie de haute Birmanie. Ils en avaient gardé quelques-uns qui furent, à mon avis, la cause de leur perte. Beaucoup de leurs mulets, que j'ai achetés plus tard, étaient trop jeunes pour un voyage d'exploration en terrain difficile[1]. Or, ils avaient un an de moins quand les deux voyageurs les achetèrent à Bhamo où les mulets sont hors de prix. Il semble donc qu'avec des animaux trop faibles et vite hors de service, les explorateurs n'aient pas eu la mobilité absolument indispensable en pays hostile. Jamais des Asiatiques ne tuent spontanément; ce n'est qu'après réflexion et de longues discussions qu'ils vous condamnent. Il ne faut pas que des animaux fourbus vous obligent à rester plusieurs jours sur place. Or, les Allemands durent s'arrêter à Omati pour attendre leur caravane dont un mulet avait disparu. Ils avaient passé par-dessus une falaise que les animaux devaient contourner, et ils se trouvèrent seuls pendant un jour.

On donne deux versions de leur assassinat.

1. Pour le voyage de Lha-sa, les Tibétains de l'Est n'emmènent pas d'animaux au-dessous de dix ans.

D'après l'une, ils auraient été tués par derrière, pendant que les notables de Omati leur offraient les présents d'usage. D'après l'autre, un des voyageurs aurait été massacré pendant qu'il dormait dans sa tente. L'autre, attaqué alors qu'il se lavait les mains au bord du fleuve, se serait jeté à l'eau, aurait traversé la Salouen, perdant son sang et ses forces, pour tomber entre les mains d'autres Lissous qui l'achevèrent. Avec eux, leur muletier fut tué et un de leurs serviteurs fait prisonnier.

On n'a pas entendu dire qu'ils aient dû leur sort, comme il arrive souvent en pareil cas, à leur attitude envers les indigènes. Il est plus vraisemblable que leur interprète chinois les ait trahis et que l'occasion d'un beau pillage ait été un mobile suffisant pour les Lissous. Naturellement, on n'a pas retrouvé une seule de leurs armes, et ils devaient en avoir des plus perfectionnées, à en croire le catalogue retrouvé. C'est une erreur de se croire en sécurité parce qu'on se sera encombré d'armes et de munitions inutiles, car on ne les a jamais sous la main quand il faudrait s'en servir; nuisibles mêmes, elles ne font qu'exciter les convoitises et changent des indifférents en ennemis. L'Anglais Brooke a été tué cette année dans le Taleang chan pour se faire voler sa carabine. Il s'est bien défendu avant de succomber, mais quand on a commencé, il faudrait tuer tout le monde : on est condamné. Les armes ne sont nécessaires qu'aux expéditions nombreuses, toujours mal vues; elles peuvent être fatales au voyageur isolé.

Les explorateurs en Asie s'exagèrent, en général, la part effective qu'ils doivent prendre et ensuite qu'ils ont prise à la réussite de leurs voyages. Le succès est une question de personnel et de bêtes de somme. C'est le personnel qu'il faut laisser causer et agir, en prenant soi-même le moins d'initiative possible. L'idéal serait d'être transporté comme un colis. On irait ainsi à Lha-sa, on traverserait l'Asie en tous sens. Malheureusement, l'Européen a une personnalité trop accusée. Les qualités de courage et d'énergie dont l'admiration un peu agaçante du public se plaît à parer les voyageurs, sont de peu d'utilité en Asie. Elles gâtent tout si elles portent à brusquer les événements et les hommes.

Une autre précaution vaine, et qui peut être dangereuse, est le déguisement. Sans doute, des voyageurs se sont donné beaucoup d' « *excitement* » à le porter, mais ils n'ont fait illusion à personne. Le seul résultat est qu'on les soupçonne de vouloir se cacher. Des Tibétains me parlant d'un voyageur que je ne pouvais identifier, me donnèrent ce signalement : « Celui qui était déguisé. » Il ne l'était donc que pour lui-même.

Il y a quelques années, un journaliste américain, à cheveux blonds et à yeux clairs, vint dans ces parages. Il ne parlait qu'anglais, mais se vêtit toutefois en pèlerin bouddhiste, fit tourner un moulin à prières et s'étonna de ne pouvoir entrer au Tibet. Il eut un succès de rire qui dure encore. Ces bons Tibétains sont volontiers narquois. Ils allèrent

jusqu'à simuler une attaque, de connivence avec le personnel du voyageur qui rebroussa chemin, croyant bien avoir vu la mort de près.

En pays désert et découvert, où les pistes sont vagues, on peut risquer le déguisement et passer au large des caravanes que l'on croise. En hiver, on peut encore user de fourrures et des parties du costume adéquates au climat. Autrement, se déguiser est insensé. Quelqu'un dont le physique s'y prêterait, devrait encore parler sans accent et de toutes choses, de son prétendu village, des siens, comme s'il était né dans le pays. Le mieux est de prendre le costume d'une nation non suspecte. Ainsi le P. Renou se fit passer autrefois pour Chinois, dans une région du Tibet où l'on ne connaissait des Chinois que le costume.

L'expédition partie d'Atentze, lors de mon passage près de cette ville, pour châtier les Lissous, se termina par une déroute. Les Chinois arrivèrent bien à Omati qu'ils trouvèrent abandonné et incendièrent, après avoir emporté ce qu'ils reconnurent pour avoir appartenu aux deux Européens. Mais les Lissous étaient cachés dans les taillis de la forêt. Ils massacrèrent à coups de flèches empoisonnées les derniers de la colonne. Ce fut une panique : on peut guérir d'une blessure de fusil, une écorchure de flèche ne pardonne pas. Un sergent, se croyant atteint, s'enleva une motte de chair avec son sabre, un autre se dépouilla le pied.

Les Chinois ne s'arrêtèrent de fuir qu'à la sortie du territoire indépendant. Les mandarins songèrent alors à sauver la face. Dans les villages soumis, ils firent couper la tête, çà et là, à des Lissous sans importance, plantèrent ces têtes sur des piques et firent à Atentze une rentrée triomphale. On ne peut s'empêcher de penser que si les Annales de l'empire ont été écrites dans cet esprit, bien des exploits historiques seraient des fables.

Une autre expédition partit de Tengyueh, qui, devant ramener les coupables, prit aussi des figurants chez les Lissous soumis. On les fit comparaître devant le consul anglais de Tengyueh, chargé de l'affaire. Pour convaincre ce dernier de leur culpabilité, l'interprète demanda aux Lissous comment ils faisaient pour fendre le bois, question qui fut traduite au consul : « Comment avez-vous tué les deux étrangers? » Les malheureux firent le geste de fendre du bois. C'est l'aveu qu'on voulait, et bien vite on leur coupa la tête pour prévenir une rétractation.

Shia-ta-lao-ie, qui racontait avec fierté cet exexploit au P. Génestier, ajouta : « Ce n'est sûrement pas vous autres qui auriez trouvé ça. »

Il ne faudrait pas cependant fonder sur cet exemple une opinion sur la justice chinoise. Il s'agissait là d'une affaire européenne où la tromperie est de tradition. Dans les affaires purement chinoises, les mandarins usent assez peu du formidable arbitraire dont ils disposent. Ils sont des interrogateurs remarquables par la psychologie et

le bon sens. Les jugements de Salomon ne sont pas rares dans les prétoires de Chine. Je n'en citerai qu'un exemple.

Un vieux mandarin de Ouisi que j'ai connu était célèbre pour sa justice. Un jour, deux plaignants réclamant la propriété d'une même pipe en appelèrent devant lui. Il s'agissait d'une pipe à fumer ces cigares que le fumeur roule lui-même. Le mandarin, gardant la pipe sur sa table, fit remettre à chacun des plaignants une feuille de tabac et leur ordonna de faire un cigare. Le cigare de l'un, fait par habitude aux dimensions de la pipe, s'y adaptait parfaitement, celui de l'autre ne put entrer. Le mandarin fit donner la pipe au premier et cinquante coups de bâton au second.

La bastonnade est le châtiment ordinaire. Quelques lattes suffisent à bâtonner bien des gens. Mais pour donner plus de majesté redoutable à l'appareil judiciaire, au début de la séance, un soldat jette au pied du tribunal un lourd faisceau de lattes qui tombent avec fracas sur les dalles.

De Péhalo, je renvoie mes soldats. Le tson-ie voudrait m'accompagner encore jusqu'à Tsedjron, mais je l'ai suffisamment vu depuis quarante-sept jours que nous voyageons ensemble. Je lui fais faire une lettre certifiant que je l'ai mené au Tibet; il la fera viser à Atentze, ma signature n'ayant aucune valeur. Seuls les sceaux comptent en Chine. Il craint que la garnison de Sam pil ling ne soit partie faire la guerre à Tsiamdo et qu'il soit porté

déserteur; il craint que ses soldats ne lui obéissent plus et se dispersent; il craint qu'en fin de compte on ne lui coupe la tête. Ce qui est certain, c'est qu'il ne demandera plus à prendre du service auprès d'un Européen. Ils iront par la route du Nord passant à Batang, et pourront être rentrés dans un mois. Je donne un cheval au tson-ie et de quoi nourrir son monde jusqu'à Sam pil ling. J'aurai nourri pendant quatre-vingts jours cinq soldats de l'Empereur qui me furent plus nuisibles qu'utiles. Au moment où on allait se battre à Tsiamdo, leur présence au Tsarong était un bien plus gros événement que la mienne. C'est eux plus que moi qui furent arrêtés. Plusieurs fois j'ai eu l'occasion de m'en débarrasser, je n'ai pas osé. Je le regrette maintenant. Les scrupules des Européens sont leur pire faiblesse en Asie; ils y sont déplacés, puisque la morale y est autre.

Le 1er décembre, départ de Péhalo pour Tsedjron. La route déserte que j'avais prise la première fois est déjà encombrée de neige. Nous prenons celle, plus longue, du prince Henri d'Orléans. Je m'étonne que le prince, qui aimait la botanique, n'ait pas signalé les rhododendrons monstrueux de la forêt. Une espèce que je n'avais jamais rencontrée a des feuilles de cinquante centimètres de long. La fleur n'est pas beaucoup plus développée que chez les autres espèces. Ces rhododendrons à grandes feuilles ne sont pas les plus gros ni les plus hauts. Le tronc d'un rhododendron

commun que j'ai mesuré, faisait deux mètres cinquante de circonférence, ses autres dimensions sont celles de nos chênes.

Le 5 décembre, nous étions à Tsedjron. Le P. Monbeig a quitté les ruines de Tsekou, résidence trop resserrée, surplombée de toutes parts et trop exposée aux attaques. Tsedjron est à une heure au Nord, sur une plaine, un village Moso qui ne compte pas encore de chrétiens. Le Père Monbeig bâtit son église en pierres et en briques. Il la fait épaisse et incombustible, pour que les lamas ne puissent plus la brûler ni la démolir. Un nouveau missionnaire, le P. Lesgourgues, réside avec lui.

Je ne reste que peu de jours à Tsedjron pour m'installer au delà de Tsekou, à Patong, le village d'Adjroup, où les Pères ont un pied-à-terre et une chapelle. Ils m'invitent à occuper leur maison qui est neuve. Je compte demeurer deux mois à Patong, pour travailler avec le lama Senan Temba qui passe pour très instruit. Il est oncle d'Adjroup et d'ailleurs de presque tout le village. Immobilisé par une infirmité, — ses jambes sont atrophiées, — il s'est donné à l'étude ; et bien qu'appartenant à la secte Gnymapa, il vit seul à Patong, dans un petit ermitage, au milieu de Pön-bos et de chrétiens.



Chagdeur.

CHAPITRE V

PATONG

I

Patong est le dernier village tibétain du Mékong au sud, puis vient la principauté Moso de Yetche, et enfin le territoire indépendant Lissou, que la Chine a de tout temps fait figurer sur sa carte. Elle s'était contentée de supprimer d'un coup de pinceau les Lissous de ses contrôles, après qu'un général chinois eut annoncé jadis leur extermination. Elle ne s'était plus occupée de ce pays vierge auquel son inexistence officielle assurait une complète indépendance.

M. Litton, consul d'Angleterre, avait été chargé de déterminer, avec la Chine, la frontière birmane du nord-est. Le vice-roi du Yunnan était favorable au projet anglais et les Lissous faillirent devenir Birmans. Mais un jour M. Litton fut trouvé mort dans sa chaise à porteurs, et, peu de temps après, le vice-roi fut disgracié. Ce sont là des coïncidences.

Dernièrement, le meurtre des deux explorateurs allemands reposait la question du territoire Lissou. La Chine, sous peine de renoncer à ses prétentions, dut prendre la responsabilité de cette affaire et aller recevoir des coups dans ce pays sauvage. Certes, au yeux de l'autorité chinoise, les voyageurs sont toujours encombrants, mais elle trouve ceux qui se font tuer, particulièrement insupportables.

Ainsi, Patong est entouré de Mosos, de Lissous et de Loutzés. Au nord même, les villages Mosos alternent avec les villages tibétains. Toutes ces races différentes se méprisent l'une l'autre et vivent en paix à force d'indulgence et de philosophie. Les Tibétains surtout ont de la vie un sens légèrement ironique et bonhomme qui garantit la tranquillité. Je ne connais pas de contrée plus paisible. Elle a vu bien des drames, des drames récents, mais j'imagine qu'ils doivent se passer avec calme et sans bruit. Les drames de la réalité ne sont jamais très dramatiques par la mise en scène. Que les hommes s'égorgent, cela n'empêche pas les oiseaux de chanter.

Patong est à quelques centaines de mètres au-dessus du Mékong, dans un renfoncement. On y arrive par un chemin étroit, taillé dans le roc; on voit tout à coup le village en tournant à droite; on est déjà dedans. La première maison est celle des Pères, qui longe le sentier et mord un peu dessus. Entre le mur et le vide, deux personnes se croisent

en se mettant de biais. Derrière la maison s'accroche une petite place, puis un temple, et au delà, les maisons de Patong accolées à la montagne et montant les unes sur les autres. Les grandes maisons sont celles des maîtres, les petites celles des esclaves. Tout autour, le ravin tombe en entonnoir avec les champs dont les pentes rapides convergent de très haut.

La maison des pères est petite, resserrée entre le chemin et la montagne qu'on a échancrée : un rez-de-chaussée, un étage où l'on grimpe par un escalier raide, une véranda, un vestibule, une chambre, un grenier; c'est tout. Devant s'allonge la cour et, en face, la chapelle. Tout est en longueur. Une famille habite le rez-de-chaussée avec une mule et des poules.

Patong compte cinq familles de maîtres, propriétaires du sol et tributaires. Le reste de la population est esclave. Ici, l'esclavage est très doux. On ne peut, comme au Tsarong, vendre séparément père, mère et enfants en bas-âge. A partir de soixante ans, tout esclave est libre. Le mot servage serait plus vrai. Ainsi Adjroup, qui a sept fermes et une cinquantaine d'esclaves (il ne sait pas au juste), partage avec eux sa récolte. Cette apparence de richesse ne nécessite pas du tout la possession d'un taël vaillant. De même dans l'antiquité; Cicéron en exil se disait bien ruiné, parce qu'il n'avait plus que quatre cents esclaves.

Aucune différence extérieure ne distingue le

maître de l'esclave. Ils sont vêtus de même, mangent ensemble et sont polis dans leurs rapports. Ainsi Chagdeur, qui est maître et jeune, appelle « *A-ou*, frère aîné », des esclaves plus âgés que lui, ceux peut-être qu'il a vendus, car le malheureux n'a plus rien à lui que sa personne. Son sort serait meilleur s'il était esclave lui-même. Sa vie serait assurée et il n'aurait pas à payer l'impôt.

Entre les deux classes cependant, malgré la courtoisie, la différence est assez réelle pour qu'Adjroup ait été choqué quand je lui fis emmener en 1907, comme compagnon, Alla, un ancien esclave à lui, libéré par les missionnaires. Cette année même, Patong vit un commencement de mutinerie des esclaves. Un d'eux avait, dans une cérémonie, porté un pantalon de soie auquel les esclaves n'ont pas droit. Les maîtres s'étant coalisés pour protester, une révolte fut sur le point d'éclater. En somme, tout cela est très bénin, très bonhomme, un peu comique.

La maison d'Adjroup n'est pas bien remarquable. La voisine, celle de son beau-frère Até, est plus importante. Toutes deux communiquent par les toits. Elles donnent sur une petite rue étroite et tortueuse où la fiente des animaux a matelassé le sol. Les maisons de Patong sont couvertes en partie d'une terrasse et d'un toit de bois à double pente.

Até est un des plus riches maîtres du village, il peut posséder quatre cents taëls d'argent en lingots (environ 1,600 francs). C'est beaucoup pour le

pays. Tant de numéraire, si on ne fait de commerce, n'est utile que pour parer aux années de famine. Généralement on vit de ses terres, et quand le Tibétain, insouciant et un peu bohême, a gagné un lingot d'argent, il en fait battre un reliquaire ou un bijou.

La sœur d'Adjroup est une grande femme droite à l'air sévère. Ma vue lui fait une grande impression : j'ai emmené et ramené son frère qu'elle croyait perdu. Au mois de mars dernier, quand Adjroup, revenant de France, rentra chez lui, elle vaquait aux besognes domestiques sur le haut de sa maison. On le croyait mort ou bien chargé de chaînes dans nos prisons de France. Elle le vit tout à coup dressé devant elle, et s'abattit toute raide au milieu de sa terrasse.

Ces terrasses sont des champs suspendus. On y bat la moisson, on y donne des fêtes, on y danse et, surtout, on y prie. — Près d'ici, un astrologue dont le père, le grand-père, tous les aïeux étaient astrologues, dessine des épures célestes sur sa terrasse bien égale et prédit les éclipses. Son fils, ses petits-fils seront astrologues et se transmettront leur connaissance de la marche des astres. Une occultation séculaire sera attendue et observée par le descendant de ceux qui déjà l'attendirent et l'observèrent autrefois.

Chadgeur n'ose pas me montrer sa maison. Elle diminue tous les ans, mangée petit à petit par la ruine. Il ne reste que le rez-de-chaussée et dessus, une pièce en rondins de bois dont le toit a disparu.

Nous rions tous, et lui aussi, de cette pauvre chose incomplète, enfantine comme son maître. La mère de Chagdeur loge chez les voisins. C'est elle, veuve de bonne heure, qui a laissé péricliter le patrimoine de son fils. Chagdeur « Qui tient le sceptre ! » se marierait volontiers, mais personne ne veut de lui. Avec sa moitié de maison, son innocence falote, il n'a pas de prestige. Ce sont souvent ceux dont on rit, qui pleurent dans la solitude. L'année dernière, pour manger, il a fait avec les esclaves la corvée d'entretien des routes.

Sa malpropreté est excessive, au point de faire rire plus qu'elle ne répugne; elle égaye les repas qu'il me sert. Je lui ai prescrit de se laver les mains. Il les lave et les essuie dans ses cheveux ou à son pantalon. Evidemment il n'a pas compris. Avec ses longues manches aux usages multiples, qui lui servent aussi de mouchoir, il nettoie encore les bottes et fourbit mes assiettes. Un de mes plaisirs est de lui faire allumer ma pipe. Il va prendre une braise ardente entre le pouce et l'index, la fait sauter d'une main à l'autre comme une simple châtaigne un peu chaude et la dépose, en appuyant bien fort, sur le tabac. Ensuite il se mouche avec satisfaction, ses doigts noircis barbouillant copieusement son visage. Si je ris, je l'entends dire aux autres : « Le Tarin est bien content, je ne sais pourquoi. » Pour s'éclairer dans l'escalier, il fiche entre deux planches des marches ou de la cloison, un bois résineux allumé.

C'est l'éclairage national. La flamme lèche les murs de sapin sans inconvénient. Dans les mêmes conditions, avant vingt-quatre heures, des civilisés auraient mis le feu à la maison. Leur maladresse à allumer du feu dans une cheminée n'a d'égale que leur promptitude à allumer un incendie. Ce que je disais pour les chevaux est vrai aussi pour les hommes. Le mécanisme les rend maladroits, plus inaptes que des enfants à manier ou combattre sans instruments intermédiaires les éléments naturels. Sur les toits des maisons tibétaines, dénués de tout parapet, les enfants, les bébés jouent et se roulent sans surveillance. Il n'y a jamais d'accidents.

Trois cents jours, j'ai chevauché par les chemins les plus ardus de la terre, dans les boues mouvantes, sous les forêts incultes, sans que jamais mon cheval tombe ni que mon front heurte les branches. Impunément j'ai bu l'eau féconde des rizières, des bouillons noircis par le cuivre amer des marmites, et j'ai mangé des viandes lardées de vers. Chez nous, rien ne pardonne. Une étincelle allume l'incendie. Pour une inégalité de terrain, on voit le cheval buter, le cavalier se tuer. Une eau, si elle n'est absolument pure, une écorchure, si elle n'est soignée, empoisonnent. Dans les hôpitaux qu'il faut agrandir à mesure que la science progresse, le mal se dresse contre le génie et le dévouement, il se multiplie, toujours divers, toujours nouveau. Il semble qu'une lourde malédiction s'appesantisse sur notre tour de Babel.

Car enfin, nulle part ailleurs dans le monde, on ne lutte ainsi et on ne souffre autant.

Mes entrevues avec le lama Senan Temba ont soulevé toute une question de protocole. Ces choses ont de l'importance pour les Tibétains, et s'en moquer les froisserait inutilement. Il m'était difficile de recevoir le lama chez les missionnaires. Pour que je ne fusse pas seul à me déranger, on convint de se réunir dans la maison du *bessé*. Le lama, dont les jambes croisées sont momifiées, s'y faisait porter et on l'y posait sur une table, tout assis comme un Bouddha.

La première fois, je le vis chez lui. Il habite de l'autre côté du village une petite maison retirée, toute blanche, ombragée par quatre vieux arbres qui lui font un baldaquin de feuillage. De sa terrasse où il se tient le jour, l'homme saint accueille les oiseaux avec indulgence. Chagdeur, qui était venu avec moi, s'agenouilla, et le lama le bénit en apposant les mains sur sa tête.

Il s'excusa de n'être pas chrétien, mais affirma ne croire qu'en un seul Dieu qu'il vénère sous beaucoup de formes. De sorte que, dit-il, chrétiennes ou bouddhistes, nos prières vont toujours au même Dieu. Cet argument pour combattre les missionnaires est d'une extrême habileté, car alors, à quoi bon se faire chrétien. Il parle tellement vite que je ne comprends pas toujours. Adjroup doit me traduire ou répéter. Je comprenais autant le Tchraker lama et mieux le P. Chion. Il parlaient

clairement un tibétain classique, connu dans tout le Tibet, alors qu'autour d'eux le dialecte usité par le peuple m'était incompréhensible.

La langue tibétaine vulgaire, celle dont les pandits indous firent une langue écrite pour traduire les livres sanscrits, bien que très différente encore de cette langue artificielle et savante, en a été influencée et lui doit sûrement beaucoup de sa subtilité. Sa syntaxe procède d'une tournure d'esprit autrement orientée, plus synthétique et plus simple que la nôtre. Parlée, cette langue joue avec les mots, en compose constamment de nouveaux avec la première syllabe de l'un et la dernière de l'autre. Syllabes ou mots changent de son et de prononciation selon ce qui précède ou ce qui suit. Ils sont des valeurs comme les couleurs dans un tableau. Ils s'augmentent de particules euphoniques dans le petit morceau de musique qu'est une phrase, pour boucher les intervalles, harmoniser, appuyer et renforcer. Quand on a compris cette langue, on trouve un vrai plaisir à entendre un Tibétain s'exprimer bien. Un jour, au Tsarong, Adjroup écoutait avec ravissement un jeune homme aux manières distinguées qui était venu à notre camp : « Il parle joli comme un homme savant », me dit-il.

Les premiers temps nous fûmes fidèles, le lama et moi, à nos rendez-vous chez le maire. Seulement on ne faisait pas grand'chose. Des curieux venaient assister à la leçon et on causait. Plus tard, il m'enseigna par correspondance. Il enduisait de cendre

l'intérieur noir d'un couvercle de livre et écrivait dessus avec son calame. Un gamin me l'apportait et je le renvoyais. La tablette allait ainsi tout le jour, de l'ermitage à ma maison. Le gamin est un tchreba, un élève lama. Il n'a que huit ans et étudie. On lui demande s'il sait lire. « Sinon très peu, je ne saurais du tout lire. » Ce qui est la façon tibétaine de dire : Je ne sais lire que très peu.

Je ne fais pas que du tibétain ; sur ma demande, le roi de Yetche m'a envoyé son chef des magiciens. Ceux-ci seuls connaissent les hiéroglyphes mosos et sont versés dans les livres. Un historien chinois a dit que le parler des Mosos ressemble à un croassement. C'est un peu vrai. Il est des mots que je renonce à transcrire.

J'ai aussi embauché des copistes pour faire recopier des manuscrits. Tout le monde, ici, sait écrire. Un copiste est moins difficile à trouver que du papier. Le lama Senan Temba m'en fournit un peu. On fabriqua le reste. Il fallut récolter l'écorce spéciale dans la montagne, la moudre, faire la pâte, presser, sécher et polir. Ces préparatifs demandèrent quinze jours, après quoi les copistes se mirent au travail. Je prise cette lenteur très ancienne. Des volumes d'histoire et d'érudition fleurent moins le vieux temps que mes copistes et leur papier.

Un des copistes est du Dergué, un ancien lama qui fut chassé de son couvent pour avoir volé des objets sacrés. Comme châtiment, on lui enleva dans le dos des lanières de chair et on lui coupa un

petit bout du nez. Il tranche au milieu des autres par son type tibétain du Nord et je ne sais quel air de moine défroqué. Il n'est pas défiguré, sa blessure n'a laissé qu'une cicatrice blanche. Mais il porte écrit sur le bout de son nez qu'il est un voleur et avertit malgré lui ceux qui le regardent qu'ils ont à se méfier. La justice tibétaine est très pince-sans-rire.

Dans cette contrée, on aime assez se faire justice soi-même contre les voleurs. Lorsque, dans un village, un homme devient incommodant par ses vols répétés, un groupe d'habitants se concerte en secret, s'empare du voleur, le coud dans un sac en peau de yack et le jette à l'eau. Celui-ci, paraît-il, se soumet de bonne grâce à son exécution et en reconnaît l'opportunité.

Pendant un mois et demi je ne bougeai pas de Patong. Shia-ta-lao-ie m'avait invité à aller le voir à Atentze, le P. Emile Monbeig à venir à Siao Ouisi; là je devais, par l'entremise du Moukoua de Yetche, assister à l'intronisation du Bouddha vivant de Kampou. Je connaissais ce Bouddha vivant, un enfant, neveu du roi de Yetche. On l'amènera en grande pompe de Yetche à la lamaserie de Kampou et les cérémonies dureront trois jours. Voilà bien un exemple de ce que je disais au début. Après un an de voyage on n'a plus de curiosité, et on laisse se passer des occasions rares.

Je n'ai même pas été voir, à deux heures de

Patong, chasser le vautour. On chasse le vautour tous les deux ans, pendant l'automne, et on vend les plumes à la Chine pour l'empennage des flèches. Depuis les nouveaux armements, les plumes de vautour sont moins demandées, mais les traditions, en Asie, sont plus fortes que les révolutions. Cette chasse se fait sur un petit plateau très élevé où je suis allé autrefois. Les Tibétains appâtent avec de la viande, et les vautours accourus du fond de leurs solitudes lointaines tournent en colonne au-dessus du plateau. Quand ils sont en grand nombre, groupés sur une charogne, on les couvre d'un filet et on les assomme. Les Tibétains s'amusent à lancer en l'air de la viande qui jamais ne retombe.

La chair des vautours n'est pas perdue, les chasseurs la mangent. Ils en mangent tout le jour, sans arrêt et sans inconvénients, car la viande de vautour, disent-ils, se digère à mesure. D'ailleurs, cette chair nourrie de charogne n'est-elle pas toute digérée ?

Tous les quinze jours, un des Pères vient dire la messe à Patong. Le dimanche d'après, je vais à Tsedjron et constate les progrès de la nouvelle église. Elle est romane, avec un je ne sais quoi de chinois qui s'harmonise bien. Les maçons, venus de Chine, n'ont pu s'empêcher de donner au faîtage des murs une légère courbure. Le P. Monbeig me montre son plan fait à main levée sur une feuille de cahier. Le chef maçon ne l'a vu qu'une fois, et depuis il porte dans sa tête cette conception

architecturale si nouvelle. Lui et son équipe font tout, les terrassements, la taille du granit, la cuisson des briques et des tuiles, la construction, la charpente, la menuiserie, la peinture et le faîtage. Quand on pense à ce que cela représente aujourd'hui chez nous d'entreprises et de compétences différentes, pour ne pas faire mieux, il faut bien accorder du génie aux Chinois.

II

Vers le milieu de la onzième lune de chaque année, les maîtres de Patong officient dans le temple pendant trois jours de fêtes et exécutent les danses sacrées. En religion pön-bo, le chef de famille est prêtre. Eux seuls ont le droit et le devoir de célébrer ces cérémonies.

Ces trois jours-là, je suis réveillé de bonne heure — le temple est derrière la maison — par les éclats préliminaires des cymbales. La nuit, on ne devrait pas interrompre, mais par respect pour mon sommeil, on ne reprend qu'à l'aurore. Les maîtres, vêtus de leurs beaux habits, sont assis dans leur temple, le long des murs, devant des tables basses. Ils se sont installés confortablement, pour la journée, sur des tapis et des coussins. Devant l'autel une pyramide d'offrandes est dressée, fruits, figurines de beurre et de tsampa. Sur chaque table, un pupitre supporte des piles de feuillets manuscrits d'une belle écriture hiératique, aux capitales rouges, semblable à celle des missels gothiques. Les officiants ont encore devant eux un tambourin double en crânes humains, le chapelet d'ossements, une cloche ciselée et la tasse en bois toujours pleine de thé beurré.

Un des maîtres, celui du fond, un vieux tout à son affaire, armé d'effroyables lunettes rondes, a foré simplement, pour mieux y voir, un trou dans le mur. Le jet de lumière frappe au sein de l'ombre son vêtement bleu à parements rouges, le vieil ivoire de ses tempes, les cuivres et les argents bosselés de ses instruments de prière.

On psalmodie de cette même voix uniforme, chaude et douce qu'ont tous les lamas, tous les hommes qui prient, au Tibet. Après chaque page de leur psautier, un des maîtres joue sur la clarinette un air qui ondule et pleure longuement, un air indien très ancien, qu'on entend sur les bords du Gange et au fond des temples brahmaniques. Les Tibétains jouent merveilleusement de la clarinette, sans interruption, pouvant respirer par le nez sans que la bouche s'arrête de souffler.

L'après-midi, ils dansent. Le temple est leur foyer et le petit parvis est la scène. Comme spectateurs ils ont la foule des femmes et des esclaves qui chôment ces trois jours et se pressent aux quatre coins de la place. Les danseurs sortent de l'ombre l'un après l'autre, vêtus de robes de soie monumentales et coiffés de masques monstrueux qui oscillent sur leurs épaules. Chacun danse, un moment, dans la porte, puis s'avance avec lenteur, dansant toujours. Tous leurs pas et leurs gestes sont rituels et comptés, la moindre erreur se paie d'une amende. Ils brandissent le poignard magique; leurs bras se tordent en mesure et con-

vergent par moments vers le centre de leur cercle, levés ensemble comme pour un serment.

Quand les danseurs sont tous sortis, ils font un tour complet, chacun tournant sur lui-même ainsi que les astres au long de leur orbite, puis ils s'enfoncent un à un, avec la même lenteur auguste, dans l'ombre du sanctuaire.

Les danses se succèdent avec peu de variantes. Dans l'une, je reconnais Chagdeur qui m'a demandé la permission de remplir son devoir de maître. Je le reconnais à ses membres de sauterelle et à quelque chose de jeune dans l'allure de cet énorme paquet d'étoffes dont il est le noyau. Il porte un masque cornu, à longues antennes, qui achève son air de grand insecte. Il ne se trompe pas dans la complication des pas et des gestes. Malgré son air niais, il a assez de mémoire pour se rappeler des danses qu'on ne répète qu'une fois l'an.

On devine un grand art dans ce spectable, malgré l'interprétation inhabile d'amateurs. Une danse est particulièrement remarquable, qui n'a qu'un seul exécutant figurant un *lhadjri* ou démon. Le musicien frappe doucement de la tranche de ses cymbales dont le son perlé tinte dans le silence. Le *lhadjri* danse à pas mous et muets, simulant les esprits impondérables qui dansent sur les nuages.

Le troisième jour, les danses sont comiques. Il y a *Poumo raro*, la petite fille, qui joue, fait des bêtises et pleure; *Atsara*, le nègre, dont le masque de suie est fendu d'un rire si violent, que les

spectateurs éclatent par contagion. Il y a un masque atrocement drôle de cholérique ou de fou, tordu, vert et décharné. Celui qui le porte figure par ses gestes saccadés la démence et le délire. Il improvise au hasard, selon les provocations des spectateurs. Soudain, il ramasse du crottin et l'enfourne hystériquement dans sa bouche de bois grande ouverte.

Le dernier soir, à l'heure du crépuscule, après qu'on a bien ri de ces pîtreries rudes ou naïves, les fêtes se terminent par le chant de l'*Om mani padmé*. Tandis que les trois plus anciens de Patong lancent des poignées de céréales aux esprits des quatre points cardinaux, la foule entière, hommes et femmes, entonne le *mani*. Syllabes mystiques dont les savants se perdent à chercher le sens; mais cri magnifique par son ampleur et sa mélodie douloureuse, où les voix s'élèvent très haut, aussi haut que peut aller l'espérance, et retombent déçues en une plainte profonde. On ne connaît pas d'auteur à ce chant, il est sans artifice de composition. Œuvre des siècles et de tout un peuple, il est une synthèse, le cri même de la détresse et de l'espoir humains, éperdument, éternellement lancé du fond de l'abîme. Il résume toute la religion tibétaine, toutes les religions. Car toutes ne disent-elles pas le même désenchantement, sauf la chrétienne qui a des vieux chants victorieux tout gonflés d'enthousiasme, tels que les autres n'en ont point.

De près, les voix de femmes, moins sages que celles des hommes, sont un peu criardes. Mais à quelques pas plus loin, après le tournant du chemin, d'où l'on ne voit plus le village, il n'arrive que la sublime gerbe d'ensemble. Un voyageur qui, venant à passer, l'entendrait soudain, ne verrait, en regardant autour de lui, que des montagnes désertes.

Avant qu'Adjroup ne fût chrétien, il prenait part à ces danses. Maintenant Tseon Senan, son frère cadet, le remplace dans les cérémonies religieuses, et cela lui enlève beaucoup de son autorité de chef de famille. Ce qui rend sa situation plus fausse encore, c'est qu'au point de vue chrétien, il est célibataire, alors que la loi tibétaine le fait de droit mari de sa belle-sœur. Tel est l'effet de la polyandrie. Eût-il beaucoup d'autres frères cadets, il serait le mari légitime de toutes leurs femmes, pourvu qu'ils demeurassent sous son toit. C'est ainsi que la polyandrie n'exclut pas la polygamie, mais qu'au contraire ces deux institutions remarquables se combinent et se fortifient.

Heureusement pour son cas, Adjroup n'est pourvu, modestement, que d'une seule belle-sœur, très suffisante pour les relations qu'il a, ou plutôt, n'a pas avec elle. La mélancolie de sa position ne réside pas tant dans sa bizarrerie matrimoniale (les Tibétains ne s'étonnent pas de si peu), mais l'autorité, l'influence sur la femme, pierre angulaire du foyer, lui échappe. La femme, objet mobilier, fait

partie et partie directrice des biens, des esclaves, des animaux, des champs, de tout ce qui constitue le patrimoine d'Adjroup Gumbo. Aussi, fermiers et clients qui, pendant ses trois ans d'absence, avaient pris l'habitude de s'adresser à son frère, ne peuvent s'empêcher de continuer après son retour. Malgré cela les deux frères s'entendent très bien, sans ombre de jalousie, aussi bien que s'ils devaient se partager la même femme. Cela peut sembler un peu étonnant; on s'égare en effet dans la psychologie des Tibétains. Accommodants avec obstination, ils imposent du moins la sympathie.

Dans les cas simples de polyandrie, l'aîné est le mari en titre, et si un des cadets demande à user de ses droits de mari en second, l'aîné ou les aînés doivent quitter la maison, tellement la possession de la femme entraîne celle de tout le reste. Il est censé partir en voyage, mais descend simplement chez un voisin. Le mari intérimaire accroche à la porte sa ceinture ou ses bottes, ou plus ingénument son pantalon. Tant que l'aîné verra cette enseigne, il ne rentrera pas. La polyandrie assimile donc la femme à un objet mobilier quelconque dont l'aîné est propriétaire et dont les cadets sont éventuellement usufruitiers.

Les Tibétains ont aussi le mariage à l'essai. Pendant les deux premières années de son mariage, une jeune femme peut rester dans sa famille. Cette période écoulée, si l'un et l'autre époux sont consentants, elle rentre chez son mari. Simple garantie dont elle use rarement. En général, l'hési-

tation est moins longue; les expériences concluantes ont même souvent précédé le mariage. Pendant mon séjour, une jeune femme, la veille du jour où les deux ans allaient être révolus, se réfugia chez ses parents. Son mari vint la chercher, mais les parents lui dirent froidement qu'il n'avait rien à réclamer. Le mariage date-t-il de sa célébration ou de l'échéance des deux années ; autrement dit, les époux étaient-ils mariés ? Subtilité que je n'ai pu éclaircir. Je me suis renseigné, mais les Tibétains eux-mêmes ne semblaient pas très bien le savoir ; ils n'étaient pas d'accord. Ils trouvaient seulement curieux que j'eusse besoin de tant de précision.

Les jugements portés par l'abbé Desgodins sur la moralité des Tibétains sont d'une sévérité un peu excessive. Le missionnaire semble ignorer que ces « écarts de mœurs » existent partout. Ils sont facilités au Tibet par la promiscuité dans des maisons, privées de notre luxe d'appartements séparés, de portes et de serrures. Peut-on faire un crime aux Tibétains de vivre sans confort ? Peut-on réduire la moralité à une question d'architecture ? je trouve au contraire vertueux ce peuple très peu polygame, trop simple pour être vicieux, et qui n'a même pas de prostitution, ce revers inévitable de la monogamie. Il est léger, mais point corrompu. La Chine prude est tout le contraire.

Une manière, chez les femmes tibétaines, de manifester le respect, est de feindre une grande frayeur à votre vue, ou une grande confusion. En

cette saison, les filles de Patong portent le fumier aux champs dans de grandes hottes de bambou. Elles font la navette sur le chemin et à chaque retour, avec leurs hottes vides sur le dos, s'arrêtent à bavarder un moment dans ma cour toujours remplie de monde.

Une fois, à cet instant, je descendis. Grande panique aussitôt chez les femmes qui courent vers la porte. Elles s'entre-choquent de leurs hottes flexibles, rebondissant l'une contre l'autre, se coincent finalement dans la porte et s'immobilisent. Grande joie chez les hommes qui se moquent, puis grande joie aussi chez les commères qui ne songent plus à fuir : c'est si bon de rire !

Quelquefois la frayeur n'est pas simulée, même à Patong où je suis connu. Un jour, sur le sentier, à cinquante pas de moi, une enfant avait déjà décampé plus haut sur le flanc de la montagne. Elle se trouva, je ne sais comment, sur un bout de rocher, perchée comme une chèvre, sans plus pouvoir avancer ni reculer, pleurant à chaudes larmes. On dut l'aider à descendre.

Ma cour est devenue une espèce de forum et ma maison un quartier général. Les nouvelles se concentrent là et on y discute de toutes choses.

Si je suis l'attraction pour les grandes personnes, ma guenon est celle des enfants. Isolément chacun d'eux en a peur, mais en bande ils se vengent de leurs défaites individuelles. Les singes domestiques sont des souffre-douleur; les hommes les

punissent d'être leur caricature. Et ma guenon qui a une pauvre vieille figure noire, ignore que sa laideur est une provocation.

Les enfants l'appellent « *Andou*, *Andou!* » (c'est le nom que porte le singe domestique au Tibet). Leur voix est mielleuse et hypocrite. Ils lui tendent des pièges abominables et toujours nouveaux. La désillusion, la colère d'*Andou* sont grotesques, et alors qu'elle souffre et avance la figure, découvrant deux peignes de dents fines avec toutes ses gencives, alors qu'elle est malheureuse et furieuse, la galerie éclate de rire. Il en est ainsi, en Chine, des hommes qu'on torture : leurs burlesques soubresauts font la joie des assistants.

Chez les singes, la peur et la colère sont un même sentiment, ou du moins leur peur se manifeste sous les formes de la colère. Ma guenon, qui fut capturée petite sans avoir eu jamais à se cacher des aigles ni des ours, montre une peur ou une colère affreuse à la vue d'une fourrure, d'une main gantée ou d'une patte de poulet. L'atavisme lui fait craindre une serre dans un débris de volaille. Adjroup l'épouvante quand il a son bonnet de fourrure ; son bonnet enlevé, *Andou* se précipite dans ses bras.

Elle a peur également du coq de la maison, un de ces énormes coqs de Chine, ébouriffés et roux. Il a des plumes cassées qui traînent comme des rapières et des culottes de duvet qui lui descendent jusqu'aux ergots. Il marche dans les ordures avec une fierté lourde et risible ; il a l'air d'un vieux

mousquetaire. La nuit, il bat pesamment de ses ailes poussiéreuses et traîne dans le silence un chant triste et enroué. *Andou* réserve ses grâces pour mes chiens, dont elle cherche les puces, et qui lui tiennent chaud. Pour les faire demeurer, elle leur saute sur le dos, tire leurs oreilles ou les prend par le nez. Les chiens, indulgents et bonasses, pleurent et ne se défendent pas.

Bien qu'antipathique, le singe est désagréable à tuer. Son agonie est une mimique d'agonie humaine. Il m'est arrivé d'en tirer en Indo-Chine; chaque fois il m'a semblé commettre un petit assassinat. Les sentiments des hommes à l'égard des animaux sont, je crois, un phénomène logique autant qu'affectif. Si les bêtes sont conscientes de leur souffrance, la métaphysique doit s'emparer de leurs destinées et leur attribuer une juste immortalité. Aussi les bouddhistes et les matérialistes, en leur qualité d'animaux évolués, sont doux aux animaux. Les spiritualistes leur sont volontiers cruels.

Pour prendre les singes, les Tibétains mettent un appât dans une boîte ou dans un tronc d'arbre creux, percé d'une petite ouverture. Le singe glisse sa main allongée, saisit la proie et ne peut plus retirer sa main fermée. L'idée de l'ouvrir ne lui venant jamais, il se laisse prendre.

Les montagnes du Tibet ont trois espèces de singes qu'on appelle *tchroumer*, *tchrounag* et *tchrouker*, singes rouges, singes noirs et singes blancs. Quand deux bandes de races différentes se

rencontrent, elles se livrent de terribles batailles.

Les champs de Patong sont quelquefois dévastés en une nuit par les singes. Après s'être repus et avoir rempli leur goitre de maïs, ils emportent encore chacun trois épis, un dans la bouche et un dans chaque main. On raconte ici mainte histoire de singes. Un jour, on prit un singe dans une bande qui pillait les champs. Il fut habillé en homme et relâché. Quand il rejoignit sa bande, celle-ci ne voulut pas le reconnaître, prit la fuite et ne revint plus.





Danses a Patong.

Mes copistes de Patong.

III

Le P. Monbeig est venu passer trois jours au moment de Noël. En même temps, Adjroup recevait ses caisses expédiées de Bhamo. Elles avaient mis un an pour venir de France. Bien des choses sont brisées, perdues même par les fentes des caisses défoncées ; mais le phonographe, « la machine qui parle », est intact. Le déballage de tout cela, au milieu de la foule, à la lueur des lanternes chinoises et des torches, a occupé la veillée de Noël. Adjroup fait entendre à ses compatriotes ahuris nos airs d'opéra. Et de fait, ils sont ahurissants, nos airs d'opéra, pour qui est resté un an au désert. Mon oreille est faite aux mélodies chinoises et tibétaines qui semblent, en Europe, de la cacophonie. En entendant de la musique, au retour de mon premier voyage, j'ai eu la même impression qu'en revoyant des Européennes en corset, talons hauts et grand chapeau ; elle a quelque chose d'artificiel et de guindé, elle sent la recherche, le travail. La musique chinoise un peu mièvre, et celle du Tibet ont la même souplesse naturelle que la taille libre des femmes, elle a cet accent dolent de leur servitude, et une unité de

mesure qui en fait un tout homogène. Les auditeurs de ce soir se demandent pourquoi la nôtre est tantôt sautillante, tantôt languissante. Savante, elle est trop spéciale, trop à notre image, et déconcertante, jugée de loin, avec beaucoup de recul, du point de vue de l'homme selon la nature. Je n'ai jamais senti comme ce soir, combien une très belle chose déplacée peut devenir pénible.

Pour la messe de minuit, on me met dans le chœur un fauteuil chinois recouvert d'un *joutze* en peau de panthère. Chagdeur, précautionneux, y a aussi posé mon manchon. Les haleines de tous ces chrétiens qui chantent, font de la buée dans l'air froid et des halos à tous les cierges. Ce doit être une curieuse chose, vue du dehors, dans la nuit partout silencieuse, au sein de l'immense Asie païenne, que cette petite église où se dit la messe de Noël.

Pour communier, les hommes enlèvent leur chapeau et déroulent leur natte. Les femmes défont leur turban qu'elles abaissent en voile sur leur visage.

Le lendemain, fête toute la journée. De la galerie, le Père et moi, nous jetons des colliers de corail. Les hommes en sont aussi amateurs que les femmes. Celles-ci, aussitôt, s'en parent à ravir, dans les cheveux, aux oreilles, sans miroir mais avec une sûreté infaillible. Beaucoup d'entre elles sont jolies, à Patong, et contrastent avec les femmes Mosos, assez laides, des environs.

L'après-midi on danse dans la cour, hommes et femmes, maîtres et esclaves, chrétiens et non chrétiens, fraternellement mélangés. Les maîtres et les païens ont fait quelques difficultés avant d'entrer dans la ronde. Le maire, qui est chrétien, est très fier du résultat et nous dit : « Nous avons mis les chèvres avec les moutons. » Je lui ai donné un bonnet qu'il ne quitte plus, avec lequel il dort, cadeau qui m'a valu un discours de félicitations pour mes bonnes œuvres. Un jour, il me demanda si j'avais été en Judée. La Judée d'autrefois, il l'imagine semblable à mon pays, tandis que moi je l'imagine comme le sien où l'on s'exprime en paraboles.

Tout en dansant, ils improvisent et chantent mes louanges. Je suppose qu'ils ont des clichés tout faits dans lesquels ils intercalent ces louanges naïves ; des improvisations rythmées, dites avec ensemble, seraient miraculeuses. Leur danse est une ronde paysanne comme il en existe dans nos provinces, une ronde lente où les pieds martellent le sol sur place. Hier, la danse religieuse devant le temple était art et spectacle, aujourd'hui, elle est sauterie populaire. Rien n'est commun entre les deux, il y a toute la différence entre la conception la plus raffinée de la danse et un emprunt probable aux races sauvages de la contrée, les Lissous, par exemple. Leurs nuits de fête, quand tout est calme, les Lissous se réunissent par centaines en un gigantesque cercle et jouent d'un instrument minuscule en bambou qui tient dans le

creux de la main. On l'entend à peine : une harpe qui ferait le bruit d'un moustique. Mais leur multitude remplit l'air d'un murmure immense, infiniment triste et doux.

Cette ronde tibétaine n'a vraiment rien d'asiatique. On voit des Bretons dansant cela. Ce mélange des hommes et des femmes, leur gaieté, et jusqu'à leurs vêtements (une mode de Patong) à col droit et liséré rouge, qui rappellent les livrées des veneurs, tout cela a comme un air d'ancienne France. Le P. Monbeig me montre un jeune fiancé, un fiancé chrétien : il a cet air distrait par une joie intérieure d'un villageois fiancé de chez nous.

Peu de temps après Noël, le P. Monbeig revient pour instruire les catéchumènes. Quand les nouveaux convertis sont un peu âgés, ils reçoivent coup sur coup tous les sacrements. En un tour de main ils sont baptisés, confirmés, communiés, mariés. Après quoi, ils ne diffèrent des chrétiens de naissance que par leur nom païen qu'ils gardent par habitude. Le Tibétain, religieux de nature, est aussitôt à son aise dans une religion comme la nôtre.

Pendant son absence, une vieille catéchiste seconde le Père. Tous les soirs, sur les marches de l'église, elle enseigne, après leur travail, un vieillard et deux jeunes gens. Par moments sa voix s'enfle et elle a des gestes de prophétesse.

Nondia et Laolou repartent pour leur pays du

Nord. Le jeune Laolou, redoutant de faire ce long voyage avec un vieil assassin, se met en route quelques jours après Nondia. Nous en voulons moins à Nondia de ses meurtres, simple pécadille là où la vie est sans valeur, que de sa fuite si lâche à Djrongneu, tandis qu'on assommait son compagnon. Laolou nous dit adieu à tous individuellement, avec des prosternements, appelant chacun son « frère aîné ». Ses mains sales écrasent deux larmes sur ses pommettes ; et comme il s'en va, Adjroup le rappelle et lui dit : « Fais-toi chrétien là-bas et tu nous retrouveras dans le ciel. » Laolou dit oui en saluant encore, il s'éloigne à reculons et disparaît au tournant du chemin.

C'était un brave serviteur. Durant ces six mois il a été touché par le charme de l'âme chrétienne, qui est doux et fort. Beaucoup voudraient se faire instruire qui n'osent ou ne peuvent pas. Ceux qui se sentent capables d'aimer, de se sacrifier, qui pleurent quand on se quitte, désenchantés de l'égoïsme des dieux et des hommes, aspirent au baptême mystérieux par lequel on se reconnaîtra, on se retrouvera plus tard, à l'écart, dans le ciel des chrétiens. Car ici le christianisme refait ses premiers pas à travers les embûches, dans un cercle fermé d'âmes qui se comprennent, ainsi qu'aux premiers siècles. Quand bien même la foi s'éteindrait tout à fait dans notre vieux monde, n'oublions pas qu'elle est rallumée déjà à l'autre bout de la terre et qu'elle y brille d'une flamme jeune et pure.

Quand on voit les missionnaires semer à l'Orient la parole qui a bouleversé l'Occident, on reste étonné de leur audace. Une des révolutions, et non des moindres, qu'ils voudraient propager est le relèvement de la femme. La femme est ici ce qu'elle était dans l'antiquité, toujours méprisée, même libre, même puissante. Les Grecs n'en avaient célébré que la forme par le langage de leurs marbres. C'est au christianisme que nous devons d'avoir idéalisé l'amour, de l'avoir fait triompher de la guerre comme thème unique de la poésie.

Le mariage chrétien est une singulière nouveauté chez les Tibétains, si indifférents, si légers, qui s'accouplent au hasard, à la façon des bêtes, sur les planchers de leurs demeures. Ce n'est plus le désir passager dont on cédera l'objet avec bonhomie à des maris subalternes, même plus la la gaîté bruyante de la noce païenne, mais un grave serment fait devant tout le ciel, pour toute la vie et pour après la mort.

Quelle révélation pour deux êtres individuellement et naturellement mystiques ! L'homme doit regarder sa femme avec curiosité, avec un peu de crainte, étonné et charmé qu'elle soit si précieuse et environnée de tant de symboles. Elle, l'esclave d'hier, doit être confondue de se savoir une âme. Car tout est là, tout amour d'essence un peu supérieure, l'affinité mystérieuse d'où il jaillit, ont pour condition l'égalité morale de la femme et de l'homme. Il faut au moins ce sentiment pour que, du désir, naisse la tendresse ; par lui seul la passion

sensuelle peut s'élever jusqu'au lyrisme. L'amour généreux est, dans toute l'Asie païenne, une émotion inconnue ; on est effrayé de parcourir ce désert. La mort n'y fait pas frissonner les hommes, car elle n'est pas plus glaciale que leur vie, leur vie qu'heureusement une imagination éclatante illumine, mais que le cœur éteint n'échauffe pas.

Les Chinois, à force d'affinement, n'ont pu que cérébraliser les sensations amoureuses et leur donner apparence de sentiments, quand ils célèbrent en vers les charmes physiques et moraux de la femme. Mais je doute que ces chemins détournés les amènent jamais à cette émotion spéciale qui est l'amour, dans les sociétés où l'égalité de la femme est admise.

Cette région est un foyer de mysticisme, comme tous les pays de montagnes. Bouddhiste, elle a le Dokerla; chrétienne, elle a les tombes de ses martyrs. Où la nature est rude, l'homme se spiritualise. Les montagnards et les marins regardent vers le ciel. Dans la plaine heureuse, au contraire, l'homme riche est matérialiste.

Bien que le P. Monbeig ait porté sa résidence à Tsedjron, la capitale morale de sa chrétienté est Tsekou. Là sont les tombes des martyrs, il n'y a même plus que cela. Sur certaines cartes du Tibet, on voit Tsekou en gros caractères. Le voyageur penserait trouver une ville et ne verrait qu'une cabane et des ruines abandonnées. Tsekou ne

figure plus que des souvenirs. Mais telle est leur force que, quand on parle de la contrée depuis Yetche jusqu'à Atentze, cela s'appelle toujours Tsekou.

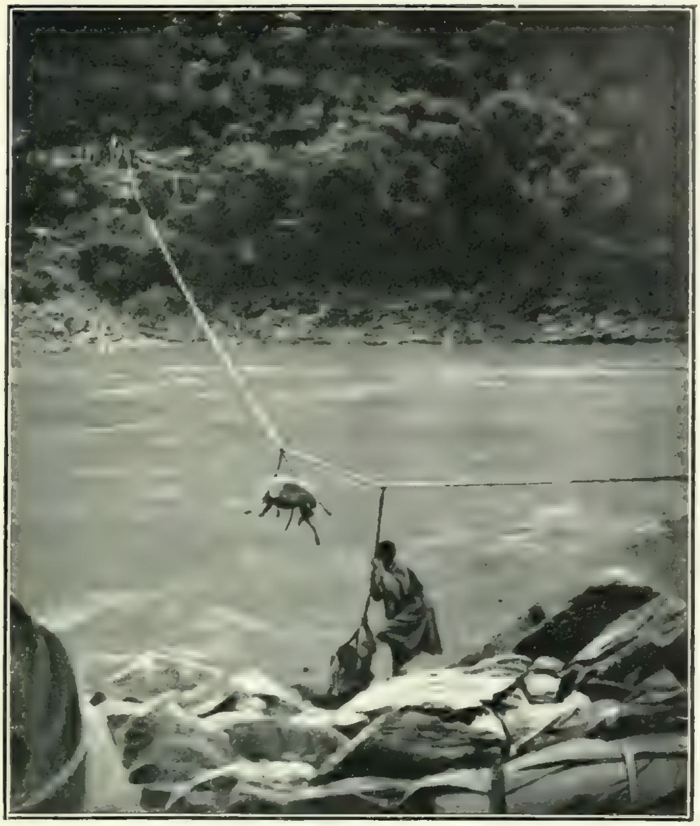
L'hiver y est doux et égal. La nuit, un ou deux degrés seulement oscillent de part et d'autre de zéro; le jour, s'il fait du soleil, on est au printemps. Au Tibet, la température ne diffère qu'avec l'altitude, du jour à la nuit, du soleil à l'ombre; mais, d'un jour à l'autre, elle varie à peine. Adjroup, habitué à cet équilibre, trouvait en France les sautes de température considérables. Rien n'est hargneux, en effet, comme les climats dits tempérés.

Un matin que le froid m'avait réveillé plus tôt, — il avait neigé pendant la nuit et il neigeait encore, — je vis avec un frisson l'avant-dernier fils du portier assis tout nu au milieu de la cour, le derrière dans la neige. Il jouait avec elle plaisamment, la prenant à poignées. Le coq de la maison, aussi haut que lui, le regardait en penchant la tête. Après cela, je ne m'étonne plus que la race se conserve belle. Les forts seuls survivent à un tel procédé de sélection.

Vers le milieu de janvier, nous commençons les préparatifs du départ. J'ai fini ce que je voulais faire à Patong. Mes animaux, qu'on a menés à la montagne, n'ont pas repris et sont trop maigres pour le voyage. Les routes du Tsarong les avaient usés.

Heureusement, le P. Emile Monbeig, de Ouisi, m'a proposé par lettre la caravane des deux Allemands assassinés. Pour aller jusqu'à Ouisi, les gens de Patong me loueront leurs bêtes. Plusieurs fois on a fixé puis reculé le départ. Enfin, le 24 janvier, nous passons le Mékong et campons sur l'autre rive.

Les mêmes Tibétains m'accompagnent. J'ai en plus Atho qui sait le chinois, et Tchrechim Tserin, un esclave du maire de Patong, qui nous rejoint deux jours après. Son maître lui ayant interdit de venir avec nous, il s'est sauvé. Cette escapade, qui durera trois mois, est, paraît-il, sans gravité. Cela montre que l'esclavage, au Tibet, n'est pas bien dur. Tchrechim Tserin, « Odeur suave, Longue vie », porte de longues boucles d'oreilles, et à Yunnan Sen, tout le monde le prendra pour une femme.





Pont de corde sur le Mekong.

Passage du fleuve Bleu a Dakou.

CHAPITRE VI

LE PAYS MOSO

I

Je ne suivrai pas ici, jour par jour, les deux mois de voyage de Patong à Yunnan Sen. Je ne m'étendrai que sur les parties non explorées de la route, les seules dont j'ai levé la carte. Le reste, les tronçons connus, ont été décrits par d'autres et par moi-même. Je comptais rentrer par la route habituelle et le plus vite possible. L'étude des Mosos a ralenti et dévié notre marche vers de nouvelles régions. J'avais appris du chef des magiciens de Yetche, où était la ville sainte des Mosos, Bedjri, et résolus aussitôt d'y aller. Ses indications, très vagues, me permettaient de placer Bedjri sur la carte à quinze jours de Patong, au sud de Tchongtien. C'était un détour d'une ou deux semaines.

Je n'exposerai pas plus mes observations sur les Mosos que je ne l'ai fait pour mes travaux de Patong; elles trouveront leur place ailleurs[1]. Je ne

1. *Ethnographie des Mo-Sos*, leurs religions, leur histoire, leur langue et leur écriture.

veux consigner que les souvenirs de mes derniers jours de vie errante en compagnie de mes Tibétains.

Nous traversons, sans nous y arrêter, la plaine de Yetche. Je charge un homme du roi de Yetche, venu à ma rencontre, de lui porter ma carte et mes compliments, et de le prier de ne pas s'irriter si je n'accepte pas son hospitalité. Le Moukoua m'a donné un guide pour me conduire à Bedjri, un Moso nommé Ashi.

Je reste un jour à Siao Ouisi, chez le P. Émile Monbeig, où je prends les mulets des Allemands avec leur muletier. Nous arrivons le 2 février au Fleuve Bleu, nous suivons sa courbe vers le Nord et, le 7, nous entrons dans des gorges inexplorées. Elles ont, à l'Est, deux mille mètres de profondeur verticale. Au-dessus des gorges, s'élèvent encore des montagnes de neige. Je n'ai pas vu dans le Tibet de pareils abîmes ; on ne comprend plus. Pourquoi le fleuve qui coulait vers le Sud, vers des plaines aisées, en compagnie du Mékong, tourne-t-il brusquement au Nord pour charger et fendre dans leur milieu les plus hautes montagnes ?

Le Fleuve Bleu n'a peut-être pas toujours eu son cours actuel. L'histoire fabuleuse du premier roi Moso de Likiang laisserait supposer qu'il communiquait autrefois avec le Mékong. A Chekou, il quitte en quelque sorte sa vallée qui reste dessinée dans son prolongement vers le Sud.

Nous marchons à mi-mont sur la rive Ouest. Au-dessous de nous, le fleuve blanc d'écume tombe en cascades dont on ne peut, vues de si haut, mesurer la chute. Le chemin est une ligne de pierres brisées, arrachées du sol et qu'on a laissées là. Il fait un vent emballé qui nous heurte et nous repousse violemment. Quelques Mosos sauvages vivent dans ce pays atroce, dans ce couloir de tempête; leurs maisons sont des caves à demi enfoncées dans le sol. La terre est pleine de tremblements, de torrents contenus. Du flanc de la montagne une cascade sort à toute volée, comme un flot de sang d'une blessure.

Un matin, nous voyons au sommet des pics s'élever des colonnes de fumée blanche. Ce ne peut être, dans l'air glacial, que l'évaporation de la neige sous les premiers rayons du soleil. Mais les Tibétains sont émus : c'est du feu qui brûle sur ces pointes inaccessibles ; les génies de la montagne offrent un sacrifice au ciel. A ces hommes, tout est poème : ils vivent une vie de conte indien et leur gaîté est le rire qu'ont les enfants dans les rêves.

Nous rencontrons un ermite tibétain qui change de retraite ; un de ces êtres doux et extraordinaires qui se nourrissent de fruits sauvages et près desquels viennent paître les animaux de la forêt. Il est vêtu comme un moine. Mais des bijoux de femme, en or, sonnaillent sur sa poitrine, à ses poignets, pendent à ses oreilles. Les fidèles l'en ont couvert comme un Bodhisattva. Dans la cheve-

lure longue, son visage, d'une beauté et d'une innocence incroyables, lui donne l'apparence d'une jeune fille folle. Il rit en nous regardant. Cette apparition, en pleine montagne sauvage, est étrange. Mes Tibétains disent que cet homme a une grande puissance.

Quittant le Fleuve Bleu, nous montons au nord-ouest, et le 11, au soir, nous arrivons à Bedjri. Six collines sur un plateau, chacune recouverte par un gros bourg, tel est Bedjri, le lieu saint des Mosos. Les maisons sont hérissées de mâts percés de perches transversales, échafaudages frêles sur lesquels on fait sécher la moisson. Actuellement ils ne portent rien, dépouillés, comme le sont les arbres, de leur verdure. De loin, sur le renflement des collines, tous ces mâts surgis de la carapace des toits serrés, semblent une forêt de lances dressées parmi des boucliers. Les six grands villages font comme de sombres bataillons dans la plaine.

Ce pays isolé, d'accès difficile, est ignoré même dans les pays voisins. Quand nous demandions notre route, les passants disaient ne pas savoir. Dans tout Bedjri il n'est pas un Chinois, pas un Tibétain. Les Mosos y sont tellement purs qu'ils ne ressemblent plus aux Mosos mitigés des alentours. Certains ont des têtes étroites et longues, le front fuyant et les cheveux tirés, de grands nez courbés et des yeux placides de ruminants, que ferment deux bourrelets sans cils, pareils à des lèvres.

Ces Mosos devaient occuper au XIIIe siècle les trois pays traversés plus à l'Est par Marco Polo et qu'il appelle *Tebet*, *Gaindu* et *Caraian*. Les Mosos d'alors ne différaient pas beaucoup des Tibétains. Je ne citerai ici que les réflexions de Marco Polo sur la facilité des femmes : « *Nul homme de cette contrée pour riens du monde ne prendrait à femme une garce pucelle; et dient que elles ne vallent riens, si elles ne sont usées et coustumées de gésir avec les hommes... C'est de leur moulliers que ils ne tiennent pas à vilennie si un forestier* (étranger) *ou un autre homme les honnisse de leur femmes ou de leurs filles, ou de leur seror, ou d'aucune femme, s'ils l'ont en leur maison; mais ont a grand bien quant l'en gist avec elles... Quand ils voient que un forestier veult hebergier, chascun est désirrant de recevoir le en son hostel... Or vous ai conté de cest mariage, qui fait bien à conter et à dire; car bien y devraient aler les jeunes bachclers pour avoir de ces pucelles à leur vouloir tant comme ils demanderaient, et seroient priez sans nul coust.* » Les Chinois continuent à s'offusquer de ces mœurs. Quant à moi, je n'ai pas constaté que l'hospitalité fût aussi étendue.

Bedjri est le pays du vent. Nous logeons dans un petit temple, un peu en dehors d'un village, en pleine rafale; il est impossible d'y dormir. Par adaptation, dirait-on, les arbres y sont spéciaux, peu élevés et gros, arc-boutés sur leurs racines noueuses. Ils sont d'un bois plus dur qu'ailleurs et les bambous de la montagne sont pleins. On est

étonné de la force qu'ont les charpentes. Sur une planche de sapin jetée sur un torrent, des centaines de caravanes passent pendant des années sans l'user.

Tous les sorciers ou *tumbas* des vastes pays Mosos doivent, une fois dans leur vie, faire un pèlerinage à Bedjri. On n'y voit pourtant aucun autre sanctuaire que notre petit temple tibétain. Il ne compte pas du reste, Bedjri est saint parce que Tumbashéra, le dieu des Mosos, est venu s'incarner là, quand il descendit sur la terre. Près de la montagne, se trouve une source sacrée où pourrissent des fleurs et des grains de blé jetés par les fidèles. A côté, un grand dépôt calcaire en gradins arrondis, semble une monumentale fontaine de marbre. Les cultes étrangers admis par les Mosos n'ont pas de rapport avec leur religion nationale. Leurs prêtres sont des sorciers et non des lamas. Leurs temples sont des clairières ou des enceintes de vieux arbres. Au centre, sur un autel fait d'une grande pierre plate, la fumée des sacrifices monte librement vers le zénith.

Pour aller à Likiang, nous retraverserons le Fleuve Bleu, plus au Nord, à Dakou, et voyagerons à l'intérieur de la boucle. Le 15, en arrivant sur le bord de la gorge, nous voyons sur la falaise opposée une scène d'estampe chinoise, mais jouée par des Mosos. Une femme désespérée veut se jeter à l'eau. Son mari la rattrape, la saisit et la ramène à son campement : femme rusée, mari

crédule. Elle longeait, longeait le bord, semblant bien difficile sur le choix de son emplacement. Elle pouvait se noyer sans courir si loin, mais le trépas ne lui faisait nulle envie. Son mari n'avait qu'à la laisser faire.

Nous passons le fleuve sur des outres en peau de chèvre qu'on gonfle par une patte. On ne peut traverser à la fois que de petites charges; l'opération dure quatre heures. Les passeurs, des géants, sont complètement nus. Ils ont une outre sur le devant, qu'on prend pour leur propre ventre affreusement ballonné, et poussent à la nage les radeaux d'outres chargés d'hommes ou de bagages. Ils vont et viennent, nageant seulement des jambes, la moitié du corps soulevée hors de l'eau, et ils avancent semblables à des monstres marins.

Je crois avoir épuisé tous les modes de navigation. Voici notre neuvième passage de fleuve sans que j'aie perdu ni un animal ni un bagage. Cette chance est exceptionnelle. Il existe au Tibet une façon de passer les gorges dont je n'ai pas parlé, n'ayant pas eu à la pratiquer; elle n'est usitée que sur les sentiers non muletiers. C'est le système du « pont-pendule ». A une branche qui par hasard surplombe l'abîme ou à une potence avancée, une corde est suspendue qui pend verticalement entre les deux bords. On l'attire avec un long crochet, on s'y cramponne et on se lance dans le vide. Le seul danger est, une fois sur l'autre bord, de ne pas lâcher prise. Cela peut arriver à des personnes impressionnables, ou si le balancement est trop

juste. Dans ce cas, on serait ramené petit à petit au milieu du vide. Cela est arrivé à des gens qui se trouvaient seuls et qui, à bout de forces, se sont laissés tomber.

De l'autre côté du Kin-cha, nous sommes dans une plaine; nous la traversons jusqu'aux montagnes, suivis par la foule des Mosos de Dakou, curieux et inoffensifs. Le lendemain, je campe encore une fois près d'un torrent sauvage, dans un décor tibétain; après, ce sera la plaine chinoise. Au Tibet, j'aimais dormir près des torrents grondants; on n'entend plus tous les bruits qui réveillent, le hennissement des chevaux, les clochettes des mulets, les cris des hommes rappelant les animaux qui s'éloignent. Mes Tibétains désapprouvaient mon choix, car dans le vacarme de l'eau, il eût été facile aux brigands de nous surprendre.

Mon singe est attaché à une lance que, chaque soir, on fiche en terre devant la porte de ma tente, à l'extrémité de la corde faîtière. Le singe grimpe jusqu'au fer de la lance, la fait osciller et tombe avec elle en poussant des cris perçants, au milieu des rires de mes Tibétains..... Dans quelques semaines ce sera fini de cette vie de caravane, vie vagabonde en pays lointains où je traîne un cortège barbare d'hommes primitifs et de bêtes. Je vois avec angoisse approcher l'heure de quitter tout cela et de me retrouver seul, dans la foule du monde civilisé.

Le 17 février, nous suivons une passe allongée au pied des pics de neige que nous avons con-

tournés. A midi, nous débouchons dans la plaine de Likiang. Elle part du col et descend uniformément en s'élargissant, pendant vingt kilomètres, jusqu'à Likiang. Quelle entrée en scène ce devait être jadis pour les invasions de barbares ! Cette déclivité est tellement immense qu'il semble que la terre bascule et tombe en avant. Nous avons un vent debout, formidable, régulier, un vent de chute dans l'espace. Quand les mules le prennent un peu de biais, il les pousse à la dérive, côte à côte, comme des barques. Quand elles se retournent ahuries et présentent leur croupe, il disperse leur queue et rebrousse leur poil. Un tel vent est un supplice; on rêve d'un abri ou d'une minute de répit.

Il fait déjà sombre quand nous approchons de Likiang. Par une haute porte en ruines qui surgit de décombres et de cactus, on voit les pics dont la neige se détache, sombre et froide, sur le ciel jaune du couchant. Cela fait un spectacle grandiose. Dans les faubourgs on devine la population grouillante. La tempête est tombée, il fait tiède. Cela sent les épices, le poisson, les relents du marché qui vient de finir, le parfum des bâtonnets qu'on brûle sur l'autel des ancêtres. Mon cheval glisse contre les dalles grasses. On entend les grues qui rappellent dans les rizières, le roucoulement doux de l'oiseau de pagode, et la musique aérienne des flûtes de bambou que les pigeons traînent attachées à leur queue et font vibrer dans leur vol... Nous sommes en Chine.

Likiang n'a pas de murs. C'est une ville Moso, un village grandi devenu préfecture. J'y suis déjà venu, mais je ne reconnais pas les rues, tellement Likiang est vaste et désordonné. Dans l'obscurité nous cherchons un logis. On me mène à de vieilles pagodes délicieuses, grises de vétusté, déjetées, tassées comme les vieilles gens, mais inhabitables. L'une d'elles, sur une colline, domine la ville et sert de poudrière ; le gardien craint que nous ne mettions le feu. Enfin on m'ouvre une grande école vide. Nous sommes en plein jour de l'an chinois et les enfants sont en vacances.

Cette école, toute neuve, est l'orgueil des autorités. Elle couvre un grand espace entouré de murs et étale des cours dallées et des cloîtres sans fin, des parterres d'herbe où mes animaux paîtront comme dans la plaine.

Je reste là cinq jours pour chercher des documents Mosos. Le descendant des rois de Likiang qui remplit les fonctions de préfet indigène, m'apporte lui-même la généalogie de ses ancêtres. On l'appelle *Tou-seu*, maître de la terre. Je retrouve aussi son neveu, le tumba, qui avait dansé devant moi, dans la maison de Tchao, mon ancien chef de caravane.

Des bandes d'acteurs et d'enfants parcourent la ville en fête et donnent des représentations sur les places et dans les yamens. Elles viennent un soir dans mon école. A la porte du ket'ang, dans l'axe de la cour, on m'installe une table et un fauteuil.

On prépare la danse des nuages, puis on éteint les lumières. La nuit est noire; je n'ai aucune idée de ce qu'on va faire.

Tout à coup une boule rouge surgit, un soleil qui roule sur lui-même et décrit de grandes paraboles dans les airs. Puis le Dragon arrive, poursuivant le soleil; il est fait aussi de lanternes rouges que des hommes invisibles tiennent au bout de hampes. La tête ouvrant une gueule d'enfer est aussi haute qu'un homme, les anneaux sont des lanternes cylindriques reliées par des tubes souples de gaze. Tout cela ondule, rampe sur le sol ou s'élève à la hauteur des toits. En frottant des gongs de leurs paumes, des musiciens produisent un frémissement métallique, comme en rendraient les écailles froissées de ce Dragon en pleine course.

Parfois le soleil, serré de près, va être pris dans la grande gueule rouge, puis il s'échappe et rebondit, plus léger, dans la nuit. Enfin il est saisi au plus haut des hampes hissées à bout de bras, et le Dragon tenant sa proie se met en spirale, formidable, debout sur sa queue, face à moi.

II

Le 23, nous prenons la petite route de Talifou, la route de l'Est que ne fréquentent pas les caravanes. Elle nous mènera sur la rive orientale du lac de Tali, au Ki-tsou-chan, une montagne sainte où les rois Mosos ont, au xve siècle, bâti des temples. La généalogie que le Tou-seu actuel m'a montrée était autrefois conservée au Ki-tsou-chan. Lors de la guerre musulmane, elle fut mise en sûreté dans leur yamen de Likiang, sur l'autel des ancêtres.

Nous entrons dans le pays Minkia et changeons de langage. Quelle tour de Babel ! je suis en Chine avec des Tibétains, hier on parlait moso, aujourd'hui minchia, que les Tibétains appellent libou.

Après le Tibet excessif, le Yun-nan paisible alanguit et repose. Au sortir de Likiang, la route suit une large vallée lumineuse. On chemine au pied des pentes d'herbe unie, sous les derniers arbres de la forêt descendue, des arbres vieux, très grands, pompeux et solitaires. Sur l'herbe sont posés des rochers et des tombes. La paix et l'harmonie de ces lieux n'est pas commune sur la Terre. Je n'ai rien vu jamais d'aussi beau que le

Yun-nan occidental; et dans ce pays, rien n'est beau comme les lieux de sépulture. J'ai envié les vivants, et encore plus jalousé les morts.

C'est là qu'on trouve les pierres sonores qui tintent quand on les frappe[1].

Puis, plus loin, voici une nature modérée et charmante. Vallées petites, rivières sages et montagnes modestes avec des bois. Il n'est pas de rizière qui n'ait son couple de grues; pas de petit mont qui n'ait sa pagode entourée de vieux cèdres. On dirait que les décorateurs de potiches sont venus prendre ici leurs paysages conventionnels. Ce pays est plein de loups qu'on entend la nuit hululer au clair de lune.

Au sortir d'un bois, comme nous passons à cent mètres d'un village, voici venir, poursuivi par deux enfants, un loup très classique, tenant dans sa gueule un agneau qu'il vient de ravir. Le loup se voyant cerné, lâche sa proie et file au plus épais de la forêt.

Pour moi, le loup était toujours celui de mon enfance, « cet animal plein de rage », celui qui dévore coup sur coup grand'mère et petite-fille. Or, deux enfants mettent un loup en fuite. Il faut vraiment avoir faim pour entrer en plein jour dans un village. Être contraint de lâcher sa proie payée de tant d'audace est bien pénible, et ce ne doit pas être drôle tous les jours d'être loup. Combien

1. On trouve également dans cette région des pierres dites tombées du ciel, que j'ai reconnues être des haches en jade blanc datant de l'âge de la pierre polie.

sont plus heureux les cerfs et les daims, qui trouvent sans combat leur nourriture sous leur pas. Et encore, non : leur infortune est d'être quelquefois mangés par les loups; la vie est pleine d'angoisses!

Les Minchias sont l'ancien peuple du royaume de Tali, le Nan-Tchao, ou royaume du Sud. A Tali, ils ont perdu toute originalité et emprunté aux Chinois jusqu'à leur physionomie. Dans tous les pays que nous traversons, ils sont encore timides et on connaît qu'ils ne sont pas Chinois à ce que leur curiosité n'est pas effrontée. Toute une matinée passée à attendre que la pluie cessât, un groupe de femmes et d'enfants se tînt à cinquante pas devant ma tente. Chaque fois que le vent l'entrebâillait, ils se penchaient tous ensemble pour voir.

Sur la route, nous avons rencontré un épouvantable mendiant qui avait une tête de mort. Le lupus avait mangé toute la chair de son visage : plus de joues, plus de nez, plus d'oreilles, plus de lèvres. On ne voyait qu'un cercle de dents et une gencive écarlate. La mâchoire inférieure était tombée, n'ayant plus de muscles pour la soutenir. Si cet homme s'était vu dans une fontaine, il serait allé se coucher dans un tombeau.

Sa sébile était au milieu du chemin, loin de lui, car il pensait bien que personne ne voudrait approcher sa putréfaction vivante. Comme nous passions, il mit une main sous ses dents pour cacher

d'autres horreurs, le trou de son larynx, et il inclinait sa moitié de tête petite et plate, armée de gros yeux ronds sans paupières. Les soldats qui marchaient devant moi se montrèrent en riant cette mimique macabre dont ils ne sentaient que le grotesque, et pourtant, chacun détachant des sapèques de sa ceinture, les jetaient dans la sébile.

Cette aumône était, en somme, le prix du spectacle. C'est pourquoi les mendiants de Chine se mutilent avec art et entretiennent leurs plaies, comme d'autres jonglent ou chantent. Dans tous les cas, ils vendent quelque chose.

A Hoan-Kia-ping, le 26, voici un dernier paysage rappelant le Tibet; une vallée nue, fermée de falaises. Au crépuscule la terre est rouge, l'air jaune et le ciel vide, sans couleur; bain de silence où l'âme lentement se rouille de tristesse.

Le lendemain 27, nous sommes au pied du Ki-tsou-chan, qui se dresse sur d'autres montagnes comme un homme monté sur les épaules d'autres hommes. Le temple où nous passons la nuit est bâti sur une croupe arrondie, au milieu d'azalées et de cèdres. Il y a quelques temples plus bas, beaucoup d'autres plus haut, tout un chapelet qui monte jusqu'au sommet. Ils sont logés dans le flanc de la montagne comme ceux de Niko, au Japon, et leurs toits chinois émergent seuls de la verdure. Presque tous sont conçus sur le même plan, et pourtant chacun est différent des autres, a son charme intense et son mystère. Dans les environs de Pékin, les touristes vont en excursion

à des pagodes réputées qui ne valent pas celles du Ki-tsou-chan ; et elles sont dix-huit sur cette seule montagne inconnue.

Celle des rois Mosos est la plus riche, richesse ternie par les siècles, mais sagement entretenue. Chose inouïe en Chine : on répare les toits en ce moment même.

On entre par une sorte de tunnel, puis deux escaliers de pierre dressés comme des échelles mènent à une grande cour. Au fond, le temple et à gauche, le monastère; chaque temple a son cloître et une dizaine de moines. Dans une chapelle est assise la statue du roi Moso fondateur, en costume religieux. Sa figure rutile et luit sous le vernis que dépose la fumée de certains bois de Chine, il a l'air débarbouillé avec de l'huile. Il a, très accentué, le type sémitique des Mosos, le nez crochu aux ailes arquées.

On dit ce temple construit sur un étang comblé avec des lingots d'argent.

On met un quart d'heure pour aller d'un temple à l'autre. La montagne entière est un jardin. Des bonzes se rencontrent sur le chemin et se saluent des mains jointes. A chaque station de mon pèlerinage, ils m'offrent des fruits confits et le thé. Dans les cours aux vieilles pierres grises, se tordent d'antiques camélias grands comme des chênes, chargés de fleurs rouges grosses comme des pivoines.

Les sanctuaires sont remplis d'ex-votos, de stèles noircies, de brûle-parfums pesants laissés au

cours des siècles par les visiteurs de marque. Les plafonds de cèdre à caissons se sont parfois affaissés et bombent légèrement; leurs peintures éteintes achèvent de mourir là-haut, si légères qu'on dirait des velums étendus. Au Ki-tsou-chan, le bouddhisme est pur; les dieux sont de bronze doré, dans le style sobre des Tibétains[1]. Ils sont posés sur des autels de bois sculpté, bleu et or, qu'on prendrait, s'ils étaient moins vastes, pour des autels de notre Renaissance. Malheureusement, l'envahissement immonde des poussahs chinois a commencé. Aux portes, on bâtit des gardiens colosses en torchis, dont la pauvreté grossière et les yeux d'étranglés hurleront à faux dans la paix et la douceur subtiles de ces bois sacrés. Contradiction incompréhensible, que les Chinois si artistes puissent accumuler parfois tant de laideur et de médiocrité dans la confection de leurs dieux.

Une pagode, à mi-mont, est notre asile pour la nuit. A la tombée du jour, les bonzes prient à genoux au pied des autels massifs, les mains jointes, hiératiques et minces comme des saints de bois. Ils chantent d'une voix enfantine, nasillarde. Ils se donnent le ton, très élevé, en frappant de grands bols de bronze qui vibrent richement, où rit l'argent somptueux de l'alliage.

Nous continuons l'ascension. L'avant-dernière pagode est petite, bâtie sur une terrasse encombrée

1. Un des temples renferme un Bouddha couché, forme peu usitée dans l'iconographie du Bouddhisme mitigé du Nord.

de ballots et de caisses, les provisions des moines. Ils semblent camper sur cette plate-forme étroite, tellement aérienne qu'on a l'impression d'une nacelle de ballon. Il fait froid, et les bonzes sont emmaillotés de fourrures.

Pour arriver au sommet, on passe sur le rocher en se cramponnant à des chaînes. Il est moins aigu qu'il ne paraît, vu d'en bas. Au milieu d'une enceinte, sur un socle de marbre, je vois un brûle-parfum monumental et un temple tout en bronze, murs, colonnes et toit. Je demande qui l'a construit; on me répond que ce sont les dieux.

De là, vers le couchant, on voit un peu le lac de Tali. Un vent glacé nous enveloppe et nous engourdit. Il fait déjà sombre quand nous songeons à redescendre. Des Tibétains venus en pèlerinage campent là, et leur feu, à la pointe de cette montagne, brûle seul dans la nuit, gigantesque signal qu'on doit voir au loin, de toute la plaine[1].

Et maintenant mon voyage est fini. Le lendemain, nous sommes descendus dans la plaine pour joindre la grande route de Yunnan-fou. Nous quittons la vieille Chine, qui n'est pas celle du littoral et des grands centres. La vieille Chine demeure dans les vallées ignorées, comme séjourne dans les flaques, l'eau d'une mer qui se retire. Les

1. Les Tibétains qui vont au Ki-tsou-chan sont ceux du Kiatchrin et de Tchongtien. Ce pèlerinage, fait neuf fois, donne les mêmes indulgences que celui de Lha-sa.

soldats qui m'ont accompagné au Ki-tsou-chan étaient encore armés de tridents.

A Yunnan-Shien, où nous trouvons la grande route, la population, excitée par son mandarin xénophobe, nous enferme dans la pagode où nous avions passé la nuit. Je fais défoncer la porte et mes Tibétains et moi nous entrons dans la foule menaçante. Le frère du mandarin lui-même arrête mon cheval et me dit des injures. J'envoie Lin et deux hommes au Yamen. Ils sont bousculés et jetés dehors.

Tout cela n'est qu'ennuyeux, sans le bénéfice d'une émotion. Nous sortons de la ville. Les cultures couvrent la plaine jusqu'au pied des murailles. Il faut aller jusqu'aux montagnes pour camper. Là, je renvoie Lin au mandarin et lui fais dire que je ne bougerai plus jusqu'à ce que j'aie obtenu réparation. Le mandarin, pris de peur, charge deux soldats, puis son secrétaire, d'arranger les choses, et arrive lui-même, le soir, me faire des excuses.

Il regarde autour de lui et joue l'étonnement : « Quelle idée d'habiter ici, il n'y a pas de marché, pas de légumes !.. » Mis au fait, il s'écrie, les bras au ciel : « Mais, je ne savais pas que tu étais un grand mandarin ! » En effet, je ne voyage pas en chaise. Il faut donc être un grand mandarin, en Chine, et voyager avec faste ; on ne respecte votre existence qu'autant qu'on la croit chère. Un voyageur peut commencer à craindre pour sa vie, quand on lui manque de politesse.

Huit jours plus tard, nous étions à Yunnan-fou. Après le bercement de la vie errante, il est brutal, le retour à notre dure civilisation. Heureusement, notre consul, M. Bourgeois, m'offrit l'hospitalité de son yamen paisible. Je lui suis reconnaissant, plus qu'il ne saurait s'en douter, de m'avoir épargné le choc du nouvel hôtel et la cohue de la gare. La ligne du Tonkin au Yunnan venait d'être achevée. Elle n'est encore ni inaugurée, ni ouverte à l'exploitation. Son directeur, M. Getten, m'offre très aimablement une place dans son train spécial.

Après quelques jours de préparatifs, tous mes Tibétains m'accompagnent à la gare, dépaysés et sauvages dans la foule chinoise. Ils se prosternent, une dernière fois, au ras des roues qui commencent à tourner, et, pleins de stupeur, ils me regardent fuir rapidement, seul, sans serviteurs, sur cette machine de fer et de feu qui n'a pas de nom tibétain.

Adjroup se tenait à l'écart, immobile derrière la multitude qu'il dominait de sa grande taille. Nous ne nous étions rien dit.

Ainsi finirent brusquement trois années d'aventures communes et de la plus sûre amitié qui puisse unir un maître à un serviteur, deux hommes de races aussi différentes.

Il est mort peu de temps après, peut-être des suites de sa chute au pont de corde de Yerkalo. « Il traînait sans force depuis six mois, m'a écrit le P. Monbeig qui l'a administré. Il a épuisé toutes les ressources de la science tibétaine, chi-

noise et lissou. Je ne parle pas de la mienne qui n'a pas valu plus que les autres. Il est mort mardi dernier, 14 février. J'arrivai trop tard pour le voir une dernière fois... Il était maigre, noir, sale, logeant dans un taudis de mendiant. Il pleurait chaque fois que je le voyais. Je crois qu'il aura fait une bonne mort, même édifiante. Que Dieu ait son âme.

« Les funérailles furent très solennelles. Tout Patong et tout Tsekou y étaient. On installa pendant deux jours son cercueil dans la cour de la mission, sous une tente ; jour et nuit les chrétiens se succédaient pour prier devant sa dépouille, et maintenant il repose au cimetière de Patong... »

Quel ascétisme ou quelle pudeur, quel héroïsme en tout cas, fait lever les agonisants, au Tibet, et quitter leur demeure, pour mourir dans la solitude, « dans un taudis de mendiant » ? Pourtant il était sensible, et parfois, alors que nous causions, il pleurait, non pas sur lui-même, mais à cause de choses belles ou émouvantes. Des larmes silencieuses inondaient ses yeux et descendaient sans gêne au long de sa grande figure impassible.

Je suis peut-être responsable de ses pleurs de mourant, car il m'a dit souvent ne pas craindre la mort. Seulement, il avait perdu la résignation de sa race au contact de notre révolte, de notre lutte contre tous les maux. Il croyait que notre science l'aurait guéri. Pleurait-il son impuissance, en vaincu ?

Jamais je ne comprendrai les Jaunes comme lui

nous avait compris. Un jour que je lui disais, en France, pourquoi nous respections les femmes et secourions le faible et les blessés ennemis dans les combats, il pleura en songeant à sa patrie barbare. Il était courageux à la façon que j'aime ; je lui dois de n'avoir pas craint les hommes et aussi d'avoir tremblé, la nuit, dans les temples. Je lui dois des émotions que les gens de notre époque ne connaissent plus, ne comprendront peut-être seulement pas. Avec lui, j'ai oublié la vie en grisaille, mesquine, inquiète, qu'on appelle intense, par dérision sans doute, et où je vais retourner.

Quand je voyageais au loin, c'était affranchi des lois et la pensée distraite de toutes nos contradictions, de nos incertitudes, de notre critique corrosive et stérile où s'énerve et se débat, avant d'y sombrer, la pensée malade. Je voyais de la misère là-bas, mais en spectateur qui passe. Elle m'apparaissait étrangère, sans laideur ni menace pour moi-même, ainsi que dans un songe. Comment expliquer autrement le désenchantement, l'affreux réveil du retour ? S'arrêter, c'est reprendre conscience de soi-même et des choses.

Derrière cette chasse aux découvertes où s'acharne l'explorateur, il y a de l'évasion. On pourrait n'avoir pas de but en allant ainsi, ne poursuivre même pas de fantôme et ne fuir que soi-même.

Après, on n'espère rien que de garder longtemps encore le souvenir du rêve qui n'est plus et des compagnons perdus qu'on ne retrouvera jamais.

III

Quand le consul de Yunnan-Sen m'annonça la prise de Lha-sa par les Chinois et la fuite du Talé lama aux Indes, je refusai de croire, convaincu que la chose était impossible. Peu de jours avant mon départ de Patong, le P. Tintet m'écrivait de Yerkalo que Tchao-Erl-Fong éprouvait de grandes difficultés à se ravitailler à Batang, et que le sort de son armée dépendait de l'arrivée d'un convoi de blé attendu depuis longtemps. Je savais, en outre, qu'il avait perdu cinquante charges de munitions.

Dans le désert de glace qui sépare Tsiamdo de Lha-sa, au milieu des incroyables obstacles dont la route se hérisse et que le P. Huc nous a décrits, une armée chinoise pouvait se perdre sans combat. Les Tibétains n'avaient qu'à faire le vide, couper les ponts, obstruer de rocs les défilés. Tchao le savait bien ; il décida de devancer la nouvelle de son arrivée. Prodige d'audace et de ruse. Deux années de temporisations et de mansuétude, une feinte de découragement et de retraite, n'étaient que la préparation de cette marche foudroyante. Aussitôt les Tibétains bousculés à Tsiamdo, il laisse derrière lui le Nyarong et le Tsarong rebelles,

les lamas de Sacha gumba et de Louzon retranchés dans leurs murs, les sauvages Sagnen-ba du haut Fleuve Bleu embusqués dans leurs montagnes ; il annonce vingt mille hommes quand il n'en a que deux mille, laissant à l'épouvante le soin de déblayer sa route et de décourager la résistance. Avec une poignée de coureurs, dont deux cents restent en chemin, morts de froid et de fatigue, ainsi que tous ses chevaux, il va frapper l'ennemi à la tête, à Lha-sa.

Lui-même n'arriva qu'après ; son général, Tchong-tong-ling, avait mené ce raid fantastique. On sait le reste, la presse et les rapports des chancelleries nous l'ont appris. A la nouvelle de l'arrivée des troupes chinoises, les Tibétains de Lha-sa se soulèvent et brûlent la résidence des ambans et les magasins de subsistance. La grande ville pouvait résister ; elle décide le massacre des Chinois. Mais les grandes lamaseries hors les murs ne sont pas unanimes ; elles sont trop menacées. L'une arme ses lamas et marche sur Lha-sa pour protéger les Chinois et mériter la bienveillance du vainqueur. Les autres vont à la rencontre de Tchong-tong-ling et se font battre. Les lamas sont déguisés en laïques, cinq cents sont tués et le général chinois envoie leurs fausses tresses à Tatsienlou. Les blessés se réfugient, pour mourir, dans les forêts qui bordent la route ; les Chinois n'osent les y poursuivre. Lha-sa, épouvantée, envoie des parlementaires ; ils sont suppliciés.

Alors, c'est la panique. Le Talé lama et sa horde

de moines évacuent le Potala et prennent la route des Indes. Quand l'armée chinoise entre dans Lha-sa, les rues sont vides, les habitants qui n'ont pas fui dans la campagne, sont cachés au fond de leurs demeures.

Si les Tibétains s'étaient ressaisis, avaient eu seulement conscience de leur nombre, la fortune devait changer. Les deux mille Chinois eussent été engloutis parmi les cinquante mille habitants de Lha-sa et les trente mille moines de Ghadam, de Séra, de Samié. Les Tibétains s'obstinent à opposer leurs fusils à mèche aux mausers des Chinois ; ils ignorent leur valeur militaire comme cavaliers en rase campagne, le désordre que des surprises, les moulinets de leurs grands sabres et leurs cris mettraient dans les camps ou les colonnes chinoises. Il leur manque l'organisation, l'unité de direction : chaque fief, chaque ville, chaque monastère se défend pour son propre compte. Enfin, ils croient à toutes les menaces, à tous les mensonges, aux renforts qu'annoncent les Chinois, à l'abandon de leurs dieux. Si l'Empereur est vainqueur, c'est que le Ciel est avec lui.

Huit cents hommes furent lancés à la poursuite du Talé lama. Les éclaireurs rattrapèrent les fugitifs au Tsangpo, au moment où les derniers Tibétains, venant de passer, se trouvaient en possession du bac. Les Chinois leur tirèrent des coups de fusil de façon à en recevoir en réponse et firent

semblant d'être tués. Les Tibétains, confiants, repassèrent le fleuve pour dépouiller les cadavres; ceux-ci se relevèrent, les tuèrent et s'emparèrent du bac. Les Chinois n'arrêtèrent la poursuite qu'à la frontière des Indes.

Le Talé lama arriva à Dardjeeling à la fin de février, escorté des peuples bhoutannais et sikhim accourus à son passage.

L'histoire du vieux Tibet est peut-être finie, son treizième Talé lama est peut-être le dernier, selon les prophéties, et la conquête déçue de la Terre promise, le dernier épisode d'un passé légendaire.

Ou bien, ce que j'espère, il continuera à s'isoler dans sa contemplation, loin de la ronde affolée que le monde moderne mène autour de lui, et peuple qui a pour lui les siècles, quelques années de paix ne lui seront qu'une trêve dans une guerre de Cent Ans.

NOTES

* PAGE 6. Signification des mots indigènes employés :

Argol . . Fiente séchée des animaux, servant de combustible.
Bessé . . . Maire de village.
Dzong . . Château fortifié, habitation de chef.
Fongmao. Capuchon chinois.
Kata . . . Écharpe en mousseline de soie, dont l'hommage accompagne les requêtes, les présents, les visites et les lettres adressées aux grands personnages.
Kétang . . Salon de réception chinois.
Ouata . . Poulie servant à passer les ponts de corde.
Oulags . . Mot général pour désigner les corvées et les prestataires.
Pandit . . Lettré indou. Nom donné aux explorateurs indous envoyés au Tibet par le gouvernement des Indes.
Tchouba . Vêtement principal et souvent unique des Tibétains; longue robe qu'on relève à volonté au moyen de la ceinture.
Tsampa . Farine d'orge ou de maïs grillé.
Tson-ie. . Grade de l'armée chinoise, adjudant ou sous-lieutenant.
Yamen . . Prétoire; résidence des mandarins chinois.

* PAGE 10. Népémakö s'écrit *knas padma bskor* et veut dire la terre sainte de Pémakö. Pémakö est un district de la province de Kagbou, dans le coude du Bramapoutre. Népémakö doit se trouver au sud de ce district, dans l'intérieur du large massif montagneux que contourne le Bramapoutre.

Dans le Tibet central, la légende de Népémakö est un peu différente. On l'écrit *knas padma koun*. C'est toujours la terre « où l'on ne peut aller ». Un grand fleuve (le Bramapoutre) l'entoure et des lions la défendent.

Le lama qui doit découvrir la Terre sainte s'appellera Pen'ba tsan (Spé Dbah htsang). Quand l'époque sera venue, les arbres qui de chaque côté bordent le fleuve, s'inclineront l'un vers l'autre et réuniront leurs cimes au-dessus du fleuve,

de façon à former un pont sous les pas du grand lama. Celui-ci charmera et apaisera les bêtes féroces. Alors seulement Népémakö sera ouvert.

* PAGE 12. Le dieu à corps humain et à tête de taureau qui habite Népémakö s'appelle Chengui. On peut l'identifier avec celui qui habite la grande cascade du Bramapoutre dans l'Himalaya. Le pandit Kinthup (K. P.) du Sikhim a vu cette cascade en 1880 et l'appelle *Sinji* chogyal. (Survey of India department, 1886-87).

* PAGE 24. Le titre du drame joué à Gata est: *Rgyal-po dring-med koun-ldan rnam-thar,* un des cinq drames qui forment le recueil intitulé *A-bji Lha-mo htcham.* Ces drames sont manuscrits et ne font pas partie du Tandjur. Le rnam-thar du roi Dring-med Kounldan est le plus populaire. On ne peut, dit-on, l'écouter sans pleurer.

* PAGE 32. Le gouverneur du Nyarong porte un titre spécial : Spyi Kiab (se prononce Chidjio). Le Nyarong a dépendu à plusieurs reprises de la Chine. Mais ni le pays ni les habitants ne portent la moindre trace de contact avec les Chinois. Il en était de la vassalité du Tchantoui comme de celle des autres pays tibétains soumis. Elle consistait en un tribut ou présents qu'une délégation allait porter à l'Empereur à époques fixes : par exemple tous les onze ans pour Kantze, tous les deux ans pour le Népal. L'histoire du Nyarong pendant les cinquante dernières années a été racontée par M. Bonin dans son livre récent : « Les royaumes des neiges (Etats Himalayens). »

* PAGE 36. Le nom tibétain d'Avalokiteçvara est *Spyan-ras-gsigs* (se prononce Chenresi). Le titre du Tchraker lama est: *Spyan-ras-gsigs kyi rnams sproul brag dkar rdo-rdje-htchang.* (Tchraker Dordjetchan, incarnation de Chenresi).

* PAGE 44. Dieux protecteurs du Bouddhisme appelés *tchos skyong* (se prononce kieudion). Le lama medium prend le nom de Kotupa (*skou bdon-pa*) pour les divinités secondaires, et le nom de Kieu djé (*tchos-rdje*) pour les divinités supérieures.

* PAGE 105. Kontseu, prononciation locale de Kham ts'an, « groupement séparé ». Les kontseus des grandes lamaseries des environs de Lha-sa sont considérables. Leurs cuisines sont en proportion. Chaque marmite se trouve entre deux portes qui se font face. Les ânes chargés de bois passent sous les mar-

mites et sont déchargés à la place même du foyer qu'on construit à mesure.

* PAGE 214. Gémorétchri, prononciation locale de *skyedman raï brag* ou *rgyal mo raï brag*.

* PAGE 245. Ces livres sont la partie du Kandjur appelée *hboum*, comprenant 14 volumes. Ceux de Tchrana ne diffèrent des autres éditions que par leur taille : 1 mètre de long et 0 m. 40 de large.

* PAGE 256. J'ai parlé ailleurs des Loutze (Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris). Une de leurs particularités à ajouter est de ne pas être atteints par la petite vérole, alors que cinquante pour cent des Tibétains succombent pendant les épidémies.

* PAGE 319. Le temple où j'ai passé la nuit du 27 février renferme, dans une cour, un grand stupa couvert de caractères *lantsas* en relief. Il a été enduit d'une épaisse couche de chaux qui, tombée en partie, laisse voir l'écriture. Ces inscriptions, des *manis* indéfiniment répétés, sont sans intérêt. Chaque rangée de briques fait une ligne et les lettres ont été assurément moulées en même temps que la brique.

ANNEXE GÉOGRAPHIQUE

CARTOGRAPHIE

Les cartes jointes à cet ouvrage (planches 1 à 6) ne donnent que les itinéraires en pays inexploré, sauf la route de M. Rockhill, de Taou à Tchangou, et un court fragment de la route d'Assam à la Salouen parcourue par le *pandit* Krishna. C'est pour cela que l'itinéraire en pays moso est fragmenté. Ce sont des tronçons reliant des routes connues.

Le lever à la boussole est jalonné de latitudes observées. Les orientements dans les vallées profondes sont très incertains. Selon qu'on est sur l'une ou l'autre rive, la masse de la montagne fait osciller la déclinaison magnétique de plusieurs degrés.

Les distances ne sont pas mesurées au pas, mais estimées d'après le temps de marche et la nature du terrain. Dans un pays aussi accidenté et où on ne peut toujours faire ostensiblement de la topographie, aucune méthode rationnelle de lever rapide n'est applicable. Chaque voyageur doit se faire la sienne. Dans un voyage en latitude, on peut arriver à une certaine approximation en corrigeant souvent des estimations de distances parcourues, par les distances réelles encadrées entre deux observations astronomiques.

Les latitudes sont prises au sextant avec horizon artificiel à mercure. N'ayant pas la pratique du sextant, j'ai toujours eu la ressource d'observer une même étoile, la polaire, généralement visible en plateau et se présentant souvent dans l'axe des vallées des grands fleuves du Tibet sud-oriental. Les calculs relatifs à l'étoile polaire se trouvant tout faits dans la *Connaissance des temps*, les déterminations de latitude ont été faites sur place.

Quant aux observations de longitudes qui exigent le transport du temps, elles dépassent les moyens ordinaires d'un

voyageur isolé. M'étant servi des montres pour le transport de l'heure locale en voyage nord-sud, je me suis convaincu, en vérifiant souvent cette heure, que les écarts de température combinés avec les chocs et les changements de position inévitables des montres, rendent la détermination rigoureuse de leur marche à peu près impossible.

Mes positions relatives en longitude d'un point à un autre ont quelquefois pu être rectifiées au moyen de la triangulation graphique et des latitudes observées.

Les altitudes ont été prises avec deux anéroïdes gradués jusqu'à 6,000 mètres d'altitude et d'un hypsomètre de fortune donnant le demi-degré de température de l'eau bouillante. Les altitudes obtenues de cette dernière manière ont été calculées d'après les formules et les tables de M. Radeau. Les dépressions atmosphériques en un même point des hautes régions parcourues étant considérables indépendamment du temps apparent, j'estime à 300 mètres l'approximation de mes altitudes.

Dans les notes qui précèdent, on a pu constater combien l'orthographe du tibétain diffère de la prononciation, prononciation qui elle-même diffère selon les régions. En présence de tels écarts, j'ai adopté la prononciation locale des noms géographiques. C'est la seule qui permettra aux voyageurs de les utiliser, car en admettant qu'ils en connaissent l'écriture, celle-ci est ignorée de la plupart des indigènes avec lesquels ils pourraient être en relation.

SOURCES DE L'IRRAWADY

La source de l'Irrawady a été, durant la dernière moitié du siècle dernier, l'objet de nombreuses discussions entre géographes. L'Irrawady est, en Birmanie, un fleuve considérable, de la même importance que le Fleuve Bleu en Chine et le Mekong en Indo-Chine. On en concluait qu'il devait prendre sa source, comme ces deux fleuves, au loin dans l'intérieur du Tibet. Mais on ne savait quel fleuve connu du Tibet identifier avec l'Irrawady.

D'abord M. Gordon, géographe anglais, voulut que le Tsangpo

(Bramapoutre tibétain) fut l'Irrawady ; Dutreuil de Rhins voulait que ce fût le Kenpou (affluent du Bramapoutre). Ces théories reconnues invraisemblables après les voyages des pandits, le général Walker donna officiellement à l'Irrawady le cours supérieur de la Salouen. (Carte du Tibet de la Société de géographie de Londres, 1894).

Comme Dutreuil de Rhins persistait étrangement dans son erreur, la discussion prit la tournure d'une polémique entre géographes anglais et français.

Enfin en 1895, le voyage du prince Henri d'Orléans détruisit toutes ces hypothèses extrêmes. Il identifia la Salouen inférieure avec la Salouen supérieure et coupa toutes les sources de l'Irrawady au sud de l'Himalaya. Il franchit la branche orientale et la plus importante, le Kiou-Kiang, par le 27e degré 40′ de latitude et estima, d'après le débit de cette rivière, qu'elle devait prendre sa source à 110 kilomètres environ plus au nord, ce que j'ai reconnu exact.

Dutreuil de Rhins savait l'existence du Kiou-Kiang par Mgr Demazures qui avait recueilli sur elle des renseignements très vagues, l'appelait Koutze-Kiang ou Schété Kiang, puis Loung-tchouan-Kiang en Haute Birmanie, et mettait sa source entre Tchrayul et Dzayul, c'est-à-dire sur une ligne de 200 kilomètres. Mais Dutreuil de Rhins en faisait un affluent du Kenpou.

Je n'ai pas pris sur place la latitude de la source du Kiou-Kiang ; elle est encadrée entre deux latitudes observées assez rapprochées et peut être estimée à 28° 44′.

Croyant avoir suivi l'itinéraire de Krishna depuis la Salouen jusqu'à Penkou où je fus arrêté, je ne comprenais pas comment le pandit n'avait pas signalé la rivière qui part de Lageu-la. Or, le récent et très remarquable voyage du capitaine Bailey, de l'armée des Indes, m'a fait rendre compte de mon erreur. Ma route coïncide avec celle de Krishna jusqu'aux environs de cette source, au nord de laquelle il est passé et qu'il n'a pas vue ; elle descend ensuite plus au sud. Krishna signale seulement des neiges sur sa gauche, qui ne peuvent être que le massif du Lageula ; il a continué en remontant l'affluent de la Salouen jusqu'à sa source la plus éloignée, le Tila, et tomba ensuite sur la route de Menkong à Sanga khiou dzong, à Michi, où le capitaine Bailey est passé.

La conclusion est que l'Irrawady prend sa source à l'est et un peu au nord d'un affluent de la Salouen, ce qui semble paradoxal et montre à quel point ce pays est tourmenté. Cela

démontre aussi que les discussions purement théoriques appliquées au Tibet sont illusoires.

Une autre conclusion qui s'impose et me touche personnellement, est que notre guide de Keri, lequel devait nous conduire à Songa khiou dzong, nous avait trompés, probablement de connivence avec les autorités de la région qui me firent arrêter. C'est donc en me trompant que ce guide m'a conduit à la source de l'Irrawady que, sans cela, j'aurais ignorée, comme l'a fait Krishna.

Le capitaine Bailey est passé par une autre source plus méridionale et plus occidentale, celle d'un affluent qu'il appelle Tarawan. Si, de Penkou, j'avais pu continuer vers le nord-ouest, je ne serais donc pas encore arrivé le jour même dans le bassin du Bramapoutre, comme je l'ai cru, mais seulement le lendemain. Il n'a pas fallu moins de trois explorations, en comptant celle de Krishna, pour débrouiller l'orographie compliquée de cette région. Mais désormais les sources de l'Irrawady sont déterminées.

ÉTAPES DE YUNNAN SEN A YUNNAN SEN.

28 MAI 1909 AU 14 MARS 1910.

ÉTAPES	DATES	JOURS	
		de marche	de repos
De Yunnan Sen à Tetchang.	28 mai au 10 juin.	14	
Séjour à Tetchang.	11 juin.		1
De Tetchang à Ning-Yuen-Fou.	12-13 juin.	2	
Ning yen fou	14-18 juin.		5
De Ning-Yuen-Fou à Foulin. .	19-26 juin.	8	
Foulin	27-28 juin.		2
De Foulin à Tatsienlou. . . .	29 juin au 4 juillet.	6	
Tatsienlou.	5 juillet au 18 juillet.		14
De Tatsienlou à Kido.	19 juillet	1	
Kido	20 juillet		1
De Kido à Tchronbatchron . .	21-22 juillet. . . .	2	
Tchronbatchron à Dzaonon. .	23 juillet	1	
De Dzaonon à Pamé.	24 juillet	1	
De Pamé à Gata	25 juillet	1	
De Pamé à Diasétchron. . . .	26 juillet	1	
Diasétchron à Koa Kchia. . .	27 juillet	1	
De Koa Kchia à Taou.	28 juillet	1	
Taou.	29 juillet-10 août.		13
De Taou à Goto.	11 août	1	
De Goto à Charaton	12 août	1	
De Charaton à Tchangou. . .	13 août	1	
Tchangou	14-24 août		11
De Charaton à Merkang. . . .	25-28 août	4	
De Merkang à Tchangou. . .	29-31 août	3	
Tchangou	1er au 9 septembre.		9
De Tchangou à Merkang. . .	10-11 septembre .	2	
Merkang	12-14 septembre .		3
De Merkang au Yalong. . . .	15-18 septembre .	4	
Du Yalong à Litang.	19-22 septembre .	4	
Litang	23-24 septembre .		2
	A reporter.	59	61

ÉTAPES	DATES	JOURS	
		de marche	de repos
	Report	59	61
De Litang à Ndiarong.	25-26 septembre .	2	
De Ndiarong à Do	27 sept. au 1er octobre	5	
Do et Chontain.	2-3 octobre	1	1
De Do à Conkaling.	4-5 octobre	2	
De Conkaling à Sam pil ling.	6-9 octobre	4	
Sam pil ling.	10-13 octobre. . .		4
De Sam pil ling à Litin. . . .	14 octobre.	1	
De Litin à Tondzé.	15 octobre.	1	
De Tondzé à Tséou.	16 octobre.	1	
De Tséou à Rassi.	17-18 octobre. . .	2	
De Rassi à Dan (Kin-cha-Kiang)	19 octobre.	1	
De Dan à Djron.	20 octobre.	1	
De Djron à Diakon.	21 octobre.	1	
De Diakon à Linon.	22 octobre.	1	
De Linon à Lolon.	23 octobre.	1	
Le Lolon à Bouty.	24-25 octobre. . .	2	
Bouty	26 octobre.		1
De Bouty à Don.	27-30 octobre. . .	3	1
De Don à Horetrika (Mékong).	31 octobre.	1	
De Horetrika à Dialan.	1-3 novembre. . .	3	
De Dialan à Pétou.	4 novembre. . . .	1	
De Pétou à Ladjrong.	5 novembre. . . .	1	
De Ladjrong à Ondo.	6 novembre. . . .	1	
Ondo.	7 novembre. . . .		1
De Ondo à Pabou.	8 novembre. . . .	1	
De Pabou à Laka (Salouen). .	9 novembre. . . .	1	
De Laka au Lageu la.	10-12 novembre. .	3	
Du Lageu la à Menkong. . . .	13-17 novembre. .	5	
De Menkong à Tchrana. . . .	18 novembre . . .	1	
De Tchrana à Lakonra.	19 novembre . . .	1	
De Lakonra à Djrongneu. . .	20 novembre . . .	1	
De Djrongneu à Loupou. . . .	21 novembre . . .	1	
De Loupou à Kionra.	22-26 novembre .	5	
De Kionra à Péhalo.	27 novembre . . .	1	
Péhalo.	28-30 novembre. .		3
	A reporter.	115	72

ÉTAPES	DATES	JOURS	
		de marche	de repos
	Report.	115	72
De Péhalo à Tsedjron.	1er-5 décembre . .	5	
Tsedjron et Patong.	6 décemb.-23 janvier.		49
De Patong à Siao Ouisi. . . .	24-28 janvier . . .	5	
Siao Ouisi.	29 janvier.		1
De Siao Ouisi à Ouisi.	30-31 janvier . . .	2	
De Ouisi à Ashi.	1er février-5. . . .	5	
De Ashi à Atsako.	6-8 février.	3	
De Atsako à Bonduona. . . .	9 février.	1	
De Bonduona à Rheunon. . .	10 février	1	
De Rheunon à Bedjri.	11 février	1	
Bedjri	12-13 février . . .		2
De Bedjri à Letountchri. . . .	14 février	1	
De Letountchri à Dakou (fleuve bleu).	15 février	1	
De Dakou à Likiang.	16-17 février . . .	2	
Likiang	18-22 février . . .		5
De Likiang à Hoan kia ping.	23-26 février . . .	4	
De Hoan kia ping au Kitsou chan.	27 février	1	
Kitsou chan.	28 février-1er mars.		2
Du Kitsou chan à Yunnan Sen.	2-14 mars.	12	1
		159	132



Adjroup Gumbo en France.

Impressions d'Adjroup Gumbo en France

Ces impressions d'un Tibétain en France ont déjà été publiées dans le *Bulletin de l'Asie française* de janvier 1910. Je les redonne ici comme document; elle révéleront, mieux que je n'ai su le faire, un peu de l'âme tibétaine. Ce récit, malheureusement inachevé, fut rédigé en langue écrite ou savante. Adjroup me le lut en langue vulgaire ou parlée, et ce sont ses paroles, directement traduites, qu'on va lire.

VOYAGE DU NOMMÉ

ADJROUP GUMBO, DE PATONG

AVEC

LE GRAND HOMME FRANÇAIS PA

**L'HISTOIRE DE MES JOIES ET PEINES
EST ÉCRITE DANS CE LIVRE**

CHAPITRE PREMIER

D'abord, en ce temps-là, le grand homme français nommé Pa-ta-jen, étant venu au pays de Tsekou l'année du mouton, pour visiter le Bod-yul (Tibet), moi, Adjroup Gumbo, Tibétain de Patong, je lui dis sans hésiter : « Permets que je te suive en Chine, au Tibet et en quelque lieu que ce soit. »

Après avoir parcouru le Tibet, et revenu à la frontière de Chine, à Tsekou, je dis encore : « Je veux aussi aller au pays de France. »

J'ai emmené un compagnon nommé Alla. Mais étant arrivé à Tengyueh, Alla fut effrayé et retourna dans sa patrie. Alors, je dis sans hésiter : « J'irai au pays de France. » Et comme on était parvenu à Chinkai (Bhamo), à la frontière anglaise, je me trouvai seul.

Je vis que les hommes étaient différents, le langage différent, le travail différent. Alors j'ai beau-

coup pensé dans mon esprit que je retournerai aussi. Mais ayant pensé pendant deux jours, voyant qu'on allait assis dans des voitures, qu'on s'asseyait sur des étoffes de soie, qu'on mangeait des choses excellentes, qu'il y avait des éléphants et beaucoup d'ivoire, j'ai compris que les Indes étaient ainsi et que je les connaîtrai.

Le cinquième jour de la onzième lune, je me suis assis dans un grand navire, sur les eaux de la rivière de Kiou (l'Irrawady). Le bateau marchait au moyen de feu, d'eau et de roues placées dans le fond. Extérieurement il était en bois, l'intérieur était de fer, les colonnes et les poutres étaient de fer. Au milieu, 700 charges étaient placées, et en haut se tenaient 500 hommes. Le navire dépassait le vent et il faisait un bruit semblable au tonnerre.

Sous un toit, il y avait un grand marché où des richesses étaient étalées [1]. Et chaque fois que le navire s'arrêtait, un grand nombre d'étrangers venaient pour acheter et chaque jour les marchands vendaient pour dix mille onces d'argent.

Le navire jetait un grand cri qui devait s'entendre à trois jours de marche.

Ainsi sont les Indes. Les hommes sont paisibles et miséricordieux.

Comme nous arrivions au pays de Awa, tous les tchortens [2] étaient en or et le Pa-ta-jen étant bon pour moi, je me réjouis. A Mandalay, dans un grand monastère bouddhiste, se trouvaient les

1. Il s'agit d'un des bateaux bazars qui circulent sur l'Irrawady.
2. Dagobas.

statues en or de tous les dieux. Des milliers d'hommes adoraient et faisaient des offrandes. Le temple était recouvert d'or et d'argent. Si un lama voyait ces choses, il ne voudrait plus retourner dans sa patrie.

Dans ce pays, les hommes sont riches ; les maisons sont bâties en pierre. La température était moyenne et jusqu'à présent mon corps se portait bien.

Mais à partir de ce moment, mon esprit s'inquiétait et je priais beaucoup.

Comme j'étais allé sur un autre grand navire appelé *Halutcham,* le Pa-ta-jen partit pendant quatre jours sur une route différente et je me trouvai seul. Un grand nombre d'Anglais voyageaient aussi, et comme nous ne nous comprenions pas, on parlait par gestes des pieds et des mains. Et tous se riaient et me regardaient.

Chaque jour on me donnait deux fois à manger, et je dis qu'au Tibet on faisait trois repas par jour et qu'il fallait faire selon la coutume tibétaine. Alors un Anglais dit ceci : « Donnez-lui trois repas par jour, selon la coutume tibétaine. » Et l'Anglais dit encore : « Les coutumes tibétaines sont sales, les coutumes anglaises sont propres. Les Anglais sont ingénieux et les étrangers ne leur ressemblent pas. » En observant les Anglais et les Français, je reconnus que c'était vrai. Alors je pensai que je ferais ainsi que les Français. Mais ayant réfléchi plus longtemps que les hommes d'aujourd'hui disent cette sentence : « Celui qui oublie sa langue

maternelle est un ingrat », je résolus de ne pas oublier mes coutumes.

Etant arrivé dans un tel pays, je vins à penser que j'avais deux frères et une sœur. L'aîné est parti à Lha-sa ; et moi, l'aîné après lui, j'allais en France. Dans ma maison, mon jeune frère restait tout seul. Comme je pensais ainsi tout un jour, les larmes tombèrent de mes yeux. Je désirais retourner dans ma patrie, car les hommes ici-bas font mieux de jouir tranquillement de leur patrimoine que de se tourmenter.

En pensant ainsi j'arrivai, en dix jours, au bord de la mer. Le quinzième jour de la onzième lune on monta sur un navire de mer. Avant de quitter l'*Halutcham*, les Anglais voulurent que je lavasse mon corps et mes vêtements, disant que sans cela je serais malade. Ayant tout lavé, je fus conduit au navire de mer.

Si on levait les yeux, on ne voyait que le soleil, la lune et les étoiles ; si on les baissait, on voyait l'eau de la mer. Nulle part on ne voyait autre chose. Il y avait un grand vent qui rend les hommes malades. Comme des poissons jouaient sur l'eau, je les regardais. Le navire ne s'arrêtait pas la nuit, car la lune brillante éclairait la mer.

Après quatre jours, étant arrivé au pays de Columbo, on s'arrêta deux nuits et je regardai autour de moi. Le Pa-ta-jen agissait envers moi comme envers un fils, et il remplaçait mon père et ma mère. J'obéissais à toutes ses paroles et le vénérais.

Sur ce navire il y avait deux sortes d'eau. Dans l'eau de la mer il y a du sel. L'eau pour boire était de l'eau de fleuve, et après qu'on eut bu pendant dix-huit jours, elle n'était pas épuisée. Les colonnes et les murs en étaient remplis.

Le Ta-jen avait amené du Tibet un gros et un petit chien. Les deux chiens étant arrivés sur la mer, furent malades. Alors je pensai que si les chiens étaient malades, je pouvais l'être aussi, et cette pensée m'inquiétait. Cependant, dix jours étant écoulés, je n'étais pas malade, mon esprit et mon corps étaient sains.

Dans ce navire, le quatorzième jour étant arrivé, un chef anglais mourut. Selon la coutume des Anglais, tous les hommes s'étant vêtus de noir et ayant dit des prières, le cadavre fut jeté à la mer. Et moi, ayant vu ces choses, je fus effrayé. Je pensai tout un jour que si je mourais, il en serait fait de moi selon cette coutume. Et me rappelant ma patrie, les larmes tombèrent de mes yeux. Comme je souffrais dans mon esprit, le Ta-jen s'en aperçut et me dit : « Adjroup Gumbo, ne souffre pas dans ton esprit. Si tu deviens malade, je te donnerai des remèdes. Si ta destinée est venue et si, étant malade, tu viens à mourir, je ne jetterai pas ton corps dans la mer, mais je le déposerai dans un mausolée de pierre. Je viendrai en aide à ton frère dans ta patrie. »

Comme j'entendais ces paroles, je me réjouis.

Ayant ainsi navigué sur la grande mer pendant quinze jours et étant arrivé dans la petite ville de

Port-Saïd, on s'arrêta un jour. Et il y a encore cinq jours de route sur la grande mer. Entre ces deux mers, un immense pays s'étend. Alors, il y a 40 ans, les Français s'étant concertés creusèrent l'immense terre. Aujourd'hui la route n'est plus fermée entre les deux mers, et comme sur un fleuve, les gros navires peuvent aller, baignant dans l'eau.

Et ces deux mers ne sont pas semblables. Dans la première il faisait très chaud, dans la seconde, il faisait un grand froid et un grand vent. Comme ce grand vent soufflait, je commençais à être malade. Et le Ta-jen me dit : « Adjroup, ne crains point, dans six jours nous arriverons dans ma maison. » Le Pa-ta-jen était ainsi : il avait fait le tour de la terre. Il savait la langue et les coutumes des Chinois, des Tibétains et des Mosos. Il connaissait encore celles des Loutzés, des Lissous, des Lagmas et des Libous. Il avait une puissance universelle, car il accomplissait ce qu'il avait pensé. Il était bon pour ses serviteurs et il leur donnait des salaires équitables. Les Français vont beaucoup en Chine, mais les Tibétains ne vont pas en France. Moi, Adjroup, semblable à un chien méprisable, je pensai que j'étais comme eux, fait de chair et de sang. Alors je rejetai ma patrie et priai Dieu tout-puissant de me protéger. Ayant ainsi supplié, je n'hésitai plus, plein de courage, et j'arrivai en France sans avoir été malade de l'épaisseur d'un cheveu.

CHAPITRE II

SUITE DE MES AVENTURES AU PAYS DE FRANCE APRÈS AVOIR TRAVERSÉ LA MER

D'abord, comme nous étions arrivés à la ville de Marseille au pays de France, de l'autre côté de la mer, le Ta-jen rencontra son père et sa mère et je me réjouis. Il était dix heures quand nous arrivâmes dans cette ville, et nous entrâmes dans une grande auberge.

A l'auberge, le Ta-jen me dit : « Adjroup Gumbo, voici que nous sommes arrivés aujourd'hui dimanche, ayant traversé la mer. Dans une grande église des prêtres chantent la messe. Nous irons dans cette église. » J'étais rempli d'allégresse.

Et moi, étant arrivé dans la grande église : « Dieu tout-puissant qui es partout, devant toi qui fis ce monde et les créatures et qui leur commandes, je me prosterne. Je te rends grâces de m'avoir protégé, car me voici devant toi, bien portant, n'ayant pas souffert de douleur. Jamais ma gratitude ne pourra égaler ta bonté, car tu es sans limites. Et cependant je te demande de me regarder encore afin de me protéger. »

Deux jours étant écoulés, je suis sorti pour

visiter Marseille. Sur une montagne haute de neuf étages, se trouve une grande église. Pour monter sur cette montagne, il y a plusieurs sortes de chemins. Moi, pour monter, étant entré dans une petite maison au pied de la montagne[1], je vis des hommes assis. Et le temps d'un cri, la maison fut transportée en haut de la montagne, au seuil de l'église. Dans cette église, il y a des statues de saints et de vierges. A cette vue, je me réjouis et je m'agenouillai pour prier. Etant montés dans une voiture, nous redescendîmes au pied de la montagne.

Comme nous étions arrivés à un bras de mer, dans une maison suspendue sur l'eau[2], beaucoup d'hommes se tenaient. Et cette maison franchit l'espace par-dessus les eaux. Nous sommes revenus en ville dans une voiture et beaucoup d'hommes me regardaient.

Les hommes et les femmes français sont beaux et leurs vêtements sont propres. Dans ce pays, je ne vis pas de céréales, mais il y avait de grandes quantités de viandes, de fruits et de sucreries.

Dans l'auberge, il y avait huit étages et plus de cent chambres. Les murs sont en pierre, les colonnes et les poutres en fer et les planchers en verre. En haut comme en bas, il y a de l'eau et l'escalier compte plus de cent marches. Si on ne voulait pas monter l'escalier, il y avait une petite

1. L'ascenseur qui monte à Notre-Dame de la Garde.
2. Le transbordeur.

chambre suspendue au plafond qui, le temps d'un cri, vous portait au sommet de la maison.

Il y avait une multitude de voyageurs et chacun d'eux était dans une chambre. Dans ces chambres, des lits sont dressés, drapés d'étoffes en soie, ainsi que des tables chargées d'ornements. Des étoffes de soie sans crasse couvraient ces tables. Le soir, pour dormir, des serviteurs étendaient les lits, et le matin ils les repliaient.

Je mangeais avec les maîtres de l'auberge sur une table ronde. La coutume, le matin, est de manger un petit repas de lait, de café, de beurre et de sucre. A midi et le soir, on fait deux grands repas de viande, de poissons, de fruits et de sucreries.

Avant de faire ces repas, il faut laver son corps et ses mains et secouer la poussière de ses vêtements. Et quand je reviendrai dans ma patrie, quand je dirai, chien méprisable, que j'ai fait selon cette coutume, tous les hommes, incrédules, se boucheront les oreilles.

Dans cette auberge, dans toutes les chambres, en haut et en bas, aux six heures du jour et de la nuit, il n'est pas besoin d'huile ni de feu, mais les lampes s'allument d'elles-mêmes.

Dans cette seule ville de Marseille, il y a autant d'hommes que dans les trois provinces tibétaines. Tous sont riches et il n'est pas de pauvres. Si on réunissait toutes les richesses du Tibet, on ne bâtirait pas un seul foyer dans cette ville. Les hommes ici ne se nuisent pas entre eux. Et je pensais que c'était Népémakö où l'on ne peut aller.

Alors je résolus de ne plus retourner dans ma patrie. Mais ayant réfléchi plus soigneusement, je me souvins que j'avais deux frères et une sœur. Tandis que je serais à mon aise, je ne saurais pas si mes frères et ma sœur souffrent dans ma maison. Alors je résolus de retourner dans ma patrie.

Le Ta-jen me dit que sa maison était dans la grande ville nommée Paris, où demeure le roi. Il dit encore qu'au Tibet il faudrait un mois pour franchir cette distance. Mais par les moyens français il faut un jour.

Ayant regardé attentivement, je vis que c'était vrai. La route perce les pierres, les falaises, les montagnes, les fleuves. La route est pavée de fer, et pour aller sur cette route, des petites maisons sont posées sur des roues de fer. Et il y a des milliers de ces voitures. Le feu fait mouvoir les roues.

Quand on est monté dans ces voitures, il ne faut laisser dépasser au dehors ni ses jambes, ni ses bras, ni sa tête.

Le soir, après avoir mangé, nous sommes partis sur la route de fer, dix-huit voitures étaient liées l'une après l'autre. Le matin, à 7 heures, nous sommes arrivés à Paris. Et cette route était aussi longue que celle de Tsekou à Lha-sa.

On entre dans la ville par des caves longues de plusieurs lis, dont les murs sont revêtus de porcelaine[1].

1. Adjroup confond évidemment la gare de Lyon avec celle du Quai d'Orsay par laquelle il quitta ensuite Paris et y revint.

CHAPITRE III

MOI, ADJROUP GUMBO, ÉTANT ARRIVÉ AVEC LE PA-TA-JEN QUI A PARCOURU LE MONDE ET VINT AU TIBET, QUE JE SUIVIS SANS HÉSITER JUSQU'AU PAYS DE FRANCE, APRÈS AVOIR TRAVERSÉ LA MER, DANS LA VILLE DE PARIS OU DEMEURE LE ROI, GRANDE CAPITALE, ET OU SE TROUVE LA MAISON DU TA-JEN.

Cette maison est de pierre. Les portes d'entrée sont en fer et les portes intérieures en verre. La porte pour les voitures est en bois. Il y a neuf étages depuis le fond jusqu'au sommet et plus de cent chambres. Les poutres et les colonnes sont en pierre. Dans les chambres, les murs sont revêtus de soie et de glaces bordées de cuivre. Partout il y a des fleurs faites de cuivre, d'argent et d'or. Les parquets sont en bois soigneusement poli, et des tapis y sont déroulés sur lesquels on marche.

Avant d'entrer dans la maison, on nettoie ses pieds sur des tapis de tresses. Tout le monde ne peut pas entrer. A la grande porte il y a un gardien. Il faut d'abord aller chez le gardien qui laisse entrer les uns et pas les autres. S'il a dit oui, il accompagne dans la maison. Pour entrer, il faut avoir des vêtements propres.

Le seuil passé, il y a trois escaliers semblables aux escaliers tibétains. Un grand pour les visiteurs, un petit qui mène aux chambres et un autre pour

les serviteurs. Il y a aussi une petite chambre pour trois personnes, qui, le temps d'un cri, les porte au sommet de la maison.

A tous les étages, il y a des petites roues, et si on les tourne d'un quart de tour, elles donnent la lumière, l'eau, la chaleur, tout ce qu'on veut ; et il n'est pas besoin d'huile ni de feu. Je ne savais par quel moyen, mais ayant regardé attentivement, je vis que sous la maison, dans la terre, nuit et jour, il y a un grand feu et de l'eau abondamment. L'eau vient de la terre et il faut allumer le feu.

Le Ta-jen, son père, sa mère et sa famille sont beaux. Tout ce qu'ils font est propre. Dans un même jour ils portent plusieurs vêtements et ils ont de grandes richesses.

Il y a une grande salle où l'on ne va que pour manger les repas. Les hommes mangent avec les femmes, étant mêlés autour d'une table ronde. Pour entrer dans la salle, ils croisent avec elles leurs bras et s'inclinent devant elles. Les Français aiment beaucoup les femmes, ils les saluent profondément, et, quand ils leur parlent, ils montrent des visages souriants et leur voix est pleine de douceur.

Dans la maison, il y a des choses de tous les pays et le Ta-jen apportait encore, venant du Tibet, des statues des dieux, des images peintes, des trompes, des robes de lamas, des armes, des brides, des tasses ; deux chambres pleines.

Le Ta-jen dit alors : « Adjroup Gumbo, fais selon les coutumes tibétaines. » Et il me vêtit de vêtements riches, bordés de peau de panthère.

Puis, ayant convoqué des chefs, il me montra ainsi que les choses rapportées. Et moi, voyant cela, je me réjouis, car tous étaient bons pour moi, me donnant une excellente nourriture et de riches vêtements. Je pensais que je resterais toujours dans ce pays. Mais ayant réfléchi pendant trois mois, je désirai retourner dans ma patrie.

Si d'autres Tibétains viennent en France, il leur faut apporter de beaux vêtements. Dans ce pays, les lois sont excellentes et tous peuvent y aller. Les hommes sont bienveillants aux étrangers.

LE JARDIN OU LES BÊTES FÉROCES ET TOUS LES ANIMAUX DE L'UNIVERS SONT RÉUNIS

Tout le peuple français possède ce jardin, mais un seul maître commande aux animaux. D'abord des éléphants, des chameaux, des zèbres, des mules, des chevaux sauvages, des ânes, des yacks, des cerfs, des chèvres, des moutons, des porcs, des chiens d'espèces multiples. Des tigres, panthères, ours, loups, renards et renardes blanches, renards bruns, sangliers de toutes sortes. Dix-huit espèces de rats, onze espèces d'éperviers, des aigles, des paons, des canards, des grues, des perroquets. Puis encore des cerfs, des chevreuils et des daims.

Et comme j'étais venu pour regarder ces animaux, beaucoup de Français me regardaient et riaient.

L'ÉVÊQUE ÉTANT MORT

L'évêque précieux par la grâce divine mourut[1], et moi, Adjroup Gumbo, je suis allé voir son corps exposé. Étant arrivé près du cadavre, je vis qu'il était semblable à un corps vivant, en paix et se reposant. Beaucoup de vierges le veillaient et des milliers de Français étaient accourus de la campagne pour le voir. A la porte, il y avait beaucoup de soldats[2]. Pendant trois jours, les chemins étaient fermés aux voitures.

Des soldats venaient avec les visiteurs et les empêchaient de demeurer longtemps près du corps. Dehors, d'autres soldats en grand nombre veillaient à ce que les personnes qui tombaient ne fussent pas écrasées par la foule.

Ayant vu ces choses, je ne craignis plus de mourir, et trois jours étant écoulés, j'allai à l'école des prêtres[3], et comme je les entendais chanter, les larmes tombèrent de mes yeux.

LA MAISON OU L'ON S'AMUSE

A Paris, il y a une maison toute ronde où l'on va pour rire[4]. Depuis le bas jusqu'en haut, des chefs et des hommes de toutes classes, par milliers, étaient assis.

D'abord un cheval vint, portant sur la tête le nom du roi. Beaucoup d'hommes frappaient le

1. Mgr Richard.
2. Sergents de ville.
3. Le Séminaire des Missions étrangères.
4. Le Nouveau-Cirque.

tambour et soufflaient dans des trompettes pour faire danser le cheval. Et le cheval marchait sur deux pieds, comme les hommes.

Puis, deux hommes nus sautèrent sur la tête l'un de l'autre et de la tête ils sautaient à terre en tournant plusieurs fois en l'air. Un homme, ayant mis neuf tables l'une sur l'autre, se plaça une lampe sur la tête, une lampe entre les pieds, une lampe sur chaque main. Il se mit debout sur les mains au sommet des neuf tables et tourna neuf fois sur lui-même.

Ensuite neuf femmes de sept ans, dont la moitié du corps seulement était vêtue, dansèrent toutes les danses de l'univers. Leurs danses n'étaient pas naturelles à l'homme. Et ces femmes n'étaient pas en papier, mais en chair vivante. Et je regardais, m'étonnant. Puis, des hommes et des animaux ayant envahi la piste, de l'eau tomba en pluie du sommet de la maison et jaillit du sol et recouvrit les hommes et les animaux. Et de nouveau la piste se vida et se sécha.

Dans un grand marché on vend des nourritures provenant du monde entier : friandises, miel, sucre, sucre candi, pâtes, hydromel, choses douces et fortes, lait, beurre, crème, petit lait, fromages et toutes les choses blanches. Viande de bœuf, mouton, chèvre, porc, gibier, bêtes sauvages; volailles de terre et d'eau, tous les fruits de la terre et tous les poissons de la mer. Ce marché est plus grand qu'une grande ville du Tibet.

Il y a aussi un grand marché clos de murs[1] comme une maison et couvert d'un toit transparent en verre, où de nombreux marchands vendent toutes les choses qui s'achètent. Comme j'étais venu pour acheter de la toile afin de coudre un vêtement, je dépliai ma balance chinoise, car ne connaissant pas les monnaies françaises, je désirais les peser. Alors tous les marchands se moquaient et riaient de moi. Et bien que j'eusse très chaud au visage, je continuai à peser les pièces, de peur que les marchands, me voyant étranger, ne me trompassent. Mais en regardant attentivement, je vis que les marchands français sont vertueux et ne cherchent pas à tromper, car pour une pièce d'or ils me donnaient plus de vingt fois son poids d'argent, et chaque fois je m'en réjouissais.

Vers la deuxième lune, il y a un mardi qui est une grande fête. Ce jour-là, les hommes, les femmes et les enfants parcourent la ville en lançant des fleurs en papier qu'ils puisent dans des sacs placés au bord des chemins. Tout le jour les hommes et les femmes se lancent ces fleurs à la figure et le sol en est recouvert.

Au centre de la ville, au croisement de douze routes larges comme des fleuves, est une grande porte à neuf étages[2]. Étant arrivé là, comme tous montaient dessus, moi, Adjroup Gumbo, je

1. Louvre.
2. L'Arc de Triomphe.

suis monté avec eux. Étant arrivé en haut, je regardai et vis toute la ville. Je croyais que c'était Népémakö et pensais que si je mourais, je n'aurais pas de crainte, mais de la joie.

Tous les Tibétains ne pourraient peupler une si grande ville.

Quand on s'est égaré, il est aisé de monter sur cette porte pour reconnaître les hautes églises et les maisons, et ensuite, étant descendu, se diriger sur la bonne route.

Dans quatre grandes maisons [1] sont renfermées les images des hommes de tous les temps jusqu'à aujourd'hui, et leurs vêtements et leurs couteaux, leurs arcs, leurs flèches et leurs lances, des cuirasses, des fusils, des brides et des selles. Ayant vu ces choses, je sus comment était le monde depuis les Indes jusqu'à la Chine et même au delà.

A la quatrième lune, les Français bâtissent des maisons de plaisir sur une grande plaine [2].

D'abord, dans une grande maison, un homme et une femme s'enferment avec des lions, des tigres et des panthères et leur enseignent l'art de faire rire les spectateurs. Ayant vu cela, j'eus une grande frayeur. Dans une autre maison, des singes habillés en hommes étaient assis autour d'une table. Un de ces singes ayant mis un cha-

1. Musée des Invalides.
2. Foire des Invalides.

peau sur sa tête, servit à manger aux autres singes, et tous mangeaient comme des hommes. Alors tous les spectateurs riaient de plaisir. Il y avait aussi des marchands de toutes espèces d'objets et de nourritures. Dans toutes ces maisons, on paye, pour entrer, un prix grand ou petit.

Après un mois, cette ville disparut et on la rebâtit ailleurs chaque mois.

LE PAYS DE BEAUVOIR

Après deux mois passés à Paris, nous sommes allés dans un pays appelé Beauvoir.

Au Tibet, il y aurait dix jours de route, mais dans les voitures françaises on met trois heures.

Dans le château de Beauvoir, demeure le chef X..., précieux et brillant comme le jour, sage et puissant, maître de grandes richesses. Il était bienveillant aux petits, aux moyens et aux grands. Comme nous étions arrivés dans sa maison, il veilla lui-même à notre logement.

La maison a neuf étages. Dans une chambre, au sommet, où se trouvent un lit et des couvertures, je dormis pendant la nuit. Si des Tibétains viennent en France, qu'ils se rendent auprès de Monsieur X... Monsieur veut dire chef et X... est son nom.

Il est chef de la ville, où des centaines d'hommes et de femmes fabriquent des colliers. Les perles de ces colliers sont en porcelaine. La terre est placée sur des tables en fer et des roues convena-

blement placées la transforment en perles. Puis les perles, ayant été posées sur un feu ardent, se revêtent rapidement de toutes les couleurs.

Dans cette ville se trouve un hôpital. Des vieillards, des indigents, des malades, des paralytiques, des aveugles, y trouvent leur nourriture et des vêtements. Il y a un grand médecin qui commande. Ce médecin a une machine lui permettant de voir à l'intérieur du corps et de connaître la forme de tous les os.

Dans ce pays, un pont de fer est jeté sur un fleuve[1], et un fleuve amené d'un autre pays passe sur ce pont. De sorte que les deux fleuves forment une croix.

Le Ta-jen a en plus de sa maison de Paris une grande maison à la campagne.

Après cinq mois passés à Paris, nous sommes partis. Entre les deux maisons, la distance au Tibet serait de vingt jours. Cette maison est grande comme une forteresse et bâtie sur une petite montagne. Mais le Ta-jen n'est pas le chef du pays, car, en France, ceux qui habitent les palais sont devenus les sujets de leurs fermiers. Les pauvres, devenus puissants, étant élus par le peuple, ont laissé leurs biens aux riches. Mais, désormais, ils désirent s'en emparer.

Dans cette maison il y a partout des peintures représentant des arbres, l'eau des lacs et des rivières, des jardins et des champs tels qu'on les

1. Pont-canal.

voit dans la campagne. Sur ces peintures on ne voit aucun dieu ni aucun saint, car elles ne sont pas faites par les prêtres, mais par des hommes habiles. Et les Français se plaisent à regarder ces peintures dans l'intérieur de leurs maisons.

Je suis resté cinq mois à la campagne. Le matin et le soir je tirais au fusil, tuant des lièvres et des oiseaux. Au milieu du jour, je pêchais des poissons.

Pendant trois mois j'ai beaucoup souffert, étant irrité contre la cuisinière. Cette cuisinière avait des moustaches, elle était sale, méchante, et ne craignait pas Dieu. Elle me donnait ma nourriture comme à un chien. Après trois mois, le Ta-jen la chassa de sa maison. Une nouvelle bonne cuisinière fut amenée et je me réjouis.

J'ai vu d'autres femmes méchantes, mais leurs maris étaient bons. En France, quand une femme mariée a commis l'adultère, son mari ne la tue pas, ainsi qu'au Tibet et en Chine un mari vertueux doit le faire, mais il va paisiblement à ses affaires, tandis que tous rient de lui et se moquent, disant que son front est semblable à celui des bœufs. . . . .
. . . .

TABLE DES MATIÈRES

MOREAU FRÈRES

L. MOREAU, Successeur

IMPRIMEUR ÉDITEUR

159, Boulevard Saint-Germain

PARIS